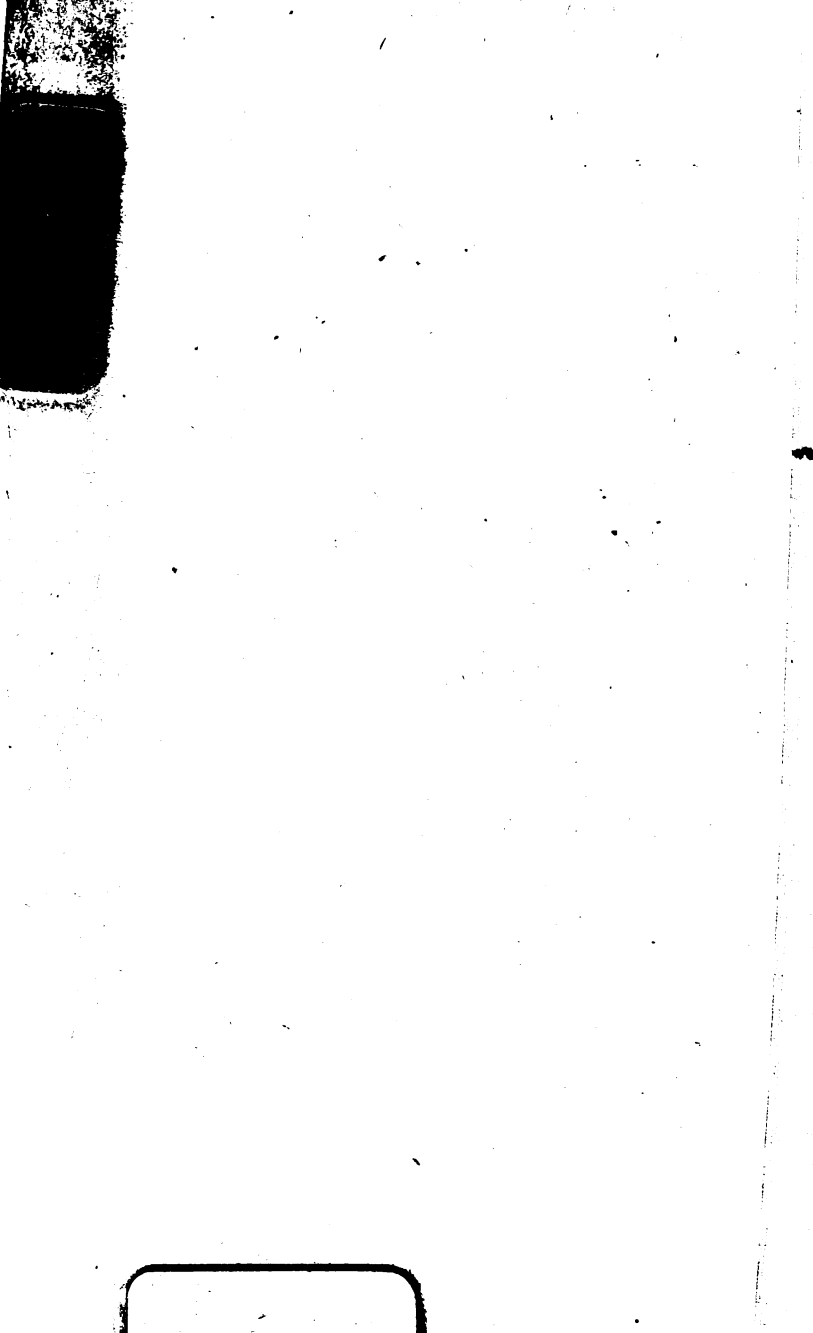



Goldsmith's
BVD

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE.

Je poursuivrai suivant la rigueur des loix les contrefacteurs du présent ouvrage, dont la seule et véritable édition est accompagnée de ma signature.



Prix, 8 fr. et 8 fr. 50 c. avec les cartes enluminées; il faut ajouter 3 fr. pour le franc de port par la poste.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglais, de Cartes, Atlas, Globes, Sphères, &c.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

La nouvelle édition française de la Géographie de Guthrie, d'après les derniers Traités de paix, contenant le double des éditions précédentes, 10 vol. dont 9 *in*-8°. et 1 d'atlas *in-folio* de 40 cartes enluminées; prix, br. 39 fr. pour Paris, et 45 fr. port franc.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées; avec les nouvelles divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun atlas: demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément:

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 66 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem, in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

Abrégé de la Géographie de Guthrie, nouvelle édition seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet; augmentée de 200 pages, imprimée en caractères plus gros que ceux de la précédente, un fort vol. *in*-8°. avec 11 cartes, br. 6 fr. — *Papier fin* sur carré superfin d'Angoulême, 9 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. — Le même ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr.

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE,

Depuis son origine jusqu'à la mort d'Alexandre;

PAR LE DOCTEUR *GOLDSMITH*,

Auteur de l'Histoire Romaine, &c.

TRADUITE DE L'ANGLAIS SUR LA ONZIÈME ÉDITION:

Avec deux Tables, dont l'une alphabétique, analytique et raisonnée des matières, et l'autre chronologique;

Enrichie de deux cartes, dont l'une de la Grèce, de ses environs et de l'Asie mineure, pour l'intelligence de la retraite des Dix-mille; et l'autre de l'expédition d'Alexandre.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Libraire, quai des Augustins, n° 67, près le Pont-Neuf.

AN X — 1802.



A L'AUTEUR

DU

VOYAGE DE LA TROADE.

C'EST à vous, mon cher LECHEVALIER, qui aimez la Grèce et la faites aimer ; à vous qui avez su nous rendre, avec tant d'intérêt, les souvenirs empreints sur ses ruines par les traces presqu'effacées du temps ; qui avez recherché si avidement les unes, et confronté si exactement les autres ; qui fidèle à la vérité froide, avec le secours d'une imagination ardente, avez confirmé votre opinion par les poésies d'Homère, et les poésies d'Homère par votre opinion ; lorsqu'au-delà de l'Hellespont, vous visitiez les champs de la Troade, ou, lorsque monté sur les sommets d'Ida, vous découvrîtes les sources du Scamandre et du Simoïs, et les tombeaux d'Achille, de Patrocle et d'Ajax.

C'est à vous que je dédie la traduction de

l'Histoire élémentaire de la Grèce, par *Goldsmith :* de cette terre antique et presque sacrée des héros et des dieux de l'Olympe, autrefois si célèbre, aujourd'hui si dégradée, et que vous avez parcourue en interrogeant les lieux sur Homère, et Homère sur les lieux, à chaque pas ; comme vous voyagez actuellement dans les cieux, l'astrolabe à la main, pour vérifier les travaux du fameux Hershel, ou la nouvelle planète, apparue pour la première fois à l'heureux Piazzi.

Je ne vous ai point demandé la permission de vous dédier un livre. La flatterie ne manque pas de la demander ; la vanité se plaît à feindre de s'y prêter difficilement. L'amitié nous dispense de cet embarras l'un et l'autre ; vous, de me l'accorder ; et moi, de l'obtenir. Ce sentiment aime à surprendre la modestie qui se refuseroit à l'hommage.

P. F. AUBIN.

TABLE GÉNÉRALE

ET ANALYTIQUE

DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE,

EN FORME DE DICTIONNAIRE.

N. B. Les chiffres romains indiquent le volume; les chiffres arabes se rapportent à la page.

A

arrive, après une marche fatigante, dans la province de Gédrosie, 434. Il passe à travers ce pays dans les transports les plus insensés, et déguisé d'une manière aussi licencieuse que ridicule, *ibid.* *et* 435. Son ambition est d'imiter Bacchus, 435. Il reçoit des nouvelles très-curieuses du voyage de Néarque, à son retour de l'expédition sur les côtes de l'Océan, *ibid.* Il lui commande un second voyage pour aller faire d'autres découvertes, 436. Il entre par l'embouchure de l'Euphrate, pour aller trouver le roi de Babylone, *ibid.* Exécute un acte de justice éclatant dans la ville de Pasargade, 436. Fait mettre à mort un prince de Perse, 437. Cherche à dissuader Calanus de la résolution où il est de se donner la mort, *ibid.* Ordonne enfin d'apprêter le bûcher funèbre où cet Indien veut terminer sa vie, *ibid.* Il obéit aux dernières volontés de Calanus pour masquer ses débauches, 438. Il part de Pasargade pour aller à Suze, où il épouse l'aînée des filles de Darius, 439. Il donne la plus jeune à Ephestion, et marie plusieurs autres dames distinguées de la Perse à ses principaux favoris, *ibid.* Publie une déclaration qui produit de violentes séditions parmi ses soldats, 442. Il en saisit les plus mutins, et les fait punir immédiatement, *ibid.* Menace de prendre des Perses pour le garder, 443. Reçoit enfin en grace les Macédoniens, *ibid.* Il s'adonne à tous les excès de la débauche et de la table, *ibid.* Il tombe dans un chagrin excessif à l'occasion de la mort d'Ephestion, 444. Fait mettre à mort le médecin qui avoit soigné ce favori, *ibid.* Témoigne toute son affliction par les honneurs extraordinaires qu'il fait rendre à sa mémoire, *ibid.* Erige un temple et ordonne des sacrifices en son nom, *ibid.* Il est engagé par les Chaldéens, à son arrivée à Babylone, de ne point entrer dans la ville, *ibid.* Il y fait cependant une entrée magnifique, *ibid.* Il écrit une lettre aux villes de la Grèce, 445. Ordonne à Antipater de se mettre à la tête de ses troupes, pour forcer les villes rebelles à l'obéissance, *ibid.* Il tourne toutes ses pensées vers les embellissemens de Babylone, *ibid.* Résolu d'y transporter le siége de son empire, 446. Il passe tout son temps dans les fêtes et dans l'ivresse auxquelles son intempérance l'avoit accoutumé, *ibid.* Il tombe sur le plancher dans un festin, après avoir bu outre mesure, avec toutes les apparences de la mort, *ibid.* Il est porté dans cet état avilissant à son palais, *ibid.* Il donne ordre, dans l'intervalle de la fièvre qui lui survint, de faire mettre sa flotte à la voile, et règle la marche de ses troupes de terre, 447. Se trouvant dans un état désespéré, il tire un

B

C

D

(1) Anachronisme de l'auteur, dans le texte même de l'Histoire que nous avons traduite, et qu'il importe de relever ici ; puisque Démosthène *l'orateur* ne naquit que cent ans après l'expédition dont il s'agit, et qui doit être attribuée à l'autre Démosthène dont il va être fait mention à l'article suivant. (*Note du Traducteur.*)

E.

F

Cette lettre étant inconnue chez les Grecs qui n'employoient que le Φ ou PH, le lecteur ne doit pas être surpris de ne trouver aucune dénomination sous cette lettre de nos caractères modernes.

G

H

I

L

M

N

O

P

R

S

T

U

X

Z

Fin de la Table des Matières.

CHRONOLOGIE

Des époques et des personnages les plus célèbres de l'Histoire de la Grèce.

NOTA. La différence entre les dates que le Traducteur a cru devoir rapprocher dans ce tableau qui manque à l'ouvrage de Goldsmith, est nécessaire à observer, pour les comparer d'un coup-d'œil. Cette différence vient du bouleversement de l'ordre des mois attiques par les anciens chronologistes, jusqu'au savant Barthelemy qui seul est enfin parvenu à le rétablir.

DATES fixées suivant la dernière édition des Voyages d'Anacharsis.		DATES qui varient suivant les anciens chronologistes.
Av. J. C.	Fondation des Royaumes	Av. J. C.
....	——— de Sicyone, par Egyalée.	2089.
1970.	——— d'Argos, par Inachus.	1856.
1627.	——— d'Athènes, par Cécrops.	1556.
....	——— de Corinthe, par Sisyphe.	1525.
....	——— de Sparte, par Lélex :	1516.
1594.	——— de Thèbes, par Cadmus.	1493.
1450.	——— de Mycènes, par Persée.	1344.
....	——— de Macédoine, par Caranus	814.
....	Établissement des Amphictyons.	1522.
1270.	Prise de Troie	1184.
1132.	Mort de Codrus, dernier roi d'Athènes, et établissement des Archontes	1070.
....	Homère................	900.
845.	Lycurgue..............	926.
776.	Première olympiade, à compter du prix remporté par Corœbus aux jeux olympiques. Chaque	

DATES suivant Barthelemy. Av. J. C.		DATES suivant les anciens chronologistes. Av. J. C.
	olympiade étoit composée de quatre années, et depuis a servi de principale époque à la chronologie des Grecs.	
743.	Première guerre des Messéniens.	743.
682.	Seconde guerre des Messéniens. .	684.
644.	Fin de la guerre de Messénie par la prise d'Ira.	644.
640.	Thalès, l'un des sept Sages, chef de l'Ecole d'Ionie.	640.
624.	Législation de Dracon.	624.
594.	——— de Solon.	593.
611.	Alcée et Sapho, célèbres par leurs poésies	611.
550.	Anaximandre et Pythagore, philosophes.	550.
592.	Arrivée du sage Anacharsis à Athènes.	592.
574.	Esope, fabuliste.	574.
560.	Commencement de l'empire des Perses, lorsque Cyrus monte sur le trône.	560.
560.	Pisistrate usurpe le pouvoir souverain à Athènes	560.
559.	Il en est chassé.	559.
557.	Son rétablissement.	557.
550.	Le poète Théognis fleurissoit . . .	550.
536.	Thespis, poète tragique; et Anacréon, poète lyrique	536.
527.	Mort de Pisistrate; ses fils Hippias et Hipparque lui succèdent. . .	527.
525.	Naissance d'Eschyle.	525.
. . . .	——— de Pindare.	519.
513.	Mort d'Hipparque, tyran d'Athènes	513.
512.	Hippias chassé d'Athènes.	510.
504.	Révolte de l'Ionie, et incendie de Sardes.	504.
. . . .	Naissance de Sophocle	498.
490.	Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade.	489.

DATES suivant Barthelemy. Av. J. C.		DATES suivant les anciens chronologistes. Av. J. C.
489.	Miltiade meurt en prison, poursuivi par l'ingratitude de ses concitoyens	
487.	Mort de Darius, roi de Perse; Xerxès son fils lui succède. . .	485.
485.	Naissance d'Euripide	485.
	——— d'Hérodote	
481.	Xerxès arrive à Sardes, et traverse l'Hellespont avec une armée innombrable pour attaquer les Grecs	479.
480.	Combat et victoire des Grecs au passage des Thermopyles	480.
	Bataille de Salamine, gagnée par Thémistocle	
479.	Batailles de Platée et de Mycale. .	479.
471.	Thémistocle banni d'Athènes. . .	473.
470.	Naissance de Thucydide.	470.
469.	——— de Socrate	469.
468.	Le poète Simonide meurt âgé de cent ans	468.
	Anaxagoras, philosophe, fleurissoit vers ce temps.	
467.	Mort d'Aristide.	467.
450.	— de Thémistocle	450.
449.	Cimon contraint les Perses à une paix ignominieuse avec les Grecs. Sa mort	449.
444.	Hérodote lit son Histoire aux jeux olympiques.	444.
. . . .	Périclès s'empare du pouvoir absolu dans Athènes	440.
. . . .	——— soumet la ville de Samos.	441.
436.	Première guerre du Péloponnèse, à l'occasion de la querelle de Corcyre et de Corinthe.	432.

DATES suivant Barthelemy. Av. J. C.		DATES suivant les anciens chronologistes. Av. J. C.
430.	Peste d'Athènes. L'invention de la comédie date de cette même époque, et doit sa naissance à Eupolis	430.
429.	Naissance de Platon	429.
	Mort de Périclès	428.
423.	Aristophane, poëte comique, fait représenter sa comédie des Nuées.	423.
422.	Bataille d'Amphipolis, où meurent les deux généraux Brasidas le Lacédémonien et Cléon l'Athénien	422.
....	Trêve, ou paix de Nicias entre les Athéniens et les Lacédémoniens	421.
416.	Alcibiade s'annonce pour un homme très-distingué par ses talens et par ses intrigues, qui déterminent la disgrace de Nicias, la fin de la trève et la guerre de Sicile	416.
412.	——— quitte le parti des Lacédémoniens	412.
406.	Combat des Arginuses, où la flotte des Athéniens battit celle des Lacédémoniens	406.
405.	Lysandre remporte une victoire complète sur les Athéniens auprès d'Ægos-Potamos, et qui termine la guerre du Péloponnèse	405.
404.	Après la prise d'Athènes, Lysandre y établit trente tyrans	404.
403.	La démocratie est rétablie à Athènes, après l'abolition de cette	

DATES suivant Barthelemy. Av. J. C.		DATES suivant les anciens chronologistes. Av. J. C.
	tyrannie et une amnistie, réunit tous les citoyens.	403.
	Expédition du jeune Cyrus (même époque).	
401.	Retraite des dix mille Grecs, conduits par Xénophon après cette expédition	401 !
400.	Mort de Socrate	400.
394.	Victoire navale, remportée par Conon, général des Athéniens, sur les Spartiates, auprès de Cnide	394.
393.	Agésilas, roi de Lacédémone, défait les Thébains à Coronée . .	393.
386.	Naissance de Démosthène.	386.
384.	——— d'Aristote.	384.
378.	Pélopidas et les autres réfugiés de Thèbes se rendent maîtres de la citadelle dont les Lacédémoniens s'étoient emparés	378.
372.	Bataille de Leuctres, gagnée par Epaminondas, général des Thébains, sur Cléombrote, roi de Lacédémone	371.
371.	Expédition d'Epaminondas en Laconie	371.
370.	Jason, roi de Phère	370.
364.	Pélopidas défait Alexandre, tyran de Phère, et meurt dans le combat.	364.
363.	Mort d'Epaminondas à la bataille de Mantinée . . . . Agésilas, roi de Lacédémone, meurt dans une expédition en Egypte.	363.
360.	Philippe monte sur le trône de Macédoine	368.
356.	Naissance d'Alexandre.	356.

DATES suivant Barthelemy. Av. J. C.		DATES suivant les anciens chronologistes. Av. J. C.
355.	Guerre sacrée.	365.
348.	Mort de Platon.	348.
342.	Naissance d'Epicure et de Ménandre.	342.
338.	Bataille de Chéronée . . . . Mort d'Isocrate, célèbre rhéteur.	338.
335.	Sac de Thèbes.	335.
333.	Passage d'Alexandre en Asie . . . Combat du Granique. . . . . Bataille d'Issus	333.
332.	Prise de Tyr . . . . Conquête de l'Egypte par Alexandre, et fondation d'Alexandrie.	332.
331.	Bataille de Gaugamèle ou d'Arbelles.	331.
330.	Mort de Darius Codoman, dernier roi de Perse.	330.
327.	Défaite de Porus par Alexandre . .	327.
324.	Mort d'Alexandre à Babylone. . .	324.
	Selon notre auteur, à l'âge de 32 ans 8 mois.	
	Suivant Barthelemy, 33 ans 8 mois.	

Fin de la Chronologie.

HISTOIRE DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Grèce, dans ses commencemens.

Les premières notions que nous avons de l'histoire de chaque pays, sont incertaines et fabuleuses. Toute imposture paroît devoir trouver place chez un peuple sans lumières, puisque l'ignorance enfante la crédulité. On ne peut donc se fonder sur rien de ce que les Grecs nous ont transmis de leur état primitif. Les poètes furent les premiers qui commencèrent à rapporter les actions de leurs compatriotes ; et c'est une partie de leur art, de frapper toujours l'imagination aux dépens de la vraisemblance. Aussi les anciens récits de la Grèce ne nous

offrent-ils que des intrigues de dieux et de demi-dieux, des aventures de héros et de géans, des ravages causés par des monstres et des dragons, enfin tout le pouvoir des charmes et des enchantemens. L'homme, le véritable homme de l'histoire, semble n'avoir aucune place dans ce tableau; et tandis que le lecteur s'égare à travers les scènes les plus délicieuses que l'imagination puisse offrir, à peine lui présente-t-on une seule fois les actions d'un être tel que lui.

Il seroit par conséquent superflu, et hors de ce que nous nous proposons ici, de donner un air historique à des récits qu'on n'a jamais prétendu faire passer pour vrais. Quelques écrivains, à la vérité, ont pris la tâche laborieuse de séparer le vrai d'avec la fable, et de nous donner une narration suivie, à commencer dès l'aurore de la tradition jusqu'au jour brillant de l'histoire; ils ont applani au niveau de leurs idées, toutes les difficultés de la mythologie; il n'y a point de fables qu'ils n'aient rendu susceptibles de probabilité. Au lieu de la toison d'or, c'est un trésor que Jason va chercher : au lieu de l'horrible chimère, c'est une montagne que Bellérophon entreprend de détruire :

ce n'est plus l'hydre qu'Hercule a vaincue, c'est un brigand.

Ainsi l'on fit prendre à des peintures fantastiques d'une imagination vive et piquante, un caractère de sérieux et de gravité, pour tromper encore plus le lecteur, en déguisant sous l'apparence de la vérité, ce qui ne fut jamais destiné qu'à le séduire et à lui plaire.

Les temps fabuleux ne doivent donc point entrer dans l'histoire de la Grèce. Il est trop tard désormais pour s'arrêter à séparer ce qui peut réellement avoir eu quelque fondement dans la nature, d'avec tout ce qui ne doit son existence qu'à l'imagination. On ne nous a point laissé de traces pour nous guider dans ce labyrinthe. Qu'il nous suffise d'observer que la Grèce eut cela de commun avec la plupart des contrées qui nous ont fait connoître leur origine, qu'elle fut d'abord partagée en nombre de petits Etats, dont chacun étoit gouverné par son propre souverain.

L'ancienne Grèce, aujourd'hui la partie méridionale de la Turquie d'Europe (1),

(1) Nous renvoyons, pour la Géographie ancienne,

étoit bornée à l'orient par la mer Egée, maintenant appelée l'Archipel ; au midi, par la Crète ou la mer de Candie ; à l'occident, par la mer Ionienne, et au nord, par l'Illyrie et la Thrace (1). C'est ce petit coin de la terre, qu'on dédaigneroit tant, à ne considérer que sa médiocre étendue ; c'est cet espace étroit de terrein qui donna la naissance à tous les arts de la guerre et de la paix ; qui produisit ce qu'il y eut dans tous les genres de plus fameux, généraux, philosophes, peintres, poètes, architectes, statuaires, en un mot, les plus grands hommes dont l'univers se soit jamais glorifié ; qui sut vaincre les plus puissans monarques, mit en déroute les armées les plus nombreuses qu'on ait jamais vues en champ de bataille, et finit par instruire tout le genre-humain.

L'Ecriture nous dit que Javan, fils de Japhet, fut le père de toutes ces nations que

---

à l'Abrégé de Géographie ancienne et moderne, comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. qui se trouve chez le même Libraire.

(1) Voyez à la fin de cet Ouvrage, la carte générale de la Grèce.

les Grecs rangèrent sous leur empire. De ses quatre fils, Elisha ou Ellas passe pour avoir donné son nom aux Ellènes; dénomination générale sous laquelle les Grecs furent connus. On croit que Tarsis, le second de ces fils, s'établit dans l'Achaïe; Chittim, dans la Macédoine, et Dodanim, le quatrième, dans l'Epire et la Thessalie. Comment partagèrent-ils cette contrée? Quelles révolutions éprouvèrent-ils? ou quelles guerres eurent-ils à soutenir? C'est ce qu'on ignore absolument: et, en vérité, quand on parviendroit à démêler l'histoire de toutes ces petites peuplades barbares, à peine seroit-on récompensé du travail qu'on auroit entrepris. Dans ces temps reculés, les royaumes n'étoient rien moins que considérables; une seule ville et quelques lieues de terrein furent souvent honorées de ce titre magnifique: c'est pourquoi nous jugeons que ce seroit embarrasser l'histoire, d'entrer dans le détail de chacun de ces petits Etats en particulier; sujet plus fait pour occuper l'économiste que le politique.

Royaume de Sicyone, le plus ancien de la Grèce.

Remarquons seulement que le royaume de Sicyone est réputé le plus ancien de la Grèce. Le commencement de cette petite

Av. J. C. souveraineté est placé par les historiens à l'an du monde 1915, avant J. C. 2089, et 1313 avant la première olympiade : son premier roi fut Egyalée ; sa durée fut, dit-on, de mille ans.

Royaume d'Argos. 1856. Le commencement du royaume d'Argos, dans le Péloponnèse, date de l'an 1080 avant la première olympiade, du temps d'Abraham. Le premier roi d'Argos fut Inachus.

Royaume de Mycènes. 1344. Au royaume d'Argos succéda celui de Mycènes : le siége du gouvernement y fut transféré d'Argos, par Persée, petit-fils d'Acrisius, son dernier roi, que Persée tua malheureusement. Les rois qui régnèrent à Mycènes après lui, furent Electrion, Sthélénus et Euristhée ; le dernier desquels fut chassé par les Héraclides, ou descendans d'Hercule, qui se rendirent maîtres du Péloponnèse.

Cécrops, fondateur du royaume d'Athènes. 1556. Le royaume d'Athènes eut pour fondateur Cécrops, Egyptien. Ce Prince, après s'être établi dans l'Attique, divisa tout le pays de sa domination en douze départemens ; et, pour en juger les différens, il établit un tribunal qui eut le titre d'Aréopage. Amphictyon, troisième roi d'Athènes, procura une confédération entre les douze

Etats de la Grèce, qui s'assembloient deux fois par an aux Thermopyles, pour offrir en commun un sacrifice, et consulter l'intérêt général des confédérés. Thésée, l'un des rois qui suivirent, réunit les douze bourgades de Cécrops en une seule ville. Codrus, le dernier roi de cette branche, se dévoua lui-même à la mort pour son peuple. Les Héraclides avoient fait une irruption jusqu'aux portes d'Athènes, quand l'oracle déclara que le parti vainqueur seroit celui dont le roi périroit dans ce démêlé : d'après cette réponse de l'oracle pour saisir le premier l'avantage, Codrus se déguisa sous un habit de paysan, et fut tué par un des soldats ennemis qu'il avoit provoqué ; sur ces entrefaites, les Athéniens envoyèrent un hérault pour demander le corps de leur roi, et cet émissaire découragea tellement les ennemis, qu'ils se retirèrent sans coup férir davantage. Après Codrus, le titre de roi fut aboli parmi les Athéniens. Médon, son fils, fut mis à la tête de la république, avec le titre d'Archonte, qui signifie *Gouverneur en chef*. Les premiers de ce nom furent en place pour la vie ; mais les Athéniens, lassés d'un gouvernement qui gênoit trop leur

Av. J.-C.

Thésée, seul fondateur d'Athènes.

1234.

Dévouement de Codrus.

1070.

Av. J. C. amour pour la liberté, réduisirent la durée du pouvoir des archontes au terme de dix ans, et enfin les rendirent électifs chaque année.

Royaume de Thèbes fondé par Cadmus. 1493. Le royaume de Thèbes dut à Cadmus sa fondation. Ce héros étant venu par mer des côtes de Phénicie, s'établit dans cet espace de pays qu'on nomma depuis Béotie : c'est-là qu'il bâtit la ville de Thèbes, qu'il appela de son nom *Cadmée*; il y fixa le siége de son empire. Les aventures de sa malheureuse postérité, Laïus, Jocaste, Œdipe, Etéocles et Polynice, figurent d'une manière brillante parmi les fictions poétiques de ce temps.

Royaume de Sparte fondé par Lélex. 1516. On suppose que le royaume de Sparte ou Lacédémone fut fondé par Lélex. Hélène, la dixième qui succèda à ce monarque, aussi fameuse par sa beauté que par son infidélité, n'avoit pas vécu trois ans avec son époux Ménélas, lorsqu'elle fut enlevée par Pâris, fils de Priam, roi de Troie. Il paroît que ce fut-là la première occasion où les Grecs s'unirent pour faire cause commune. Ils

1184. prirent Troie après un siége de dix ans, à-peu-près vers le temps où Jephté étoit juge dans Israël.

Corinthe, après les autres villes dont nous venons de faire mention, fut la dernière à former un Etat gouverné par ses rois. Elle fut d'abord sujette d'Argos et de Mycènes; mais Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit le maître, et quand ses descendans furent dépossédés, Bachis prit les rênes de l'empire. Le gouvernement devint ensuite aristocratique, sous un premier magistrat élu tous les ans, avec le nom de Prytani. Enfin Cypsélus ayant gagné le peuple, usurpa l'autorité suprême, qu'il transmit à son fils Périandre, lequel fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce, pour avoir aimé les sciences et encouragé ceux qui les professent.

Av. J. C.

Sisyphe, roi de Corinthe. 1325.

Le royaume de Macédoine fut d'abord gouverné par Caranus, descendant d'Hercule, et subsista depuis cette époque jusqu'au temps de la défaite de Persée par les Romains, l'espace de six cent vingt-six ans.

Royaume de Macédoine. 814.

Tel est le tableau que nous offre la Grèce en sa première enfance; un assemblage de petits Etats, gouvernés chacun par son souverain particulier, quoique tous unis pour la sûreté commune et l'intérêt général. Ce-

pendant leurs dissensions intestines étoient portées à une animosité excessive ; et, comme il arrive en de petits États soumis à la domination d'un seul, la jalousie de tous ces chefs étoit une cause perpétuelle de divisions. Peu à peu ces États commencèrent à sortir de cette misérable situation. Un esprit différent vint s'emparer des peuples ; et pour ne plus souffrir des querelles de ceux qui les commandoient, ils aspirèrent enfin à être libres. Cet esprit de liberté l'emporta par-tout dans la Grèce ; un changement universel de gouvernement s'effectua dans toutes les parties de cette contrée, excepté dans la Macédoine. Ainsi la monarchie ouvrit la porte au gouvernement républicain, diversifié néanmoins sous autant de formes que de cités différentes, relativement au génie différent et au caractère particulier de chaque peuple.

Toutes ces villes, quoiqu'en apparence différentes l'une de l'autre par leurs loix et leurs intérêts, étoient néanmoins réciproquement unies par une langue, une religion communes, et un orgueil national qui leur apprit à regarder les autres nations comme foibles et barbares. L'Egypte même, d'où la

plupart de leurs arts et de leurs institutions tiroient leur origine, fut toujours considérée par les Grecs sous un jour bien inférieur; et moins comme une rivale éclairée, que comme une nation à demi-barbare qui les avoit précédés.

Pour rendre encore cette union plus forte entre les Etats de la Grèce, il y avoit des jeux institués en différens endroits du pays, avec des récompenses pour ceux qui surpassoient leurs concurrens. Ces jeux (divertissemens qui, dans leur institution, avoient un but fort sérieux et très-utile), fournissoient à plusieurs de ces États l'occasion de se réunir, fortifioient leur zèle pour la religion commune, exerçoient la jeunesse en vue de la guerre, et augmentoient cette vigueur, sur-tout cette agilité qui étoit alors de la plus grande importance pour décider le sort d'une bataille.

Conseil des Amphictyons.

Av. J. C. 1522.

Mais le premier lien de cette union étoit dû à l'assemblée des Amphictyons, qui fut établie par Amphictyon, roi d'Athènes, comme on l'a déjà dit, et destinée à s'ouvrir deux fois par an, aux Thermopyles, pour délibérer sur le bien général des Etats dont les députés la composoient. Les Etats qui

envoyoient ces députés, étoient au nombre de douze; savoir, les *Thessaliens*, les *Thébains*, les *Doriens*, les *Ioniens*, les *Pérèbes*, les *Magnètes*, les *Locriens*, les *Oétans*, les *Phthiotes*, les *Maléens*, les *Phocéens* et les *Dolopes*. Chacune des villes qui avoient le droit d'assister au conseil des Amphictyons, étoit obligée d'envoyer deux députés à chaque assemblée : l'un se nommoit l'*Hyéromnème*, pour traiter ce qui intéressoit la religion; l'autre, appelé *Pylagore*, étoit chargé des intérêts politiques. Chacun de ces députés, avec diverses fonctions, jouissoit néanmoins d'un pouvoir égal pour décider les affaires relatives à l'intérêt général de la Grèce. Mais, quoique le nombre de ces députés semblât n'avoir été fixé dans l'origine, qu'en raison de celui des villes qui avoient le droit de voter; cependant, avec le temps et en quelques occasions, les principales villes s'arrogèrent le droit d'envoyer plus d'un *pylagore*, soit par rapport à des conjonctures critiques, soit pour servir les desseins de leur parti. Lorsque ces députés se présentoient pour exécuter leur commission, après avoir offert des sacrifices à Apollon, à Latone, à Diane, à Minerve, ils

juroient de ne jamais souffrir qu'on renversât aucune ville amphictyonique, de n'arrêter jamais le libre cours des eaux, ni dans la paix, ni dans la guerre, enfin de ne jamais entreprendre de diminuer le respect et l'autorité des dieux, envers lesquels ils s'étoient acquittés du tribut de leur adoration. Ainsi toute atteinte contre la religion, tout exemple d'impiété et de profanation, toute querelle entre les Etats et les villes de la Grèce, étoient dévolus à la connoissance des Amphictyons, qui avoient le droit d'imposer des amendes, et toujours de disposer des forces communes pour faire la guerre contre ceux qui auroient osé se montrer rebelles à leur autorité souveraine.

Ces différens motifs unirent pendant un temps les Grecs à cette confédération, en un corps dont l'émulation égaloit le pouvoir. Par cette alliance, un pays qui n'étoit pas à moitié aussi grand que l'Angleterre, devint capable de disputer l'empire de la terre aux plus puissans monarques du monde; à l'aide de cette union, les Grecs non-seulement firent tête aux plus nombreuses armées de la Perse, mais les mirent en déroute et les détruisirent, en rabaissant

leur orgueil, jusqu'à les soumettre à des conditions de paix aussi glorieuses pour les conquérans, que honteuses pour ceux qu'ils avoient subjugués. Mais, parmi toutes les villes de la Grèce, il en est deux qui se distinguèrent particulièrement, par leur mérite et leur sagesse, autant que par leur valeur : ce furent Athènes et Lacédémone. Comme elles ont servi d'exemple à toutes les autres, pour le courage et les lumières, et que ce sont elles principalement qui supportèrent le poids des guerres étrangères, il convient d'entrer dans les plus grands détails de leur histoire particulière, et de donner au lecteur quelque idée du génie, du caractère, des mœurs et du gouvernement de leurs citoyens.

CHAPITRE II.

Du Gouvernement de Sparte, et des Loix de Lycurgue.

QUOIQUE le royaume de Lacédémone ne fût pas si considérable que celui d'Athènes, cependant, puisqu'il est de plus ancienne origine, il demande à fixer le premier notre attention.

Lacédémone, comme je l'ai déjà observé, fut, dès cette origine, gouvernée par des rois, dont treize de la race des Pélopides, héritèrent de l'empire. Comme durant cet intervalle obscur, il n'y eut point de loi précise qui fixât les prérogatives de la royauté, ni aucune idée de véritable gouvernement chez ce peuple, il ne paroît pas qu'il y ait eu aucune usurpation, ni de la part des rois, ni de la part des sujets. Sous la race des Héraclides qui succéda, le peuple, au lieu d'un seul roi, en admit deux qui gouvernoient avec une égale autorité. La cause de ce changement fut un accident très-singulier. Aristodème, en mourant,

laissa deux fils, Euristhènes et Proclès, tous deux si ressemblans, qu'on pouvoit à peine les distinguer l'un de l'autre; ce qui fit naître à leur mère l'idée de fixer la couronne sur la tête de tous deux; et quand les Spartiates vinrent pour lui demander leur roi, elle ne put ou ne voulut pas décider le droit d'aînesse, ou les justes prétentions d'aucun de ses deux enfans. Cette forme de gouvernement continua plusieurs siècles; et, quoique l'un des deux rois ne fût jamais d'accord avec son associé au trône, cependant le gouvernement ne fut pas pour cela divisé.

C'est pendant cette succession de rois, que l'esclavage fut établi pour la première fois à Sparte. Euristhènes et Proclès avoient accordé aux habitans de la campagne, les mêmes immunités qu'à ceux de la ville. Agis détruisit ce que ses prédécesseurs avoient fait en faveur des habitans de la campagne, et les assujettit à un impôt. Les Ilotes furent les seuls qui ne voulurent point s'y soumettre; pour venger leurs droits, ils se révoltèrent; le parti opposé l'emporta, les Ilotes furent vaincus et prisonniers de guerre: pour plus grand châtiment, eux et

leur postérité furent condamnés à un esclavage perpétuel; et, pour ajouter encore à leur opprobre, tous les autres esclaves furent appelés du nom général d'Ilotes.

On juge aisément par-là, que le gouvernement de ce petit empire devoit être livré aux troubles et à l'oppression, qu'il avoit besoin du frein qu'imposent des loix et une discipline sévères; et ce fut à la fin l'ouvrage de Lycurgue, l'un des premiers et des plus rares législateurs qui parurent jamais dans l'univers.

Lycurgue, né 926 ans avant J. C.

Il n'y a peut-être rien de plus remarquable dans l'histoire profane, ni de mieux attesté, que ce qui a rapport aux loix et au gouvernement de Lycurgue. Peut-il être en effet rien de plus surprenant que de voir un peuple mutin et sauvage céder et se soumettre à des loix qui condamnent toute espèce de sensualité, toute sorte d'affections personnelles; d'observer, dis-je, ce même peuple sacrifiant au bien de l'Etat, tout ce qui soulage et amuse la vie privée; rendant enfin le sort de chaque particulier dans son foyer domestique, plus rude et plus austère que ne le sont les plus pénibles campagnes et les fatigues les plus dures de

la guerre ? Voilà cependant ce qu'exécuta la persévérance, l'autorité d'un simple législateur, qui donna le premier la leçon d'une résignation si difficile, par son exemple courageux.

Lycurgue étoit fils d'Eunome, l'un des deux rois qui régnoient à Sparte. Les deux rois mourant sans apparence de postérité, le droit à leur succession reposoit sur lui ; en conséquence, il se chargea de l'administration de l'Etat ; mais un événement inattendu vint suspendre son élévation. La reine, sa belle-sœur, étoit enceinte, et son droit devenoit douteux. Un homme de moindre probité auroit employé toutes les précautions pour s'affermir sur le trône, et la proposition que lui fit la reine eût semblé devoir assurer ses prétentions ; car elle lui offrit de détruire le fruit qu'elle portoit dans son sein, à condition qu'il l'épouseroit en partageant le trône avec elle. Lycurgue sut cacher adroitement l'horreur que lui fit cette proposition dénaturée ; mais, dans la crainte que sa belle-sœur ne prît les moyens d'exécuter un pareil projet, il l'assura qu'aussi-tôt que l'enfant naîtroit, il prendroit sur lui de s'en défaire. D'après cette

assurance, elle mit au jour un fils que Lycurgue se fit apporter, tandis qu'il soupoit avec les magistrats : il leur présente le fils de leur roi, et, pour témoigner la joie du peuple et la sienne, il lui donne le nom de *Charilaüs*. Ainsi Lycurgue sacrifia l'ambition au devoir, et continua sa régence, moins en roi qu'en gouverneur. Toutefois, comme il craignoit la vengeance de la reine, et qu'il voyoit l'Etat dans le plus grand désordre, il résolut de voyager, pour se dérober au danger de la part de l'une, et procurer un remède aux maux de l'autre.

S'étant proposé de connoître tout ce qui avoit perfectionné les autres nations, et de consulter les personnages les plus expérimentés qu'il pouvoit trouver sur l'art du gouvernement, il commença par l'île de Crète, dont les loix rigoureuses étoient fort admirées. La main-d'œuvre et le commerce, en cette île, étoient parvenus à un certain degré de perfection. On y travailloit le cuivre et le fer, et les Crétois se faisoient des armures avec lesquelles ils dansoient au bruit assourdissant des cloches, pendant les sacrifices qu'ils offroient à leurs dieux. C'est de-là que l'art de la navigation fût d'abord

connu en Grèce, et plusieurs législateurs y puisèrent les principes de leurs institutions. Lycurgue passa de la Crète en Asie, où il puisa de nouvelles lumières, et l'on dit qu'il y découvrit le premier les ouvrages d'Homère : de-là, il voyagea en Egypte; quelques-uns disent qu'il eut des conférences avec les gymnosophistes de l'Inde. Mais tandis qu'il s'occupoit de ces recherches hors de Lacédémone, sa présence commençoit à devenir absolument nécessaire au-dedans; tout conspiroit à le faire desirer, et plusieurs messages lui furent adressés pour hâter son retour. Les rois eux-mêmes le sollicitèrent avec importunité, et lui firent connoître que le désordre étoit parvenu à un tel excès, qu'il ne falloit rien moins que son autorité pour en réprimer la licence. En effet, tout tendoit à la destruction inévitable de l'Etat, et l'on ne souhaitoit que son arrivée pour arrêter cette dissolution qui chaque jour augmentoit encore.

Enfin, Lycurgue se laisse persuader; il revient : il trouve le peuple fatigué des maux qu'il se causoit à lui-même, et prêt à recevoir toutes les nouvelles impressions

qu'on voudroit essayer de lui donner. La corruption étoit générale. Il crut donc devoir changer toute la forme du gouvernement, jugeant bien que quelques loix particulières ne produiroient pas un grand effet. Mais considérant de quel poids la religion peut être en fait de nouvelles institutions, il alla d'abord consulter l'oracle d'Apollon à Delphes, où la réception qui l'attendoit dut flatter sa haute ambition; car les prêtres vinrent le saluer comme l'ami des dieux, ou plutôt comme un dieu lui-même que comme un mortel. Quant à ses nouvelles institutions, l'oracle lui répondit que les dieux avoient écouté ses prières; que le gouvernement qu'il alloit fonder seroit le plus excellent sur la terre et le plus durable.

Encouragé par cet oracle, en arrivant à Sparte, Lycurgue communique d'abord son projet à ses amis particuliers; ensuite il gagne les chefs à son parti, jusqu'à ce que les choses étant toutes parvenues à leur maturité, pour le changement qu'il méditoit, il ordonne à trente des principaux de la ville de paroître armés dans la place publique. Charilaüs alors étoit roi: il parut

d'abord vouloir s'opposer à la révolution ; mais, intimidé par des forces supérieures, il se réfugia dans le temple de Minerve ; puis, entraîné par l'exemple de ses sujets, s'abandonnant d'ailleurs à son caractère naturellement foible, il sortit de cet asyle et vint se joindre au parti de Lycurgue : le peuple se soumit à des institutions combinées évidemment pour son avantage, et reconnut avec joie l'empire de ces loix dont la balance pesoit également sur tous les rangs de la société.

Lycurgue, législateur. Av. J. C. 884.

Ses loix. Constitution de Lacédémone.

Pour continuer encore aux rois une ombre de pouvoir, le législateur les confirma dans leur droit de succession, comme auparavant; mais diminua leur autorité en établissant un sénat qui servît de contrepoids entre les prérogatives du trône et les droits respectifs du peuple. Ces rois jouirent néanmoins encore de toutes les marques du respect et de la dignité : assis aux premières places dans toutes les assemblées publiques, lorsqu'on y votoit, ils étoient toujours les premiers à donner leur voix ; ils recevoient les ambassadeurs et les étrangers ; ils avoient inspection sur les bâtimens publics et les grands chemins. Dans la guerre, ils avoient

beaucoup plus de pouvoir : ils commandoient les armées de l'Etat, assistés des juges, des députés du camp et du général de la cavalerie. Ils ne jouissoient pourtant pas d'une si entière liberté dans la guerre, qu'ils ne reçussent des ordres du sénat : quoiqu'il n'usât pour l'ordinaire de ce droit qu'avec discrétion, il les forçoit néanmoins à marcher quelquefois contre l'ennemi, ou à se retirer, lorsqu'ils le souhaitoient le moins.

Jusqu'alors le gouvernement n'ayant eu aucune forme stable, penchoit tantôt vers le despotisme, tantôt vers l'aristocratie ; mais le sénat institué par Lycurgue, balançant l'un et l'autre, retint l'Etat dans cet équilibre où devoit se trouver sa tranquillité. Ce corps fut composé de vingt-huit sénateurs. Leur politique étoit de se ranger du côté des rois, lorsque le peuple vouloit devenir trop puissant, et, au contraire, d'épouser les intérêts du peuple, quand les rois vouloient porter trop loin leur autorité. Les membres de ce sénat étoient ceux qui avoient servi Lycurgue dans ses desseins, ainsi que plusieurs citoyens distingués par leurs vertus privées; mais aucun

ne pouvoit être élu avant l'âge de soixante ans : ils étoient continués pour la vie, excepté dans le cas de quelque crime notoire ; et cela, pour prévenir les inconvéniens de mutations trop fréquentes. C'étoit la dernière récompense des vieillards, et le plus noble aiguillon de la jeunesse. Ils formoient la cour de juridiction supérieure : quoiqu'on pût en appeler au peuple, cependant, comme elle ne s'assembloit que sous le bon plaisir du sénat, et que celui-ci n'étoit point responsable de ses jugemens, ses décrets passoient généralement sans appel. Il est vrai que, durant plusieurs siècles, ce tribunal jugeoit avec tant de prudence et d'intégrité, que personne ne parut desirer d'aller chercher justice ailleurs, et les deux parties acquiescèrent toujours à l'équité de ses jugemens. Cependant ce pouvoir suprême dont jouissoit le sénat, fut tempéré, environ cent ans après son établissement, par un tribunal érigé au-dessus du sénat ; ce fut celui des éphores, qui, au nombre de cinq, étoient choisis tous les ans pour en remplir l'office. Elus par le peuple, ils avoient le droit de faire arrêter, emprisonner même la personne de leurs rois, si

ceux-ci ne s'étoient pas comportés comme ils le devoient dans leur place.

Le peuple avoit, outre cela, nommément part au gouvernement. Indépendamment de ses assemblées, composées de la seule bourgeoisie, il en avoit de plus nombreuses, où toute personne libre dans l'Etat avoit droit d'assister. Au surplus, ce droit de s'assembler consistoit lui-même uniquement dans la forme, puisqu'il n'étoit permis qu'au sénat seul de convoquer ces sortes d'assemblées, et qu'il lui étoit libre de les congédier à son gré : il proposoit aussi la matière sur laquelle on devoit délibérer, tandis que le peuple n'ayant le privilége, ni de débattre, ni de discuter ce qui lui étoit proposé, ne pouvoit que ratifier ou rejeter par une courte décision. Pour surcroît de dépendance, il étoit exclu de toute charge publique, considéré comme une véritable machine, que des êtres mieux organisés faisoient mouvoir et conduisoient à leur gré.

Une étendue de pouvoir si bornée pour le peuple, étoit bien propre à étouffer ces nouvelles institutions dès leur naissance; mais, pour les concilier avec la révolution qui venoit de s'opérer, Lycurgue résolut

courageusement de partager entre le peuple les terres dont l'agrandissement de quelques riches et la dissipation des autres l'avoient dépouillé : ce fut pour maintenir le peuple dans l'abondance et la soumission, un des coups les plus adroits de ce philosophe législateur. La majeure partie étoit si pauvre alors, qu'elle étoit absolument dénuée de toute propriété ; tandis qu'un petit nombre d'individus possédoit toutes les terres, tous les biens du pays. Ainsi, pour bannir l'insolence, la fraude et les vices d'une partie des citoyens, comme la misère, les murmures, le désespoir et les factions de l'autre, il persuada le plus grand nombre, et força le reste de mettre toutes les terres en commun, et de procéder à un nouveau partage, afin d'établir une parfaite égalité. Par-là, tous les biens sensibles de la vie furent également distribués entre ceux qui gouvernoient et ceux qui étoient gouvernés : il n'y eut plus de distinction de supériorité que celle du mérite qui, seul, pouvoit la conférer.

Sur ce principe, Lycurgue divisa toutes les terres de Laconie en trente mille lots, celles de Sparte en neuf mille, et les parta-

gea aux différens habitans de chaque canton. Chaque lot suffisoit pour l'entretien d'une famille, suivant le plan d'économie, de frugalité qu'il prescrivit; et, quoique les rois eussent une portion de terrein assignée, plus considérable pour soutenir leur dignité, cependant leur table respiroit plutôt un air de décence convenable, que de profusion superflue. On rapporte que, quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, observoit avec quelle égalité le bled se trouvoit réparti dans tout le pays, et qu'on lui entendit alors dire en souriant, à ceux qui étoient auprès de lui : *Voyez la Laconie; ne sembleroit-elle pas un Etat partagé entre plusieurs frères?*

Mais la division des terres n'eût produit qu'un avantage passager, s'il avoit toujours été permis d'amasser des espèces monnoyées. Pour ne laisser aucune autre distinction que celle du mérite, Lycurgue entreprit de réduire toutes les monnoies à une seule espèce. Il ne dépouilla pas, à la vérité, ceux qui possédoient de l'or et de l'argent; mais, ce qui revenoit au même, il décria la valeur de ces métaux, et ne souffrit qu'une monnoie de fer pour tous les échanges de den-

rées nécessaires au commerce de la vie; il rendit cette sorte de monnoie si pesante, et en fixa le prix si bas, qu'il falloit une charrette et deux bœufs pour transporter une somme de dix mines (1), ou environ vingt livres d'Angleterre, et une maison entière pour contenir cette somme. Cette monnoie n'avoit cours dans aucun des autres Etats de la Grèce, qui, loin d'en faire aucun cas, n'y attachoient que du mépris et du ridicule. Ce mépris des étrangers influa sur les Spartiates eux-mêmes, qui commencèrent tellement à dédaigner leur monnoie, qu'à peine en faisoient-ils usage, et que très-peu d'entr'eux se soucioient d'en avoir au-delà de ce qu'il falloit pour subvenir à l'exact nécessaire. Ainsi, non-seulement les richesses, mais la suite qu'elles entraînent après elles, l'avarice, la fraude, la rapine et le luxe, furent bannis de cet Etat où la simplicité en prit la place, tandis que son peuple heureux trouva dans l'ignorance de ces faux biens, un bonheur réel, substitué à la recherche de tous les raffinemens dont on leur est redevable.

(1) La mine valoit 70 livres 18 sols 8 deniers de France.

Cependant toutes ces institutions ne furent pas encore regardées comme suffisantes pour prévenir les excès particuliers auxquels les hommes sont toujours enclins. Un troisième réglement ordonnoit que tous les repas fussent publics. Ce réglement portoit que tous les citoyens mangeassent en commun dans une salle publique, sans distinction ; et afin que les étrangers ne pussent introduire aucun exemple contagieux, une loi défendoit expressément le séjour de Sparte à tout étranger : par ce moyen, la frugalité devint non-seulement nécessaire, mais les richesses et leur usage furent abolis. Chaque citoyen envoyoit tous les mois sa part de provisions au magasin général, avec une certaine quantité de monnoie pour les autres dépenses qui pouvoient survenir. Cette part de provisions consistoit en un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, et deux livres et demie de figues. Ces tables étoient composées de quinze personnes, dont aucune n'y pouvoit être admise sans le consentement de tous les convives, qui, sans exception, étoient obligés de manger ainsi en commun. Long-temps après cette institution, Agis

revenant victorieux d'une expédition, essuya des reproches et une punition, pour avoir mangé en particulier avec la reine. Les enfans même mangeoient à ces repas; on les y conduisoit comme à une école de tempérance et de sagesse. La simplicité y présidoit; jamais de propos indécens, ni contre les bonnes mœurs; on en excluoit jusqu'à ces disputes de mots et ces discours auxquels l'ostentation peut donner lieu. Chacun s'efforçoit d'exprimer son sentiment avec le plus de clarté et de précision possibles; l'esprit y étoit admis pour faire l'assaisonnement du banquet; le secret pour en faire la sûreté. Aussi-tôt qu'un jeune homme entroit dans la salle du banquet, le plus âgé de la compagnie avoit coutume de lui dire, en lui montrant la porte: « Rien » de ce qui se dit ici, ne doit passer par-là ». La sausse noire étoit leur mets favori; on ignore les ingrédiens qui la composoient; mais ils ne faisoient point usage de la viande dans leurs régals: cela ressembloit probablement à ces soupes de carême qui sont encore en usage dans le continent. Denis-le-Tyran trouva ce genre de vie fort peu propre à flatter un palais délicat; mais, comme un

cuisinier lui répondit, la sausse n'étoit rien, si la fatigue et la faim ne l'eussent assaisonnée.

Des réglemens si austères, qui retranchoient tous les raffinemens du luxe et du goût, étoient bien faits pour déplaire aux riches, qui saisirent toutes les occasions d'insulter au législateur; et les tumultes qui s'élevèrent à ce sujet furent fréquens. Dans une de ces émeutes, un jeune homme, nommé Alcandre, creva l'œil à Lycurgue; mais celui-ci eut de son côté la plus grande partie du peuple, qui, révolté par cet outrage, lui livra le jeune homme entre les mains, pour le traiter avec toute la sévérité dont il étoit capable. Lycurgue, au lieu de témoigner le moindre ressentiment, gagna son agresseur par toutes sortes de manières affables et tendres, jusqu'à ce qu'enfin ce jeune homme, étant devenu un des plus sages et des moins turbulens Spartiates, servit d'exemple par sa prudence et sa modération, d'appui à Lycurgue, et de promoteur à ses nouvelles institutions.

Ainsi, sans s'ébranler par les oppositions, toujours ferme dans ses desseins, Lycurgue parvint à réformer entièrement les mœurs

de ses concitoyens ; et, comme l'éducation de la jeunesse est l'objet le plus important qui doive occuper un législateur, il prit un soin si particulier de la former de bonne heure à ses principes, que les enfans sembloient, en quelque sorte, être nés avec l'esprit de l'ordre et de la discipline. Son grand principe étoit que les enfans appartiennent à l'Etat, encore plus qu'à leurs parens. Pour parvenir à cette fin, il commençoit, pour ainsi dire, à les y former du moment de leur conception, en faisant un devoir à leurs mères de n'user que de nourriture et d'exercices propres à faire naître une postérité saine et vigoureuse. Comme, en ces temps reculés, toutes les institutions étoient empreintes d'un caractère de rudesse qui tenoit aux mœurs sauvages de cette époque, il n'est pas étonnant que Lycurgue ait ordonné que, parmi les enfans exposés dès leur naissance à la vue publique, ceux qui seroient foibles et mal conformés, peu propres d'ailleurs à présager de pouvoir supporter une vie de travail et de fatigue, fussent condamnés à périr dans une caverne auprès du mont Taygète. Cet usage, considéré comme une punition

publique pour les mères, parut en même temps le meilleur moyen de délivrer l'Etat d'un embarras à venir.

Les enfans qui n'étoient nés avec aucun défaut capital, étoient adoptés pour ceux de l'Etat, et remis à leurs parens pour les élever sévèrement et dans la fatigue, dès leur plus tendre enfance; ils étoient accoutumés à ne mettre aucun choix dans leur nourriture, à n'avoir point peur dans les ténèbres, ni lorsqu'ils étoient seuls, à n'être ni hargneux, ni chagrins, à marcher nu-pieds, à demeurer exposés au grand air bien avant dans la nuit, à porter le même habit hiver comme été, et à ne redouter rien de leurs semblables. A l'âge de sept ans, on les retiroit des mains de leurs parens, pour les faire entrer dans les classes de l'éducation publique. La discipline de ces classes n'étoit autre chose qu'un apprentissage de travaux, d'abnégation et d'obéissance. Le plus avancé en âge et en expérience présidoit dans chacune comme le capitaine de la bande, et châtioit les réfractaires. Leurs jéux, tous leurs exercices étoient réglés sur la plus exacte discipline, et les plioient à la fatigue, à la peine; ils s'y présentoient nu-

pieds et la tête rasée; ils se battoient les uns contre les autres, tout nus. Lorsqu'ils étoient à table, c'étoit un usage que les maîtres instruisissent les enfans, et leur fissent des questions sur la nature des actions morales et sur la différence du mérite des hommes les plus célèbres de leur temps. Les enfans étoient obligés de répondre promptement, sans hésiter, en motivant leurs réponses de la manière la plus concise; car le langage des Spartiates étoit aussi peu surchargé de mots, que leur monnoie étoit pesante. Toute science d'ostentation étoit bannie de cette république modeste; la seule étude étoit d'apprendre à obéir; la vanité, de savoir souffrir. Il n'y avoit point d'art qui ne concourût à les rendre intrépides. C'étoit une ancienne coutume de les fouetter devant l'autel de Diane; et celui qui supportoit les coups avec le plus de force et de courage, revenoit victorieux: on les leur infligeoit sous les yeux de leurs parens, en présence de toute la ville. On en vit plusieurs expirer sous la rigueur de cette discipline, sans pousser un seul sanglot. Lorsque leurs pères les voyoient tout couverts de sang et de blessures, tout prêts

à expirer, ils les exhortoient à persévérer constamment et avec courage jusqu'à la fin. Plutarque, qui nous dit avoir vu plusieurs de ces enfans expirer dans ce cruel traitement, nous raconte qu'un d'eux ayant volé un renard, et l'ayant caché sous son habit, aima mieux se laisser déchirer les entrailles que de découvrir son vol.

Tout ce qui faisoit partie de cette éducation sembloit tendre à augmenter les forces du corps, en excitant l'esprit de la guerre. Pour préparer les jeunes gens aux stratagêmes, aux incursions inopinées, il leur étoit permis de se voler les uns les autres; mais celui qui étoit pris sur le fait, étoit puni pour avoir manqué de dextérité. Pareille permission, d'ailleurs, valoit un peu mieux qu'une défense formelle, puisqu'on punissoit, comme pris sur le fait, le vol seulement découvert. C'étoit montrer par-là que la négligence du possesseur l'expose à perdre ce qu'il possède : ce que les législateurs n'ont pas considéré depuis avec assez d'attention.

A douze ans, les enfans entroient dans des classes plus avancées : là, pour étouffer les semences du vice, dans un temps où

elles commencent à germer, le travail et les instructions croissoient en proportion avec l'âge. Leurs instituteurs, parmi les hommes formés, se nommoient *Pædonomes;* et, sous ceux-ci, les *Irens* étoient des jeunes gens, choisis dans le nombre, pour les exercer de plus près et plus souvent, tantôt à des escarmouches de part et d'autre, tantôt à des combats simulés, en plus grand corps de troupes. Ils s'y escrimoient souvent avec les mains, les pieds, les dents et les ongles, d'une manière si opiniâtre, qu'il étoit ordinaire de leur voir perdre un œil, et quelquefois la vie, avant que le sort du combat fût déterminé. Telle étoit la discipline constante de leur premier âge et de ces exercices, qui duroient jusqu'à trente ans, époque avant laquelle il ne leur étoit pas permis de se marier, d'être incorporés dans le service militaire, ni de posséder aucune charge de l'Etat. A l'égard des filles, leur éducation, aussi stricte que la précédente, les endurcissoit à la fatigue et à des travaux assidus, jusqu'à l'âge de vingt ans, avant lequel la loi ne les déclaroit pas nubiles. Elles avoient leurs exercices particuliers, qui consistoient dans la course, dans

la lutte, à franchir des barrières; exercices où elles paroissoient nues devant les citoyens assemblés. Ce spectacle n'étoit pas réputé indécent, parce qu'on supposoit qu'il étoit plus propre à éteindre qu'à enflammer les desirs effrénés. Une pareille éducation, si conforme à celle des hommes, ne pouvoit pas manquer de produire dans les Lacédémoniennes, des sentimens conformes aux leurs: elles étoient aguerries, frugales, remplies de sentimens d'honneur, de patriotisme, et de l'amour de la gloire militaire. Des étrangères conversant un jour avec la femme de Léonidas, lui disoient que les Lacédémoniennes savoient seules gouverner les hommes: celle-ci répondit hardiment que les Lacédémoniennes étoient aussi les seules qui donnassent naissance à des hommes. On sait qu'une mère, en remettant le bouclier à son fils qui partoit pour la guerre, lui donnoit en même temps cet avis remarquable: « Reviens avec, ou » reviens dessus »; voulant dire par-là, que, plutôt que de jeter son bouclier dans le combat, il se fît rapporter mort dessus, à ses parens, dans Lacédémone. Une autre apprenant la mort de son fils qui avoit été tué

dans le combat, s'écria sans émotion : « C'est » pour cela que je l'avois mis au monde ». Après la bataille de Leuctres, les mères de ceux qui avoient été tués dans l'action, coururent aux temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir; tandis que celles dont les fils avoient survécu à cette funeste journée, sembloient inconsolables.

On ne doit pourtant pas dissimuler que la fidélité conjugale n'étoit pas également remarquable chez ces femmes si passionnées pour la gloire militaire: en effet, il n'y avoit point de loi contre l'adultère, et l'échange des maris n'étoit pas rare entr'elles; mais ce n'étoit jamais sans le consentement mutuel des parties; ce qui supprimoit les ennuyeuses formalités du divorce. Une raison qu'on donne à l'appui de cette liberté réciproque, c'est qu'elle avoit moins pour objet de favoriser la licence des desirs, que de perfectionner l'espèce des citoyens, qui ne s'allioient de la sorte qu'au gré de leur inclination mutuelle. Dans le fait, Lycurgue parut admettre dans plusieurs de ses loix, que le nombre des vices particuliers de la société tourne au profit public et à la meilleure

disposition de toutes les parties de cette société réunies.

Outre ces divers réglemens qui tenoient à la constitution de l'Etat, il y en avoit encore beaucoup d'autres généraux, qui n'avoient pas force de loix à Lacédémone : par exemple, il y étoit défendu d'exercer aucun art mécanique ; les Spartiates s'occupoient principalement aux exercices du corps et à la chasse ; les Ilotes qui avoient perdu leur liberté quelques années auparavant, et avoient été condamnés à un esclavage perpétuel, labouroient les terres pour eux, et en recevoient, pour prix de leurs travaux, la simple subsistance. Les citoyens qui en avoient le loisir, étoient le plus souvent ensemble, dans de grandes salles publiques, où la conversation remplissoit le temps qu'ils pouvoient lui donner. Ils passoient fort peu de temps seuls, accoutumés à vivre, pour ainsi dire, comme les abeilles, toujours les uns avec les autres, toujours attentifs aux ordres de leurs chefs. L'amour de la patrie et du bien public étoit leur passion dominante, et tout intérêt personnel étoit absorbé par un zèle ardent pour l'utilité générale. Pédarète n'ayant pas

eu l'honneur d'être choisi pour l'un des trois cents citoyens d'une certaine classe d'élite, prit occasion de cette exclusion pour se réjouir de ce qu'*il y avoit à Sparte trois cents citoyens plus vertueux que lui.*

Parmi les maximes du législateur, il y en avoit une qui défendoit de faire souvent la guerre aux mêmes ennemis. Cette défense interdisoit aux Spartiates tout ressentiment durable et immodéré, les préservoit du danger d'instruire l'ennemi de leur discipline, et renouveloit plus souvent leurs alliances.

Toutes les fois qu'ils avoient mis leurs ennemis en déroute, ils ne les poursuivoient jamais plus loin qu'il ne falloit pour s'assurer la victoire : ils pensoient que c'étoit assez pour la gloire, de les avoir vaincus; et ils auroient eu honte de détruire un ennemi qui s'étoit rendu à la force de leurs armes : ils n'en usoient ainsi qu'en vue d'un avantage réel ; car l'ennemi, persuadé qu'il suffisoit de leur résister pour être passé au fil de l'épée, demandoit souvent grace, sachant bien d'ailleurs que c'étoit le plus sûr moyen de l'obtenir pour se sauver. Ainsi la valeur et la générosité

sembloient tout-à-la-fois concourir aux motifs qui servirent de base à ces nouvelles institutions. Les armes et les exercices du corps partageoient seuls les occupations des Spartiates; et leur genre de vie dans la paix, au sein de leur cité, étoit plus austère que dans les camps au milieu des armées. C'étoit le seul peuple du monde pour qui la guerre fût un temps de relâche, parce qu'alors la sévérité de ses usages sembloit devoir l'astreindre moins que jamais. La première et la plus inviolable loi de la guerre pour les Spartiates, étoit de ne jamais tourner le dos à l'ennemi, quelque disproportionnées que fussent leurs forces, et de ne rendre les armes qu'avec la vie. Lorsque le poète Archiloque vint à Lacédémone, il fut contraint d'en sortir pour avoir exprimé dans ses poésies, qu'il valoit mieux qu'un homme perdît ses armes que la vie. La victoire ou la mort, auxquelles ils marchoient avec résolution, leur inspiroient toute la confiance du succès lorsqu'ils s'avançoient vers l'ennemi, certains de rencontrer la gloire avec ce succès, ou, ce qui l'égaloit, une mort éclatante. Se reposant donc du salut du peuple sur son courage, le législateur défen-

dit de murer la ville : il avoit pour maxime qu'un mur de citoyens valoit mieux que des murs de brique ; et que la valeur, ainsi concentrée dans leur enceinte, n'étoit guère préférable à la poltronnerie. Une ville, à la vérité, qui renfermoit trente mille combattans, n'avoit guère besoin de murailles pour la défendre, et à peine se trouve-t-il un seul exemple à citer dans l'histoire, où les Spartiates aient été poursuivis jusqu'à leur dernière retraite : la guerre et ses horreurs étoient l'unique objet de leurs travaux et de leur ambition. Les Ilotes, leurs esclaves, qui labouroient leurs champs, étoient voués à toutes les occupations basses et serviles ; ces malheureux étoient, pour ainsi dire, attachés à la glèbe. La loi défendoit de les vendre aux étrangers ou de les mettre en liberté. Si leur nombre augmentoit au point de faire naître des soupçons ou des craintes dans l'esprit de leurs maîtres farouches, une secrète délibération, appelée *Cryptia*, permettoit de les détruire. Lycurgue est pourtant justifié de cette sévérité barbare par Plutarque ; mais il n'en est pas moins constant que ses institutions ne furent pas suffisantes pour empêcher ce peuple de

se livrer à une cruauté si indigne. Il étoit permis, par cette loi, à certaines troupes de jeunes gens de sortir le jour hors de la ville ; et, après s'être cachés dans des buissons, de se jeter de nuit sur les esclaves pour en tuer tout ce qu'ils pourroient rencontrer sous leurs coups. Thucydide rapporte qu'une fois il disparut ainsi deux mille de ces esclaves sans qu'on en ait jamais entendu parler depuis. On s'étonne avec raison de voir un peuple tel que les Spartiates, renommés pour la modération dans les conquêtes, la soumission à leurs chefs, leur respect pour les vieillards, et l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres, changer ce caractère en barbarie envers des hommes qui leur étoient soumis, des hommes qu'ils devoient considérer à tous égards comme leurs égaux, leurs concitoyens, et qui ne furent enfin dégradés que par une injuste usurpation. Il n'y a pourtant rien de plus avéré que le cruel traitement dont ils usoient ainsi envers eux : non contens de les réduire à la plus basse servitude, ils les détruisoient quelquefois sans raison : on les enivroit souvent pour les exposer à la vue des enfans,

afin de détourner ceux-ci d'une débauche aussi grossière.

Tel étoit en général l'esprit des institutions de Lycurgue, dont le but gagna l'estime et l'admiration de toutes les nations voisines. Les Grecs, plus faits pour être éblouis par l'éclat des vertus, que pour en sentir l'utilité, apprécièrent, d'après ce caractère, les loix de Lycurgue, calculées au mieux pour faire plutôt un peuple de guerriers que des sujets heureux, et substituer l'insensibilité à la jouissance. Si l'on considère avec les lumières de la saine politique, cette fameuse Lacédémone, on n'y verra qu'une garnison de soldats, entretenus par un grand nombre de serfs. Les loix qui la régissoient, d'ailleurs, n'étoient guère plus rigoureuses que quantité d'ordonnances militaires de nos princes modernes. Les mêmes travaux, la même discipline, semblable pauvreté, pareille subordination qui prévalurent à Sparte durant tant de siècles, se retrouvent encore en Europe, dans un grand nombre de places de garnison. La seule différence que j'apperçoive entre un soldat de Lacédémone et un soldat en garnison à Gravelines, c'est qu'il

étoit permis à l'un de se marier à trente ans, et l'autre est obligé de rester garçon toute sa vie : l'un réside au centre d'un pays policé qu'il est supposé défendre ; l'autre, au milieu d'une foule de puissances politiques qu'il ne cherche point à offenser. La guerre est également le métier de l'un et de l'autre; et souvent une campagne offre à tous deux un temps de relâche pour les exercices de sa garnison.

Lorsque Lycurgue eut mis la dernière main à ses institutions militaires, et que la forme du gouvernement parut avoir assez de consistance et de vigueur pour se soutenir d'elle-même, son premier soin fut de leur assurer un pouvoir inébranlable : il annonça donc au peuple qu'il lui restoit encore à compléter son plan, ce qui le mettoit dans la nécessité d'aller consulter l'oracle de Delphes. Cependant il persuade aux Lacédémoniens de jurer qu'ils observeront strictement toutes ses loix jusqu'à son retour : il part ensuite avec la résolution de ne jamais revoir Lacédémone. Arrivé à Delphes, il consulte l'oracle pour savoir si les loix qu'il venoit d'établir suffiroient au bonheur des Lacédémoniens ; l'oracle lui

répond qu'il ne manquoit rien à leur perfection : Lycurgue envoie aussi-tôt cette réponse à Lacédémone, et puis finit ses jours par une mort volontaire ; d'autres disent qu'il mourut en Crète, après avoir ordonné que son corps fût brûlé, et que les cendres en fussent jetées dans la mer. La mort de ce grand homme fut la sanction de ses loix, et leur imprima un caractère d'autorité que sa vie ne pouvoit leur donner. Les Spartiates regardèrent cette dernière action de leur législateur comme la plus glorieuse de toutes, et comme la plus digne fin de ses services. Dès-lors ils se crurent eux-mêmes attachés par tous les liens de la reconnoissance et de la religion, à l'exacte observation des loix qu'ils avoient juré de garder ; et la longue durée du gouvernement établi par Lycurgue, attesta leur persévérance dans cette résolution.

Lacédémone, avec ce gouvernement, sembloit ne desirer qu'une occasion favorable pour déployer sa supériorité sur toutes les puissances voisines et rivales de la sienne. La guerre qui survint entr'elle et les Messéniens, ne tarda pas à lui apprendre les avantages de ses institutions militaires. Je

me hâte d'arriver à des événemens plus importans; c'est pourquoi je ne ferai qu'effleurer celui-ci le plus légèrement qu'il sera possible.

Première guerre des Messéniens. Av. J. C. 743.

Sur les frontières des Messéniens et des Lacédémoniens, étoit un temple de Diane, commun à ces deux peuples, où les Messéniens furent accusés d'avoir attenté à l'honneur de quelques jeunes filles de Sparte, et d'avoir massacré Télècle, l'un des rois Spartiates, qui voulut empêcher cet outrage. Les Messéniens nioient le fait, et assuroient au contraire que c'étoient de jeunes garçons déguisés en filles, avec des armes sous leurs habits, que Télècle lui-même avoit apostés là pour surprendre les Messéniens. A ce prétexte de ressentiment se joignit bientôt une autre cause d'animosité. Le Messénien Polycharès, qui remporta le prix aux jeux olympiques, avoit laissé quelques vaches dans les pâturages du Lacédémonien Euphœnus : celui-ci devoit se payer du soin qu'il en prenoit, par une portion de l'accroissement du troupeau; mais il vendit les vaches, et prétendit ensuite qu'on les lui avoit dérobées. Polycharès envoya son fils en demander le prix. Le Lacédémonien,

joignant le crime à l'infidélité, tua le jeune homme, et persuada les Messéniens de ne point en tirer vengeance. Polycharès prit donc sur lui seul de se faire justice, en immolant tous les Lacédémoniens qu'il pouvoit rencontrer. Des explications entre les deux peuples, on en vint à une guerre ouverte, qui dura plusieurs années avec un succès égal de part et d'autre. Dans cette position, les Messéniens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui demanda le sacrifice d'une fille de la famille d'Epitus, fils de Mérope et de Cresphonte. Le sort, jeté entre les descendans de ce prince, tomba sur la fille de Lysiscus; mais, comme elle passoit pour supposée, Aristomène offrit la sienne, que tout déposoit être sa propre fille: son amant néanmoins voulut essayer de détourner le coup qui alloit frapper la victime, en assurant qu'elle portoit dans son sein un fruit de leur amour; mais le père indigné lui ouvre à l'instant les entrailles devant tout le monde, pour venger de sa main l'innocence de sa fille. L'enthousiasme excité par ce sacrifice servit, pour un temps, à donner l'avantage aux Messéniens: à la fin ils furent repoussés, assiégés

dans la ville d'Ithome. Aristomène ou Aristodème n'ayant plus d'espérance, se tua lui-même sur le tombeau de sa fille. Sa perte entraîna celle des Messéniens, qui cédèrent enfin après la résistance la plus opiniâtre, et grand nombre de défaites que les Spartiates essuyèrent durant l'espace d'environ vingt ans qu'ils combattirent. Nous ne devons pas non plus oublier un pacte mémorable des Lacédémoniens pendant cette guerre. Comme il ne restoit plus d'hommes dans la ville, que d'ailleurs ils s'étoient tous obligés par serment de n'y retourner qu'après avoir mis fin à leur entreprise, les femmes représentèrent à leurs maris que leur postérité s'éteindroit dans cet intervalle : afin d'y remédier, ils détachèrent de l'armée cinquante jeunes hommes, pour aller à Lacédémone, et avoir commerce, sans exception, avec toutes les jeunes Lacédémoniennes qui leur plairoient. Les enfans qui en survinrent, furent appelés *Parthéniens*, du nom des filles qui leur avoient donné le jour: méprisés, avilis dans la suite, depuis le retour des Spartiates, ils se joignirent aux Ilotes, quelques années après, dans une révolte ; mais, ayant été bientôt

subjugués et chassés de l'Etat, ils allèrent, sous la conduite de Philante, leur capitaine, s'établir à Tarente en Italie.

Deuxième guerre des Messéniens. Av. J. C. 684.

Après trente-neuf ans d'une entière soumission, les Messéniens tentèrent vigoureusement un nouvel effort pour la liberté. Ils avoient à leur tête Aristomène, jeune homme d'un courage et d'un mérite supérieurs. La première action qui s'engagea n'eut qu'un succès douteux. L'oracle avoit conseillé aux Spartiates de demander aux Athéniens un de leurs généraux; la politique de ceux-ci leur fit envoyer Tirtée, poète et maître d'école, dont la principale occupation étoit de haranguer, et de répéter ses propres vers. Le nouveau chef des Lacédémoniens ne leur plaisoit guère; mais leur vénération pour l'oracle les faisoit obéir à ses ordres. Cependant les succès ne sembloient pas s'accorder beaucoup avec ce devoir qu'ils remplissoient : ils furent défaits par Aristomène, qui, heureusement pour eux, perdit son bouclier en les poursuivant, ce qui leur épargna une déroute générale : une seconde, une troisième défaite se suivirent bientôt; de sorte que les Lacédémoniens, entièrement découragés, ne

pensèrent plus qu'à conclure la paix à quelque prix que ce fût. Mais Tirtée, par ses discours, par ses chants belliqueux, sut tellement ranimer leur courage, qu'ils résolurent de risquer une autre bataille, où la victoire fut enfin pour eux. Peu de temps après ils firent prisonniers dans une escarmouche cet Aristomène lui-même, et cinquante autres guerriers de sa suite.

Les aventures de ce héros méritent que nous nous y arrêtions un moment. Conduit prisonnier à Sparte, il y fut jeté dans une profonde caverne, où il étoit d'usage de précipiter les malfaiteurs, condamnés à perdre la vie : cinquante compagnons, précipités avec lui, moururent en tombant; le seul Aristomène échappa. Il trouve au fond de ce gouffre une bête féroce, acharnée sur un cadavre; il évite de rencontrer la gueule de cet animal, le prend par la queue pour le suivre jusqu'à son trou : là, comme il trouve l'issue trop étroite, il est obligé de lâcher prise; mais, suivant des yeux la trace de l'animal, il apperçut plus loin un rayon de lumière, et à la fin il se fit un passage pour sortir. Echappé d'une manière si étrange, il repa-

roît soudain à la tête de ses troupes, et fait une sortie avantageuse pendant la nuit sur les Corinthiens. Cependant il ne tarda pas à être repris par quelques Crétois : ceux-ci s'étant enivrés, il les égorgea avec leurs propres armes, et retourna encore une fois vers les siens qu'il rejoignít. Tant de valeur ne put néanmoins empêcher la ruine de son pays ; quoiqu'en honneur de ses exploits personnels, il eût mérité trois fois l'*hécatomphonie*, sacrifice de cent bœufs, qui n'étoit décerné qu'à quiconque avoit tué, de sa propre main, cent ennemis dans un combat : ses troupes étoient en trop petit nombre, et trop fatiguées d'être continuellement en haleine : la ville d'Ira qu'il défendoit fut prise ; les Messéniens se virent obligés de se réfugier chez Anaxilas, prince de Sicile. A l'égard de Tirtée, les Lacédémoniens lui accordèrent le droit de bourgeoisie parmi eux, le plus grand honneur qui fût à leur disposition. Par la réunion de la Messénie au territoire de Sparte, cet Etat devint un des plus puissans de toute la Grèce, et ne voyoit au-dessus de lui que la seule Athènes, qu'il ne regarda jamais que d'un oeil jaloux.

CHAPITRE III.

Du Gouvernement d'Athènes. — Loix de Solon. — Histoire de la République, depuis le temps de Solon, jusqu'au commencement de la guerre des Perses.

Revenons maintenant à Athènes. Codrus, son dernier roi, après s'être dévoué lui-même à la mort pour le salut de tous, fut remplacé par un magistrat créé sous le titre d'Archonte. Le premier chargé de cette magistrature, fut Médon, fils du dernier roi, que l'oracle préféra dans la concurrence, à son frère Nilée, et qui fut revêtu, suivant l'oracle, de cette nouvelle dignité : confiée d'abord à vie, bientôt après réduite à dix années d'exercice, elle devint enfin annuelle, ce qui dura l'espace d'environ trois cents ans. Sous ce gouvernement tranquille, il est peu d'événemens dignes d'orner l'histoire. L'esprit de conquête ne s'étoit point encore emparé de la Grèce. Les citoyens étoient trop occupés de leurs intrigues particulières, pour se mêler d'af-

Gouvernement des Archontes.

Av. J. C. 757.

faires étrangères : c'est pourquoi l'on vit long-temps Athènes, incapable d'agrandir sa puissance, satisfaite seulement de veiller à sa propre conservation, au milieu d'intérêts opposés, et de débats suscités entre ceux qui aspiroient à la gouverner.

Dracon, législateur.

Av. J. C. 624.

Le desir d'avoir des loix écrites, fut le signal d'un nouvel ordre dans le gouvernement. Depuis plus d'un siècle, Athènes voyoit les avantages que la république de Lacédémone avoit retirés de sa législation : plus éclairée que Lacédémone, elle avoit droit d'attendre davantage en sa faveur des nouvelles institutions qu'elle desiroit. Le choix du législateur se fixa sur Dracon, personnage d'une sagesse reconnue, d'une intégrité à toute épreuve, mais en même temps rigide à l'excès. Il ne paroît pas qu'avant cette époque, aucun autre Etat de la Grèce eût déjà des loix écrites. Dracon ne craignit pourtant pas d'établir les plus rigoureuses, pour punir également et les crimes les plus atroces, et les fautes les plus légères. Ces loix prononçoient la peine de mort indistinctement pour toutes sortes de crimes : aussi dit-on qu'elles furent écrites avec le sang; et la rigueur excessive qui les dicta,

fut cause de l'inexactitude à s'y conformer. Soit humanité de la part des juges, ou compassion pour les accusés dont les fautes ne méritoient pas les supplices que la loi leur infligeoit; soit défaut de preuves nécessaires pour condamner à une peine trop cruelle; soit enfin la crainte d'irriter le peuple, ou même toutes ces causes à la fois, tout sembla conspirer à faire oublier les loix de Dracon, avant d'avoir pu les suivre à la lettre. Ainsi ces nouvelles loix s'opposant elles-mêmes à leur effet par leur excessive rigueur, frayèrent le chemin à la plus dangereuse impunité.

Dans cet état de crise et de détresse, la république s'adressa à Solon, pour l'aider de ses conseils, comme à l'homme d'Athènes le plus juste et le plus sage. En effet, ses connoissances supérieures lui avoient acquis la réputation du premier des sept Sages de la Grèce, et son humanité reconnue lui avoit attiré l'amour et la vénération de ses concitoyens de tous les ordres. Solon étoit originaire de Salamine, île dépendante d'Athènes, mais qui s'étoit révoltée pour se mettre elle-même au pouvoir des Mégariens. L'entreprise de recouvrer cette

Solon, législateur d'Athènes.

Av. J. C. 593.

île, avoit coûté beaucoup de sang et de sommes immenses aux Athéniens, qui, lassés de tant de pertes, rendirent à la fin une loi pour déclarer coupable de crime capital, quiconque proposeroit jamais de recouvrer les possessions perdues. Solon prit néanmoins sur lui de faire revenir les Athéniens à d'autres sentimens; il contrefit l'insensé, et courut ainsi par les rues, en excitant le peuple par les gestes et les discours les plus véhémens: mais il n'avoit d'autre intention que de reprocher aux Athéniens leur mollesse efféminée, qui les faisoit désespérer de reconquérir leurs possessions. Enfin il joua si bien son rôle de cette manière étrange, aidée de la force de ses raisonnemens, que le peuple résolut de tenter encore une expédition contre Salamine; et par un stratagême, aussi de l'invention de Solon, on introduisit dans l'île plusieurs jeunes gens en habits de femmes, qui surprirent la place, ainsi rendue au pouvoir des Athéniens.

Ce ne fut pas la seule occasion où Solon fit voir une adresse d'esprit supérieure. Dans un temps où la Grèce avoit porté les arts de l'éloquence, de la poésie et de la

politique au plus haut degré de perfection, où nous les ayons encore vu parvenir chez les humains, Solon étoit considéré comme le premier dans tous ces arts. Les Sages de la Grèce, qui n'ont encore rien perdu de leur renommée, avoient reconnu le mérite de Solon, et se l'étoient associé : ils s'instruisoient mutuellement dans cette association, où la franchise et l'amitié présidoient. Ils étoient au nombre de sept, savoir : Thalès de Milet, Solon d'Athènes, Chilon de Lacédémone, Pittacus de Mitilène, Périandre de Corinthe, Bias et Cléobule, dont le lieu de la naissance est incertain. Ces sages se visitoient souvent les uns les autres. En général, leurs entretiens avoient pour objet les moyens d'établir la meilleure forme possible de gouvernement, ou l'art de se faire à soi-même son propre bonheur. Un jour Solon étant venu voir Thalès à Milet, débuta par lui exprimer sa surprise de ce que Thalès n'avoit jamais desiré se marier ni être père ; sur quoi Thalès ne répondit point : mais, quelques jours après, il feignit qu'un étranger, nouvellement arrivé d'Athènes, viendroit les trouver. A peine cet étranger survient-il, que

Solon s'empresse de lui demander des nouvelles de la ville dont ils étoient tous deux habitans : il apprend seulement qu'un jeune homme y est mort depuis peu, laissant après lui la plus grande affliction dans Athènes, où il étoit regardé comme celui qui promettoit le plus de toute la jeunesse de la ville. « Hélas ! s'écrie Solon, que le pau-
» vre père du jeune homme doit être à
» plaindre ! De grace, quel est son nom ?
» Je l'ai entendu nommer (répond l'étran-
» ger qui s'entendoit avec Thalès) ; mais je
» l'ai oublié : tout ce que je me rappelle,
» c'est que tout le monde parle beaucoup de
» sa sagesse et de son équité ». Chaque réponse apporte un nouveau sujet de trouble et de frayeur à la curiosité de ce père ; bientôt il n'a plus que la force de demander si ce jeune homme n'étoit pas le fils de Solon.... « Solon ! oui, c'est justement son nom », réplique l'étranger. A ces mots, Solon donne toutes les marques du désespoir d'un père inconsolable. Thalès saisit cette occasion, le prend par la main, et lui dit en souriant : « Rassurez-vous, mon ami ; tout ce qu'on
» vient de vous dire est faux, mais doit vous
» servir de réponse à la question que vous

» m'avez faite : Pourquoi n'ai-je pas jugé à » propos de me marier » ?

Un autre jour, à la cour de Périandre de Corinthe, on proposa la question de savoir quel étoit le gouvernement populaire le plus parfait ? Bias dit : *Celui où personne n'est au-dessus des loix.* Thalès : *Celui où les citoyens ne sont ni trop riches, ni trop pauvres.* Le Scythe Anacharsis : *Celui où la vertu est honorée, et le vice en horreur.* Pittacus : *Celui où la vertu seule conduit aux dignités, et jamais la bassesse.* Cléobule : *Celui où les citoyens craignent plus le blâme que la punition.* Chilon : *Celui où les loix l'emportent sur les orateurs.* Enfin, Solon fut d'une opinion qui parut du plus grand poids, en disant que c'étoit *celui où l'injure faite au moindre citoyen intéresse tout le corps de l'Etat.*

Dans une certaine occasion où Solon conversoit avec Anacharsis sur la réforme qu'il méditoit de faire dans l'Etat : « Hélas ! (s'écria le philosophe Scythe) on trouvera que » toutes vos loix ressemblent aux toiles » d'araignées, où les petites mouches, » comme les plus foibles, se laissent pren- » dre ; mais les grands et ceux qui auront le

» pouvoir, auront toujours assez de force
» pour s'en débarrasser ».

L'entrevue de Solon avec Crésus, roi de Lydie, est encore plus célèbre. Ce monarque étoit réputé le plus riche de l'Asie mineure; il voulut en faire parade devant le philosophe Grec. Après lui avoir montré un amas de trésors, et déployé quantité d'autres richesses, il lui demanda s'il ne regardoit pas leur possesseur comme le plus heureux des hommes ? « Non, répondit
» Solon; je connois un homme plus heu-
» reux, c'est un simple paysan de la Grèce:
» il n'est ni dans l'abondance, ni dans
» l'indigence; il a peu de besoins; mais il
» sait y satisfaire par son travail ». Cette réponse n'étoit guère propre à flatter la vanité du monarque, qui n'avoit proposé la question qu'afin d'avoir une réponse satisfaisante pour son orgueil. Il voulut toutefois en arracher une plus favorable, et demanda s'il passoit au moins pour être heureux ? « Hélas ! s'écrie Solon, quel homme peut-on
» nommer heureux avant sa mort »? L'événement fit voir la justesse et l'application de la réponse de Solon. Le royaume de Lydie fut envahi par Cyrus, l'empire détruit, et

Crésus lui-même prisonnier. Lorsqu'on menoit ce monarque au supplice, suivant l'usage barbare de ce temps, il se ressouvint trop tard de la maxime du philosophe, et ne put s'empêcher de répéter sur l'échafaud le nom de Solon que ses cris faisoient retentir. Cyrus, l'entendant nommer Solon si souvent avec exclamation, desira en savoir la raison. Lorsqu'il fut informé par Crésus de la sentence remarquable du philosophe, il commença bientôt à trembler pour lui-même, fit grace à Crésus, et l'admit à l'avenir dans sa confiance et son intimité. Ainsi Solon eut le mérite de sauver la vie à un roi, et d'en réformer un autre. . . .

Tel étoit l'homme à qui les Athéniens s'étoient adressés pour rétablir leur gouvernement, et leur donner un code de loix. Athènes alors étoit divisée en autant de factions différentes que d'espèces d'habitans dans l'Attique. Ceux qui demeuroient sur les montagnes étoient pour l'entière égalité; ceux de la basse Attique, pour le gouvernement d'un petit nombre; enfin, ceux qui habitoient les bords de la mer, adonnés par conséquent au commerce, penchoient vers un juste milieu entre tous ces partis, pour

les balancer si bien qu'aucun n'eût le dessus : mais, outre ceux-là, il s'en trouvoit encore un quatrième, qui devoit l'emporter par le plus grand nombre : composé tout entier des pauvres, fatigués, opprimés grièvement par les riches, et noyés de dettes, qu'ils étoient hors d'état d'acquitter ; ce malheureux parti, qui, lorsqu'il a le sentiment de ses propres forces, doit toujours prévaloir, étoit résolu à secouer le joug de ses oppresseurs, et se choisir un chef pour réformer le gouvernement par une nouvelle division des terres.

Comme Solon n'avoit jamais été d'aucun parti, ils recouroient tous à lui ; les riches, parce qu'il l'étoit lui-même, et les pauvres, à cause de sa probité. Quoiqu'il fît voir d'abord de la répugnance à se charger d'un emploi si dangereux, à la fin il consentit à être choisi pour Archonte et souverain législateur, d'un consentement unanime. C'étoit jouir d'un empire auquel on ne pouvoit rien ajouter ; cela n'empêcha pas que quelques-uns lui conseillèrent d'aspirer à la royauté : mais il étoit trop prudent pour courir après un vain titre qui pouvoit le rendre suspect à ses concitoyens, tandis qu'il possédoit

en effet plus d'autorité que ce titre n'en comporte. « La tyrannie, disoit-il, res» semble à un superbe labyrinthe : rien » n'est si beau, lorsque vous y êtes arrivé ; » mais il faut trouver un chemin pour en » sortir ».

Il renonça donc au titre de roi qu'il ne desiroit point : voulant établir une forme de gouvernement assise sur la base de l'équité et d'une liberté bien entendue, il ne hasarda point de remédier à certains désordres qu'il regarda comme incurables. Il entreprit seulement de faire les changemens qui paroîtroient les plus raisonnables au premier coup-d'œil. En un mot, son but n'étoit pas de procurer aux Athéniens la meilleure de toutes les constitutions possibles, mais celle qui leur convenoit le mieux. Il commença par abolir les dettes en faveur des pauvres, par une loi expresse; mais, pour l'exécuter avec le moins d'injustice possible en faveur des créanciers, il haussa modérément la valeur des espèces en proportion; ce qui étoit proprement augmenter leurs richesses. Ses ménagemens, en cette occasion, parurent néanmoins avoir des conséquences fort dangereuses, à quelques-

uns de ses amis, auxquels il avoit d'abord communiqué son plan; c'étoit de diminuer considérablement la masse des petites monnoies, pour augmenter la valeur de celles qui resteroient en circulation. Solon même fut soupçonné d'avoir trempé dans la fraude; mais, pour ôter tout soupçon, il remit à ses débiteurs cinq talens, d'autres disent même quinze, et regagna ainsi la confiance du peuple.

Constitution d'Athènes.

Son premier soin fut ensuite de faire revivre les loix de Dracon, excepté celles contre l'homicide. Il s'appliqua depuis à régler les emplois, les charges et la magistrature, qu'il réunit dans la main des riches. Il distribua ceux-ci en trois classes, suivant leurs revenus : ceux qui se trouvèrent avoir cinq cents mesures par an tant de bled que de boisson, furent placés dans la première classe; ceux qui en avoient trois cents, dans la seconde, et ceux qui n'en avoient que deux cents, dans la troisième. Tout le reste des citoyens, dont les revenus étoient au-dessous de ces deux cents mesures, composa une quatrième et dernière classe de ceux qu'on regardoit comme sans qualité pour posséder aucune charge de l'Etat;

mais, afin de compenser cette exclusion, il accorda à chaque citoyen en particulier le privilége de voter dans l'assemblée générale de la république. Ce qui, en effet, parut d'abord de peu de conséquence, mais ne tarda pas à faire trouver de solides avantages : car les loix d'Athènes permettant d'appeler des décisions des magistrats à l'assemblée générale du peuple, toutes les causes d'un certain poids et de quelque importance, lui revenoient.

Pour balancer, en quelque sorte, l'influence de l'assemblée du peuple, il imprima à l'aréopage un grand caractère de prépondérance. Il institua pareillement un autre conseil, dont les membres furent au nombre de quatre cents. L'aréopage, établi quelques siècles auparavant, étoit ainsi nommé, du lieu où il s'assembloit. Solon en fut le restaurateur; il étendit même son autorité. Le soin de faire observer et exécuter les loix, étoit commis à ce tribunal. Avant l'époque dont nous parlons, les citoyens les plus recommandables par leur sagesse et leur équité, en avoient été choisis pour juges. Rien de plus auguste que l'aréopage. La renommée de ses jugemens et de son

intégrité fut si célèbre, qu'il arriva quelquefois aux Romains, embarrassés dans une cause à juger, de la déférer à la décision de ce tribunal : il ne connoissoit, ne voyoit rien que la vérité. Afin que la justice ne fût jamais distraite par aucun objet extérieur, le tribunal siégeoit dans l'obscurité : il étoit défendu aux avocats de tenter d'émouvoir les passions des juges. Au-dessus d'eux, Solon établit le conseil des quatre cents, pour juger sur l'appel des décisions de l'aréopage, et examiner mûrement toutes les questions avant d'être discutées dans l'assemblée générale du peuple.

C'est par de telles institutions pour le bien de l'Etat, que la réforme commença. Les loix particulières pour dispenser la justice, furent plus nombreuses. En premier lieu, quiconque, dans les différens et les dissensions publics, n'embrassoit aucun parti, étoit déclaré infâme, et, comme tel, condamné à une flétrissure perpétuelle ; tous ses biens étoient confisqués, s'il continuoit à rester neutre : obligé de la sorte à prendre part aux affaires publiques, tout citoyen s'instruisoit par l'habitude à en faire sa principale occupation, et à les préférer,

sans balancer, à ses propres intérêts. Par cette méthode d'accoutumer les esprits à considérer comme ennemi quiconque paroissoit indifférent ou désintéressé dans les malheurs publics, l'État trouva une ressource aussi prompte qu'universelle, dans toutes les circonstances périlleuses.

Il fut permis, en outre, à chacun d'épouser la querelle de toute personne outragée ou insultée : par-là, chacun devint l'ennemi de quiconque avoit tort, et les perturbateurs du repos public se trouvoient opprimés par le nombre de ses défenseurs.

L'usage de doter les jeunes mariées fut aboli. L'épouse ne devoit apporter d'autre fortune à son mari, que trois robes et quelques meubles de peu de valeur. Le but du législateur étoit d'empêcher qu'on ne fît du mariage un trafic; il le considéroit comme un lien honorable, formé pour le bonheur de deux époux et l'avantage de tout l'Etat.

Avant ce temps, il n'étoit pas permis aux Athéniens de faire des testamens. Les biens de ceux qui mouroient, dans l'ordre de la nature, devoient appartenir à leurs enfans. Solon laissa la liberté à tous ceux qui n'en avoient point, de disposer de toute

leur fortune à leur volonté : il préféra le choix de l'amitié aux alliances forcées de la nécessité. Ainsi les nœuds réciproques des pères et des enfans, se resserrèrent et s'affermirent davantage, en confirmant l'autorité légitime des uns, et la subordination naturelle des autres.

Solon fit encore un réglement pour diminuer les prix des jeux olympiques et isthmiques. Jugeant bien que ces récompenses destinées à entretenir l'oisiveté d'une espèce de gens inutiles et souvent dangereux, devoient tourner de préférence au profit de l'Etat; il voulut y faire participer les veuves, et les familles de ceux qui avoient péri au service de leur pays, et acquitter ainsi l'honneur de la patrie, en ne récompensant que la valeur.

Pour encourager l'industrie, l'aréopage étoit chargé du soin d'examiner la manière de vivre de chaque particulier, et de châtier tous ceux qui passoient leur vie dans l'oisiveté. On regardoit les gens sans occupation comme des esprits turbulens et dangereux, ardens pour les nouveautés, dans l'espoir d'établir leur fortune aux dépens de l'Etat. Afin d'y remédier, un fils n'étoit plus

obligé de soutenir son père dans la détresse ou dans un âge avancé, si ce père avoit négligé de lui donner un métier ou une occupation. Tout enfant illégitime étoit pareillement exempt d'un tel devoir, comme ne devant guère aux auteurs de ses jours qu'un reproche ineffaçable.

Il étoit défendu de dire publiquement aucune injure. Les magistrats, qui ne pouvoient être élus que jusqu'à la concurrence de trente, devoient être particulièrement circonspects dans leur conduite. Un archonte, pris de vin, encouroit la peine de mort. Il est à observer que Solon ne fit point de loi contre le parricide, ne supposant pas apparemment qu'un pareil crime pût jamais exister dans la société.

Quant aux femmes, tout homme pouvoit tuer un adultère pris sur le fait. Les lieux de débauche étoient permis ; mais il étoit défendu à celles qui faisoient métier de prostituées, de se mêler jamais dans la compagnie d'une honnête femme ; et, pour marque de distinction, elles devoient porter des robes à fleurs. Les hommes notés pour fréquenter ces courtisanes, n'avoient pas le droit de parler en public ; et quiconque fai-

soit violence à une honnete femme, encouroit une amende considérable.

On vient de voir les principales institutions de ce célèbre législateur : quoiqu'elles ne fussent ni aussi frappantes ni aussi bien fondées que celles de Lycurgue, elles ne laissèrent pas néanmoins d'avoir leur effet durant plusieurs générations après lui, et semblèrent acquérir un nouveau degré de force dans l'exécution. L'instituteur de ces loix ne pensa plus ensuite qu'à leur donner une authenticité qui ne leur permît point d'être ignorées. Pour cet effet, il y en avoit des copies affichées publiquement dans la ville, afin que chacun pût les lire, tandis qu'un corps de magistrats, nommés Thesmothètes, étoit destiné à les revoir avec soin, et à les proclamer distinctement une fois tous les ans. Afin de perpétuer encore ses établissemens, Solon engagea tout le peuple à jurer qu'ils seroient observés religieusement, au moins pendant l'espace de cent ans. Après avoir achevé de la sorte la tâche qui lui avoit été imposée, il s'éloigna d'Athènes, pour se dérober aux importunités, aux critiques des uns et aux emportemens des autres. Il savoit trop qu'il est diffi-

cile, pour ne pas dire impossible, de plaire à tout le monde.

Solon s'occupa dans ses voyages à visiter l'Egypte et la Lydie, ainsi que plusieurs autres contrées, laissant Athènes s'accoutumer à ses nouvelles institutions, pour éprouver de plus en plus leur sagesse par l'expérience. Mais il n'étoit pas aisé à une ville long-temps déchirée par des dissensions intestines, de montrer une soumission bien déterminée à des loix, quelque sages qu'elles fussent. Les animosités passées commencèrent à se réveiller, dès que l'autorité, qui pouvoit seule les assoupir, se fut éloignée.

Les factions de l'Etat avoient alors à leur tête trois chefs différens qui, chacun de son côté, les excitoient l'une contre l'autre, dans l'espoir de profiter du désordre général, pour en venir au but de leur ambition particulière. Un nommé Lycurgue étoit à la tête des habitans de la basse Attique; Pisistrate l'étoit de même pour ceux des montagnes, et Mégaclès pour ceux des bords de la mer.

Pisistrate, parmi ces chefs, étoit le plus puissant; bien né d'ailleurs, souple, adroit,

Pisistrate, tyran d'Athènes. Av. J. C. 560.

insinuant, toujours prêt à défendre, à secourir le foible dont il affectoit d'épouser la cause ; sage, modéré envers ses ennemis, mais portant l'art de la dissimulation jusqu'où cet art peut aller : il auroit, en un mot, possédé toutes les vertus, si elles avoient pu s'allier à une ambition démésurée : cette passion lui donnoit l'apparence de toutes les qualités qui lui manquoient réellement, et le faisoit passer pour le plus zélé défenseur de l'égalité parmi ses concitoyens, tandis qu'il n'aspiroit qu'à l'anéantissement total de cette égalité. Déclaré hautement pour s'opposer à toute innovation, il méditoit dans ce moment même une révolution. La multitude volage, trompée par ces faux dehors, secondoit avec zèle les vues apparentes de Pisistrate, et sans en examiner les motifs, se laissoit conduire aveuglément vers sa ruine et la tyrannie.

Déjà Pisistrate étoit à la veille de réussir; il touchoit au moment où sa plus haute ambition alloit être satisfaite, lorsqu'il éprouva le fâcheux contretemps de voir revenir, après dix ans d'absence, Solon lui-même, instruit de ses desseins ; et disposé à en empêcher l'exécution. Pisistrate sentit le dan-

ger qui le menaçoit ; et d'ailleurs ne pouvant se dissimuler que le fameux législateur pénétroit ses projets, il usa de toutes sortes d'artifices pour lui cacher qu'il aspiroit à la royauté ; tandis qu'il flattoit encore plus le peuple, et employoit tous ses efforts à le mettre dans ses intérêts pour le seconder. Solon tâcha d'abord d'opposer l'artifice à l'artifice, et de le battre avec ses propres armes : il exalte à son tour le mérite de Pisistrate ; il déclare hautement (ce qui pouvoit être vrai), qu'abstraction faite de l'ambition immodérée de ce grand homme, il n'en connoît point d'une vertu si sublime. Cependant il prend parti contre lui, et veut renverser ses projets, avant qu'ils puissent réussir.

Mais dans une république vicieuse, il n'est point de zèle assez puissant pour prévenir sa ruine, point de sagesse capable de la sauver. Pisistrate poursuivoit toujours son plan avec une ardeur infatigable; ses manières affables, ses libéralités lui faisoient chaque jour de nouveaux partisans: enfin, lorsqu'il vit ses desseins parvenus à ce point de maturité où il les vouloit pour en venir à une action ouverte, il se fit un

jour plusieurs blessures ; et dans cet état, ayant le corps tout ensanglanté, il se fit porter sur son char dans la place publique : là, par ses plaintes et son éloquence, il enflamme la populace qui croit réellement voir en lui la victime de la cause du peuple, et que Pisistrate l'est devenu en souffrant un pareil traitement pour la défendre. On convoque immédiatement une assemblée du peuple ; Pisistrate lui demande une garde de cinquante hommes, pour veiller désormais à la sûreté de sa personne. En vain Solon fait valoir tout son crédit, toute son éloquence pour rejeter une demande aussi pernicieuse ; il voyoit que ces blessures étoient purement factices ; il compare Pisistrate à Ulysse qui s'en fait autant dans Homère ; mais il ajoute que celui-là n'avoit pas bien joué son rôle, car Ulysse n'avoit dessein que de tromper ses ennemis, au lieu que Pisistrate en vouloit à ses propres amis et à ses prôneurs. Il reproche ensuite aux citoyens leur aveugle crédulité, en leur disant que quant à lui, il jouit assez de son bon sens pour voir la vérité de ce qui les trompe, mais qu'eux seuls ont assez de force pour s'y opposer. Cependant les exhortations sont

inutiles; le parti de Pisistrate l'emporte, cinquante gardes sont destinés à son service: c'étoit tout ce qu'il prétendoit; car dès-lors, appuyé de tant de partisans, il vit insensiblement le nombre s'en accroître. A mesure qu'il gagnoit ainsi de nouvelles créatures, la frayeur des citoyens augmentoit en proportion, dans le silence; mais il n'étoit plus temps. Pisistrate s'étoit mis au-dessus du danger d'être repoussé. Enfin il s'empara de la citadelle, lorsqu'il eut tant de partisans, qu'il ne resta plus de citoyens assez habiles ni assez courageux pour s'y opposer.

Dans cette consternation générale, qui fut l'effet de l'aveuglement d'une part et de l'artifice de l'autre, toute la ville n'offroit qu'une scène tumultueuse de désordre : les uns prenoient la fuite, les autres demeuroient là pour se plaindre, et le reste se préparoit à souffrir patiemment l'esclavage. Solon seul, sans changer ni rien craindre, déplorant le fol égarement des esprits, reprocha constamment aux Athéniens leur foiblesse et la fourbe dont ils étoient les victimes. « Vous pouviez aisément, leur dit- » il, écraser l'arbre de la tyrannie dans ses

» bourgeons ; maintenant il ne vous reste » plus de ressource que de l'arracher dans » ses racines ». Pour lui, jouissant de la douce satisfaction de s'être acquitté de ce qu'il devoit aux loix, à sa patrie, et du reste n'ayant rien à redouter, quand il songeoit aux troubles de son pays, il n'avoit d'espoir qu'en son âge avancé, qui ne lui promettoit pas d'y survivre long-temps. En effet, il ne survécut qu'environ deux ans à la perte de la liberté de ses concitoyens. Il mourut à Cypre, âgé de quatre-vingts ans, pleuré, admiré de la Grèce entière. Solon joignoit au mérite de législateur plusieurs autres talens. Il porta l'éloquence à un si haut degré, que Cicéron date de lui l'origine de l'éloquence dans Athènes. Il réussissoit également bien dans la poésie ; et Platon nous assure que ce fut seulement faute de l'application nécessaire, qu'il ne disputa pas la palme à Homère lui-même.

La mort de Solon ne servit qu'à susciter aux Athéniens de nouveaux troubles et de nouvelles révolutions. Lycurgue et Mégaclès, à la tête des deux factions opposées, expulsèrent d'Athènes Pisistrate ; mais il y fut bientôt rappelé par Mégaclès

lui-même, qui lui donna sa fille en mariage. De nouvelles discordes s'élevèrent aussi-tôt. Pisistrate, deux fois déposé, deux fois trouva le secret de se rétablir. Il avoit l'art qu'il faut pour acquérir la puissance, et la modération nécessaire pour s'y maintenir. La douceur de son gouvernement, son respect absolu pour les loix, firent oublier au peuple les moyens qui l'avoient conduit à la souveraineté ; et, gagné par les manières affectueuses de l'usurpateur, on ne fit plus attention à ce titre qu'il méritoit. Ses jardins, ses maisons de plaisance s'ouvroient à tous les citoyens. On dit qu'il fut le premier qui forma une bibliothèque publique. Cicéron pense que Pisistrate fut aussi le premier qui fit connoître aux Athéniens les ouvrages d'Homère ; qu'il les disposa dans l'ordre où ils nous sont parvenus, et que c'est de lui qu'il faut dater l'origine et l'usage où l'on étoit de les lire aux fêtes appelées *Panathénées*. Son respect pour la justice n'étoit pas moins remarquable que son affabilité. Accusé d'un meurtre, quoiqu'exerçant alors l'autorité suprême, il dédaigna de s'en prévaloir pour se mettre au-dessus des loix ; il vint lui-même plaider sa

cause devant l'aréopage. Son accusateur n'osa risquer de comparoître. Enfin il possédoit nombre d'excellentes qualités qui ne s'obscurcirent que parce qu'il aspira trop à la souveraineté. On ne peut lui reprocher qu'un pouvoir au-dessus des loix, et ce fut pour ne l'avoir point fait éclater, qu'il parvint à réconcilier les esprits avec l'idée de royauté: il différoit justement en cela des usurpateurs moins vertueux: il eut aussi par-là tant de ressemblance avec un autre destructeur de la liberté publique, que Jules-César fut appelé le Pisistrate des Romains.

Hippias et Hipparque succèdent à Pisistrate.

Av. J. C. 527.

Pisistrate mourut tranquille au rang qu'il avoit usurpé, et qu'il transmit à ses fils Hippias et Hipparque, qui parurent hériter en même temps de toutes les vertus de leur père. L'amour des sciences et de ceux qui en faisoient profession, devint pour un temps la passion dominante d'Athènes: cette ville superbe, qui s'élevoit déjà au-dessus de toutes les autres par les arts d'agrément et de goût, sembla soumettre la première au joug de la tyrannie, ceux même qui faisoient leur gloire de la profession des lettres. Anacréon, Simonide, et beaucoup d'autres furent appelés à la cour, qui les

combla de riches récompenses. Des écoles s'ouvrirent pour faciliter les progrès de la jeunesse dans l'étude des beaux-arts, et sur les grands chemins on rencontroit des affiches qui portoient des sentences de morale pour l'instruction du peuple.

Le règne des fils de Pisistrate ne dura que dix-huit ans, et finit à l'occasion suivante.

Harmodius et Aristogiton assassinent Hipparque.

Av. J. C. 513.

Harmodius et Aristogiton, tous deux Athéniens, avoient contracté l'un pour l'autre la plus étroite amitié; ils s'étoient juré de partager le ressentiment et la vengeance de l'injure faite à l'un deux. Hipparque, naturellement enclin à la passion de l'amour, séduisit la sœur d'Harmodius, et publia ensuite son déshonneur à une procession solennelle dont elle accompagnoit la marche, en disant qu'elle n'étoit pas digne d'assister à cette cérémonie. Une telle injure, sur-tout réfléchie, devoit exciter la vengeance des deux amis : aussi dès-lors formèrent-ils la ferme résolution de détruire les tyrans, ou de succomber dans l'entreprise. Pour attendre une occasion favorable, ils différèrent l'exécution de leur projet jusqu'à la fête de Panathénée, où le cérémonial exigeoit que tous les citoyens

fussent sous les armes; et pour plus de sûreté, ils n'admirent qu'un très-petit nombre de leurs amis dans la confidence, persuadés qu'à la première émeute, ils trouveroient toujours assez de complices. La résolution prise, le jour arrive; disposés à tout événement, ils se rendent dès le matin à la place publique, chacun armé d'un poignard : en même temps on voit Hippias avec sa suite, sortir des portes de son palais, afin de donner ses ordres dans la ville aux gardes qu'il y distribuoit pour l'appareil de la fête. Déjà les deux amis le suivoient à peu de distance, lorsqu'ils apperçurent un de ceux qu'ils avoient mis dans leur secret, entretenir très-familièrement Hippias; ce qui leur fit craindre que le complot ne fût découvert. Impatiens d'ailleurs d'en venir à l'exécution, ils alloient porter le premier coup; mais ils firent aussi-tôt réflexion que le vrai coupable restoit impuni. Ils revinrent donc sur leurs pas, dans le dessein de commencer leur vengeance par l'auteur même de l'offense. Ils ne cherchèrent pas long-temps Hipparque sans le rencontrer; ils se jetèrent sur lui, et le percèrent de leurs poignards; mais bientôt ils périrent

eux-mêmes dans le tumulte qu'ils excitèrent. Hippias, en apprenant ce qui venoit d'arriver, se hâta de prévenir un plus grand désordre, et méditant lui-même aussi sa vengeance, il fut assez heureux pour désarmer tous ceux sur lesquels il avoit le moindre soupçon de tremper dans la conjuration.

Trait héroïque de courage d'une femme nommée Lionne.

Parmi les liaisons de ces vengeurs de la liberté, se trouvoit une courtisane nommée Lionne, dont la beauté charmante, un talent supérieur pour toucher la lyre, avoient su captiver plusieurs conjurés, et qui passoit pour avoir leur secret. Le tyran, (devenu tel en effet depuis ce qui s'étoit passé) persuadé que rien n'avoit été caché pour cette femme, la fit mettre à la question, afin de lui arracher les noms des complices; mais elle endura toute la cruauté des tortures, avec une constance invincible; et de peur que leur dernière rigueur ne la forçât, dans l'agonie, à faire le moindre aveu, elle se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage du tyran. Elle mourut ainsi, fidelle à la cause de la liberté, montrant à l'univers un exemple mémorable de la constance et du courage de son sexe. Les Athéniens ne voulurent point laisser perdre le

souvenir d'une action si héroïque, et pour le perpétuer, ils lui élevèrent une statue représentant une lionne sans langue.

Cependant Hippias ne mettoit plus de bornes à sa fureur. La rébellion des peuples inspire la défiance aux tyrans. Plusieurs citoyens furent mis à mort. Dans l'intention de se prémunir désormais contre de pareilles entreprises, Hippias tâche de cimenter sa puissance par des alliances étrangères. Il donne sa fille en mariage au fils du tyran de Lampsaque; il entretient des liaisons avec Artaphernes, gouverneur de Sardes; enfin il fait tous ses efforts pour s'attirer l'amitié des Lacédémoniens, le peuple alors le plus puissant de la Grèce.

Mais il dut sa perte à ces mêmes alliés dont il espéroit le plus de secours. La famille des Alcméonides qui, dans le commencement de la révolution, avoit été bannie d'Athènes, cherchoit tous les moyens d'intéresser Lacédémone en sa faveur, et parvint à y réussir. Les Alcméonides jouissant de richesses immenses, les répandoient avec autant de profusion dans leurs libéralités: entr'autres monumens publics de ces largesses, ils avoient obtenu la liberté de re-

bâtir le temple de Delphes, qu'ils décorèrent magnifiquement en marbre de Paros. Une si grande magnificence leur valut toute la reconnoissance des prêtresses d'Apollon, qui ne furent point ingrates, et le témoignèrent en rendant leurs oracles l'écho des vœux de leurs bienfaiteurs. Comme cette famille ne desiroit rien avec tant d'ardeur que l'extinction du pouvoir souverain dans Athènes, les prêtresses d'Apollon, pour seconder un tel desir, toutes les fois que les Spartiates venoient consulter l'oracle, ne leur promettoient plus l'assistance des dieux, qu'à condition de mettre Athènes en liberté. L'ordre fut si souvent répété de la part des dieux, qu'à la fin les Spartiates se mirent en devoir de leur obéir. L'entreprise ne commença pas heureusement : les troupes qu'ils envoyèrent contre le tyran furent repoussées avec perte. Un second effort eut plus de succès. Pendant le siége d'Athènes, on fit prisonniers les enfans d'Hippias, à l'instant où il les faisoit transporter secrètement hors de la ville, vers une place de sûreté : pour les racheter de l'esclavage, le père fut obligé d'en venir à un accommodement : il consentit à se démettre de toute préten-

tion au pouvoir souverain, et à sortir du territoire d'Athènes dans l'espace de cinq jours.

La tyrannie des Pisistratides est abolie.

Av. J. C. 510.

Athènes se trouve encore une fois délivrée de ses tyrans, et devient libre précisément la même année que les rois furent chassés de Rome. La famille d'Alcméon fut le principal instrument de la révolution; mais le peuple parut encore plus transporté de reconnoissance pour les deux amis qui avoient frappé le premier coup. Les noms d'Harmodius et d'Aristogiton furent transmis avec le plus saint respect aux générations suivantes; à peine les dieux eux-mêmes furent-ils plus honorés. Les statues des deux amis furent élevées dans la place publique, honneur qui jusqu'alors n'avoit été rendu à personne : c'est en les contemplant, que ce peuple conçut un tel amour pour la liberté, tant de haine contre la tyrannie, que jamais dans la suite, aucune circonstance, aucune terreur ne furent capables de lui faire perdre ces sentimens.

CHAPITRE IV.

Coup-d'œil rapide sur l'état de la Grèce avant la guerre des Perses.

NOUS avons vu jusqu'ici les Etats de la Grèce dans une constante agitation; les uns s'élever au-dessus des autres, et ceux-ci disparoître ; deux petits peuples s'entrechoquant mutuellement, et tous deux écrasés à la fois par un troisième; chaque ville renonçant à la forme de gouvernement qui lui avoit été donnée dans l'origine, pour acquérir par degrés plus de liberté. Nous avons vu l'introduction des loix écrites, et quels avantages elles produisirent, en affermissant la base du gouvernement.

Durant ces efforts, pour dominer des voisins inquiets au-dehors, et se rendre libres au-dedans; la morale, l'éloquence, la poésie et l'art militaire firent des progrès rapides chez les Grecs; et ces arts qu'ils avoient d'abord empruntés des Egyptiens, reçurent chez eux chaque jour des accroissemens plus sensibles. La Grèce, alors com-

posée de plusieurs petits Etats contigus l'un à l'autre, avoit des loix, des mœurs, des caractères, et des coutumes si variés, que cette différence étoit une source d'émulation continuelle entre tous ces Etats. Chacun ne se montroit pas moins ardent à l'emporter par la force des armes, qu'à exceller dans les arts de la paix et du goût. Tandis qu'ils étoient, toujours sous les armes, sans cesse occupés aux exercices de la guerre, leurs philosophes, leurs poètes courant de ville en ville réchauffer l'amour de la vertu par leurs chants et leurs discours, fomentoient leur ardeur guerrière. Tant de talens dans la paix et de supériorité dans la guerre, les élevèrent au plus haut degré de grandeur, et ne leur laissoient plus à desirer qu'un ennemi digne de les combattre, pour faire voir aux autres peuples du monde à quel point ils les surpassoient tous. La monarchie des Perses, la plus puissante qui fût alors connue, s'offrit bientôt en concurrence, et la querelle ne se termina que par le renversement total de cette puissance.

Cependant, comme la Grèce changeoit si souvent de gouvernement et de coutumes, que dans le siècle suivant, elle présente un

tableau tout différent de celui qui l'a précédé, il est nécessaire de tracer ici un second plan de cette confédération de petites républiques avant la guerre de Perse. En comparant leurs forces avec celles de leur adversaire, nous serons plus à portée de juger combien la prudence, la discipline et la valeur sont supérieures au nombre, aux richesses et à l'ostentation.

Dans cette confédération, nous devons placer Athènes au premier rang. Elle dominoit sur le petit canton de l'Attique, et cet Etat, dans toute son étendue, excédoit à peine la circonférence de la plus grande province d'Angleterre; mais ce qui lui manquoit en territoire, étoit bien suppléé par l'habitude que ses citoyens avoient contractée de la guerre, et par la haute idée de leur supériorité, imprimée fortement dans l'esprit national. Leurs philosophes, leurs orateurs et leurs poëtes avoient commencé par instruire et polir le genre humain; leurs généraux, quoique dans de légers combats avec leurs voisins, avoient déjà employé de nouveaux stratagêmes de guerre.

Athènes étoit composée de trois sortes d'habitans; de citoyens, d'étrangers et de

domestiques. Le nombre en montoit communément à vingt-un mille citoyens, dix mille étrangers, et depuis quarante jusqu'à soixante mille domestiques.

Etat civil d'Athènes.

Un citoyen ne pouvoit l'être que par la naissance ou l'adoption : pour être du nombre des premiers, il falloit nécessairement être né de père et de mère Athéniens, tous deux libres. Le peuple pouvoit conférer le droit de cité à des étrangers ; et ceux qu'il avoit adoptés de la sorte, jouissoient de tous les droits et des mêmes priviléges accordés aux citoyens naturels. Ce titre étoit quelquefois décerné comme honneur, et par reconnoissance, à ceux qui avoient bien mérité de l'Etat, ainsi qu'il le fut au médecin Hippocrate : les rois même briguoient souvent ce titre pour eux et leurs enfans. Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inscrits sur la liste des citoyens, après qu'on avoit reçu d'eux le serment en vertu duquel ils devenoient membres de l'Etat.

Les étrangers qui venoient pour faire le commerce, ou exercer quelque profession, n'avoient aucune part au gouvernement, et ne pouvoient par conséquent

voter dans les assemblées du peuple. Ils se mettoient sous la protection de quelques citoyens, auxquels, pour cette raison, ils étoient obligés de rendre certains devoirs et des services. Ils payoient à l'Etat un tribut de 12 drachmes (1) par an : à défaut de payement, on les faisoit esclaves; et comme tels, ils étoient exposés en vente.

Dans le nombre des domestiques, quelques-uns étoient libres; d'autres esclaves, pour avoir été pris à la guerre, ou achetés de ceux qui en faisoient commerce. La douceur des Athéniens étoit remarquable envers ces infortunés, autant que la férocité des Spartiates. Il y avoit même pour les esclaves un asyle où les os de Thésée avoient été inhumés. Cet asyle subsista environ deux mille ans. Lorsque les esclaves avoient à se plaindre de traitemens trop rigoureux ou inhumains, ils pouvoient citer leurs maîtres en justice; et si le fait étoit suffisamment prouvé, ceux-ci étoient obligés de les vendre à un autre maître. Les esclaves pouvoient aussi se racheter eux-mêmes sans le

(1) La drachme valoit 14 sols 2 deniers. (*Note du Traducteur.*)

consentement de leurs maîtres, lorsqu'ils avoient amassé assez d'argent pour leur rançon; car, de ce qu'ils gagnoient par leur travail, après en avoir donné une portion convenue à leurs maîtres, le surplus leur restoit, et formoit un fonds dont ils pouvoient disposer à leur gré. Les particuliers satisfaits de leurs services, leur donnoient souvent la liberté; et lorsque la nécessité des temps exigeoit que l'État fît des levées de troupes plus considérables, on les y enrôloit, ce qui les affranchissoit pour toujours.

Etat des finances d'Athènes.

Les revenus d'Athènes, suivant Aristophanes, montoient à deux mille talens (1), ou environ *trois cent mille livres* (monnoie d'Angleterre). En général, ces revenus provenoient de la taxe imposée sur les terres cultivées, de la vente des bois, du produit des mines, des contributions que fournissoient les alliés, de la capitation à laquelle tous les habitans du pays, tant étrangers qu'originaires, étoient assujettis, et des amendes infligées aux différens coupables.

(1) Le talent attique, selon M. Goguet, étoit évalué 4,256 livres 4 sols 8 den. (*Note du Traducteur.*)

Ces revenus étoient employés au paiement des troupes de terre et de mer, à la construction et l'équipement des flottes, aux réparations et à l'entretien des édifices publics, des temples, des remparts, des ports et de la citadelle : mais, dans la décadence de la république, la plus grande partie ne se consuma plus qu'en frivoles dépenses, en jeux, en fêtes et semblables frais qui coûtoient des sommes immenses, et n'étoient d'aucune espèce d'utilité pour l'Etat. Emploi de ces finances.

Cependant Athènes tiroit sa plus grande célébrité de ce qu'elle étoit l'école et le séjour des arts, des sciences et du goût. C'est-là qu'on avoit commencé à étudier la poésie, la philosophie, les mathématiques, et c'est-là qu'elles parvinrent presque à leur plus haut degré de perfection. On y envoyoit la jeunesse prendre des leçons de grammaire, sous des maîtres qui en expliquoient les règles et les principes dans leur propre langue. L'éloquence y étoit sur-tout l'étude à laquelle on se livroit avec le plus d'attention, comme ouvrant, dans ce gouvernement populaire, la route aux plus grands emplois. La philosophie, qui comprend toutes les sciences, s'enseignoit avec la rhétorique, Athènes excelle dans les arts.

à laquelle elle étoit liée. Ces études étoient présidées par d'habiles maîtres, qui possédoient, comme c'est l'ordinaire, encore plus de vanité que de mérite.

Les autres Etats de la Grèce moins renommés paroissoient ne se modeler que sur Athènes; et quoiqu'en général, ils lui fussent inférieurs, ils ne laissoient pas d'avoir aussi des écoles et des guerriers célèbres.

Parallèle de Sparte avec les autres Etats de la Grèce.

Sparte seule n'imitoit aucun de ces Etats; mais attachée de plus en plus aux institutions de son illustre législateur, de Lycurgue, elle dédaignoit tous les arts de la paix, qui en même temps qu'ils polissent l'esprit, l'énervent. Formée seulement pour la guerre, elle regardoit les champs de bataille, comme le théâtre de sa tranquillité. Toutes les loix de Sparte, tous les réglemens de Lycurgue, ne sembloient avoir d'autre objet que la guerre; toute autre occupation, beaux-arts, sciences, commerce, jusqu'à l'agriculture même, étoient interdits aux Lacédémoniens. Sous ce nom étoient comprises deux espèces de citoyens: les uns habitoient la ville de Sparte, et pour cette raison étoient appelés Spartiates; les autres habitoient le territoire qui en dépendoit.

Dans le temps de Lycurgue, le nombre des Spartiates se montoit à neuf mille hommes; celui des habitans de la campagne, à trente mille. Ce nombre diminua plutôt que d'augmenter dans la suite des temps, mais il composoit néanmoins un corps formidable qui faisoit souvent la loi au reste de la Grèce. Les soldats Spartiates, proprement dits, étoient regardés comme la fleur de la nation, et nous devons juger de l'estime qu'elle en faisoit, par l'expression du trouble et de la douleur que la république témoigna, lorsque trois mille de ces soldats furent faits prisonniers par les Athéniens.

Mais, malgré l'extrême valeur de cette république, elle sembloit plutôt formée pour la défense que pour l'attaque. Toujours soigneuse de ménager ses troupes, elle étoit trop pauvre pour qu'il lui fût possible d'envoyer des armées à des expéditions lointaines.

Système, ou tableau militaire de la Grèce.

Ces armées, tant d'Athènes que de Sparte, étoient composées de quatre sortes de gens de guerre : de citoyens, d'alliés, de stipendiaires et d'esclaves. Le plus grand nombre consistoit en alliés, qui, chez les deux républiques, servoient également, à la solde

des villes qui les envoyoient : ceux qui recevoient la leur du pays qui les employoit, étoient sur le pied de mercénaires. Le nombre des esclaves qui suivoient les armées de ces deux républiques, étoit considérable. Les Ilotes, en particulier, formoient comme une espèce d'infanterie légère.

L'infanterie des Grecs consistoit en deux sortes de combattans : les uns, pesamment armés, portant de grands boucliers, des lances, des cimeterres ; les autres, armés à la légère, portant javelots, arcs et frondes : ceux-ci étoient ordinairement placés sur le front ou les ailes de l'armée, pour décocher leurs flèches, lancer leurs javelots ou des pierres sur l'ennemi, et soudain se retirer dans l'intervalle, à travers les rangs, au centre de l'armée, d'où ils tiroient encore dans l'occasion sur l'ennemi, lorsqu'il battoit en retraite.

Il s'en falloit de beaucoup que les Athéniens fussent bien au fait de la cavalerie : les Lacédémoniens ne commencèrent à s'en servir qu'après la guerre des Messéniens. Ils élevoient communément leurs chevaux dans une petite ville qui n'étoit pas éloignée de Lacédémone, appelée Sciros : leur cava-

lerie occupoit toujours l'extrémité de l'aile gauche, comme le poste qu'ils prétendoient lui devoir être assigné de préférence.

Marine des Athéniens.

En revanche, les Athéniens compensoient le défaut de cavalerie par une marine supérieure, qui leur donnoit le premier rang sur la mer parmi tous les autres Etats de la Grèce. Comme ils avoient une grande étendue de côtes, et que le commerce étoit honoré dans Athènes, leurs flottes s'étant augmentées, furent à la fin en état d'intimider celles de la Perse.

Voilà quels étoient les deux Etats qui absorboient, pour ainsi dire, à eux seuls toutes les forces de la Grèce; et quoiqu'il y en eût encore beaucoup d'autres moins considérables, dont le gouvernement fût indépendant, ceux-ci étoient néanmoins redevables de leur sûreté à la jalousie de ces deux puissans rivaux, et trouvèrent toujours auprès de l'un, à se mettre à couvert de l'oppression de l'autre. Dans le fait, la disparité de mœurs, d'usages et d'éducation de ces deux puissances, contribuoit autant à les diviser que leur politique ambitieuse. Les Lacédémoniens étoient rigides, et leur caractère tenoit de près à la férocité. Un

gouvernement aussi sévère que le leur, une vie aussi laborieuse, leur donnoient une humeur furieusement chagrine et intraitable.

Caractère des Athéniens.

Les Athéniens, au contraire, étoient naturellement obligeans et agréables, enjoués avec leurs égaux, humains à l'égard de leurs inférieurs; mais du reste, inconstans, lâches amis, protecteurs capricieux. De-là, ni l'une ni l'autre de ces républiques n'étoit capable de mettre entièrement dans ses intérêts les Etats secondaires de la Grèce; et quoique l'ambition de ces deux rivales ne voulût laisser jouir cette belle contrée d'aucune tranquillité, leurs défauts même étoient le premier obstacle qui s'opposoit à l'étendue de leur domination. Ainsi la jalousie mutuelle de ces deux puissances les tenoit continuellement en haleine pour se combattre, tandis que leurs défauts réciproques assuroient l'indépendance aux Etats du second ordre.

CHAPITRE V.

Depuis l'expulsion d'Hippias, jusqu'à la mort de Darius.

C'est dans cette disposition respective d'Athènes et de Sparte, avec les Etats voisins au-dessous d'elles, que la monarchie des Perses commence à prendre part à leurs démêlés, et à se rendre l'arbitre de leurs querelles pour la liberté, afin de l'envahir toute entière.

On a déjà rapporté qu'Hippias, assiégé dans Athènes, pour faire relâcher ses enfans prisonniers, consentit à se démettre du pouvoir souverain, et à quitter les terres d'Athènes dans cinq jours. Athènes ne jouit pourtant pas encore par-là de ce calme que l'on croit toujours l'ouvrage de la liberté. Deux de ses principaux citoyens, Clisthènes, favorisé du peuple, et Isagoras, protégé des riches, commencèrent à se disputer entr'eux ce même pouvoir contre lequel ils venoient de se liguer pour l'abattre. Le premier, tout dévoué aux intérêts du peuple, opéra un

Clisthènes et Isagoras, rivaux d'ambition, se perdent l'un par l'autre.

changement dans la forme constitutive de l'Etat. Au lieu de quatre tribus, dont il étoit auparavant composé, Clisthènes en étendit le nombre jusqu'à dix. Il institua aussi l'usage de voter, nommé l'*ostracisme*, par lequel tout citoyen, âgé de soixante ans au moins, donnoit un nom par écrit, sur une tuile ou une écaille d'huître (1), d'où cet usage fut ainsi appelé ; et celui que le plus grand nombre s'accordoit à nommer, étoit banni pour dix ans. Ces loix qui paroissoient évidemment calculées pour augmenter les droits du peuple, déplurent tellement à Isagoras, que, plutôt de s'y soumettre, il eut recours à Cléomène, roi de Sparte, qui embrassa son parti. Lacédémone, après tout, ne desiroit qu'un prétexte favorable pour atténuer ou même renverser la puissance d'Athènes, qu'elle avoit récemment délivrée de la tyrannie, en conséquence des ordres de l'oracle de Delphes. Cléomène, à la faveur de la division qui régnoit dans Athènes, y entra : il fut cause du bannissement de Clisthènes, et de sept cents autres familles qui s'étoient unies avec

(1) Du mot ὄστρακον.

lui dans les derniers troubles. Non content d'un tel succès, il voulut réformer l'Etat sur un nouveau plan; mais le sénat s'y opposant avec force, il s'empara de la citadelle, dont il fut néanmoins obligé de se retirer dans l'espace de deux jours. Clisthènes, informé de la retraite de l'ennemi, revint avec ses partisans; mais trouvant inutiles de nouvelles tentatives pour s'emparer de la souveraineté, il remit le gouvernement tel que Solon l'avoit établi.

Cependant les Lacédémoniens ne tardèrent pas à se repentir des services qu'ils avoient rendus à leurs rivaux, et s'apperçurent du piége où l'oracle les avoit fait tomber, en les poussant à agir contre leurs propres intérêts. Ils commencèrent donc à penser au rétablissement d'Hippias sur le trône; mais, avant de tenter cette entreprise, ils jugèrent qu'il seroit plus prudent de consulter les petits Etats de la Grèce, pour savoir quelles espérances ils pouvoient fonder sur leur concurrence et leur aveu. Rien ne dut être moins satisfaisant pour eux, que l'horreur universelle avec laquelle tous les députés de ces Etats reçurent leur proposition. Le député de Corinthe, en-

tr'autres, leur témoigna la plus vive indignation d'un pareil dessein, et parut fort étonné que les Spartiates, ennemis déclarés des tyrans, épousassent les intérêts mêmes d'un de ces tyrans, connu par son usurpation et par sa cruauté. Les autres Etats de la Grèce soutinrent avec chaleur les mêmes sentimens; et les Lacédémoniens, pénétrés de remords et de confusion, abandonnèrent dès-lors pour jamais Hippias et sa fortune.

Tentatives d'Hippias, fils de Pisistrate, auprès du roi de Perse, pour se venger des Athéniens.

Le tyran, frustré de l'espoir d'exciter les Grecs à le venger, résolut d'avoir recours à une protection qui passoit pour beaucoup plus formidable; et renonçant à la faveur de Sparte, il se tourna du côté d'Artapherne, gouverneur de Sardes, qu'il pressa, par toutes sortes de moyens artificieux, d'engager le roi de Perse dans une guerre avec Athènes. Il lui représenta les divisions auxquelles cette ville étoit en proie; il s'étendit sur ses richesses, et sur l'avantage de sa situation pour le commerce; il ajouta qu'elle n'étoit rien moins qu'inexpugnable, et conclut par la gloire dont le succès devoit être couronné. Tous ces motifs eurent leur effet, en enflammant l'orgueil et l'avarice de la cour de Perse, qui ne rechercha plus

rien avec tant d'ardeur, qu'un prétexte pour entrer en contestation avec les Athéniens. Lors donc que leurs députés parurent dans cette cour pour lui demander raison de ses procédés à l'égard d'Hippias, en alléguant qu'il ne méritoit pas l'appui d'une aussi grande puissance, la réponse qu'ils en reçurent, fut que, « si les Athéniens vouloient éviter leur perte, il falloit qu'ils » acceptassent Hippias pour leur roi ». Athènes, affranchie du joug depuis si peu de temps, conservoit encore un sentiment trop vif de ses malheurs passés pour se soumettre à des conditions si flétrissantes, et résolut de souffrir jusqu'aux dernières extrémités plutôt que d'ouvrir ses portes au tyran. Ainsi, quand Artapherne demanda le rétablissement d'Hippias, les Athéniens lui répondirent hardiment par un refus absolu, formel : de-là s'éleva cette fameuse guerre entre la Grèce et la Perse, l'une des plus glorieuses et des plus remarquables que les Annales du monde aient célébrées.

Origine de la guerre des Perses.

Mais plus d'une cause contribuoit encore à faire éclater la rupture entre ces nations puissantes, et à leur inspirer une haine irréconciliable l'une contre l'autre. Les colo-

Situation politique des colonies grecques à cette époque.

nies grecques d'Ionie, d'Eolie et de Carie, établies depuis environ cinq cents ans dans l'Asie mineure, avoient enfin été subjuguées par Crésus, roi de Lydie; et lui-même étant tombé sous l'empire de Cyrus, ses conquêtes subirent naturellement le même sort. Le roi de Perse possédoit par conséquent une vaste étendue de pays; les gouverneurs de plusieurs de ces places soumises étoient à sa disposition; et comme il est probable que des hommes élevés dans une cour despotique, étoient disposés à imiter les exemples qu'ils avoient sous les yeux, il est vraisemblable aussi qu'ils étoient également capables d'abuser du pouvoir qui leur étoit confié. On les appeloit tyrans dans toute la Grèce, comme il se pouvoit réellement qu'ils le fussent, dans l'acception que nous attachons à ce titre confondu avec l'abus. Ces petits Etats, qui n'avoient pas encore perdu toute idée d'indépendance, ne laissoient échapper aucune occasion favorable de recouvrer leur liberté, et avoient déjà fait plusieurs efforts hardis, mais impuissans, pour une si belle cause. Les Ioniens sur-tout, qui souffroient le plus grand poids de la domination, profitoient des

moindres lueurs d'espérance qui leur promettoient de secouer le joug des Perses.

Expédition de Darius en Scythie.

Dans cette circonstance, leurs projets semblèrent favorisés par l'expédition de Darius en Scythie, où ce prince fit passer une nombreuse armée; ce qui l'avoit obligé de jeter un pont sur l'Istre. Les Ioniens avoient la garde de ce passage important, lorsque Miltiade, que nous verrons dans la suite se signaler par de grands exploits, leur conseilla de rompre le pont, et, par-là, de couper la retraite aux Perses. Cependant les Ioniens rejetèrent ce conseil; et Darius revint avec ses troupes en Europe, où il ajouta la Thrace et la Macédoine au nombre de ses conquêtes.

Hystiæus, tyran de Milet, fut celui qui fit rejeter l'avis de Miltiade. Son ambition inquiète étoit toujours portée à rabaisser le mérite d'autrui pour élever le sien. Darius lui connoissant ce caractère, soupçonnoit avec raison sa fidélité, et le fit venir à Suze auprès de lui, sous prétexte de profiter de ses conseils et de son amitié; mais en effet pour prévenir les révolutions qu'il pouvoit tramer à Milet. Hystiæus vit clairement la cause pour laquelle il étoit retenu dans cette

cour, qu'il regardoit comme une honorable prison; et ce fut pour s'en délivrer, qu'il saisit toutes les occasions d'exciter les Ioniens à la révolte, dans l'espérance d'être envoyé quelque jour lui-même pour les mettre à la raison.

Aristagoras, ministre, résidant alors à Milet, reçut des instructions du tyran pour exciter les villes d'Ionie à la plus prompte révolte. Ce ministre ayant ruiné son crédit à la cour de Perse, depuis une faute qu'il avoit commise à Naxos en dernier lieu, n'avoit point à balancer; il ne lui restoit d'antre parti que de remplir les vœux d'Hystiæus, en excitant la révolte, et d'essayer de se mettre lui-même à la tête de la nouvelle confédération.

Révolte de l'Ionie contre le roi de Perse.

Le premier pas que fit Aristagoras, pour gagner l'affection des Ioniens, fut d'abjurer son ministère, à Milet où il étoit député, et de rétablir cette petite place dans son ancienne indépendance: de-là il voyagea dans toute l'Ionie, où, par ses intrigues, son crédit, et peut-être ses menaces, il porta tous les gouverneurs de places à l'imiter. Ils suivirent tous son exemple avec d'autant plus de joie, que la puissance des Perses,

affoiblie par l'échec qu'elle avoit reçue en Scythie, étoit moins en état que jamais de punir leur révolte, ou de les protéger, s'ils lui restoient toujours fidèles. Après avoir ainsi réuni tous ces petits Etats conjurés par le ressentiment d'une offense commune, Aristagoras leva le masque, en se déclarant lui-même le chef de l'union, et défia les forces de la Perse.

Pour se mettre en état de pousser la guerre avec plus de vigueur, il se rendit, vers le commencement de l'année suivante, à Lacédémone, afin de l'engager dans ses intérêts, et profiter de cette guerre pour se joindre à une puissance qui sembloit menacer chaque jour la liberté de toute la Grèce. Cléomène régnoit alors à Sparte; et ce fut à lui qu'Aristagoras s'adressa pour avoir du secours dans une cause qu'il représentoit comme devant être commune. Il ajouta que les Ioniens et les Lacédémoniens étoient compatriotes; qu'il y alloit de l'honneur de Sparte de concourir avec lui dans une entreprise qui avoit pour but le rétablissement de la liberté des Ioniens; que les Perses étoient énervés par le luxe; que leurs richesses serviroient de récompense aux conquérans,

tandis que rien n'étoit si facile que de s'en rendre maître : que, si l'on faisoit attention à l'esprit qui animoit les Ioniens dans cette circonstance, il ne seroit pas plus difficile aux Spartiates victorieux de porter la guerre jusqu'aux portes de Suze, la métropole de l'empire des Perses, et d'imposer enfin des loix à ceux qui osoient se nommer les maîtres du monde. Cléomène demanda quelque temps pour réfléchir à cette proposition. Elevé dans l'ignorance spartiate, il s'informa de combien la mer Ionienne étoit éloignée de la ville de Suze. Aristagoras, sans prendre garde à l'objet de cette question, répondit que ce pouvoit être un voyage de trois mois. Cléomène tourna le dos, sans répliquer à cet aventurier, et donna des ordres pour le faire sortir de la ville avant le coucher du soleil. Cependant Aristagoras le suivit jusqu'à son appartement ; et désespérant de l'effet de ses discours, il voulut tenter ce que pourroient les richesses, en les lui présentant. Il lui offrit d'abord dix talens (1) ;

(1) Le talent pouvoit valoir environ 4,200 de nos livres tournois. (*Note du Traducteur.*)

il porta ensuite cette somme jusqu'à quinze; et l'on ignore quel effet auroit produit sur le Spartiate une somme plus considérable, si sa fille, jeune enfant âgée seulement de neuf ans, n'eût par hasard été présente à cette proposition, et ne se fût écriée: « Fuyez, » mon père, ou cet étranger va vous cor- » rompre ». Cet avis, donné au moment où Cléomène balançoit peut-être, l'emporta. Le Spartiate rejeta ces présens corrupteurs. Aristagoras alla chercher d'autres villes où l'éloquence eût plus de charmes, et les richesses plus de pouvoir. . . . .

Beau trait d'une jeune fille Spartiate.

Athènes étoit une de celles où il attendoit une réception favorable. Il ne pouvoit arriver dans une circonstance plus heureuse pour ses intérêts, qu'au moment même où les Athéniens venoient de recevoir la réponse tranchante de la Perse pour le rétablissement de leur tyran, qui les menaçoit du danger de désobéir. Athènes étoit alors dans une rumeur universelle, et la proposition d'Aristagoras ne manqua pas d'être fort bien accueillie. D'ailleurs il étoit plus aisé d'en imposer à la multitude qu'à une seule personne. Le corps entier des citoyens s'engagea sur-le-champ à lui

fournir vingt vaisseaux; les Erétriens, les Eubéens en ajoutèrent cinq.

Aristagoras, avec un tel secours, se disposa bientôt à agir vigoureusement, et réunissant toutes ses forces, il fit voile vers Ephèse : il y laissa sa flotte pour s'avancer sur les frontières de la Perse, et dirigea sa marche par terre vers Sardes, ville capitale de Lydie. Artapherne y résidoit en qualité de vice-roi de la Perse; et ne trouvant point la ville assez bien fortifiée, il se renferma dans la citadelle qu'il savoit difficile à forcer. La plupart des maisons étoient construites en bois, et par conséquent fort exposées aux ravages du feu. Un soldat Ionien l'ayant mis à l'une de ces maisons, la flamme ne tarda pas à se répandre sur tout le reste; ainsi la ville entière fut bientôt réduite en cendres, et nombre d'habitans y périrent : mais les Perses furent aussi-tôt vengés de cette atrocité inutile; et revenus de leur première frayeur, avec un renfort de Lydiens, ils chargèrent les Ioniens qu'ils repoussèrent avec un carnage effroyable. Ceux-ci furent poursuivis jusqu'à Ephèse, où les vainqueurs et les vaincus arrivant pêle-mêle, le carnage recommença;

la moindre partie de l'armée en déroute échappa pour aller se réfugier sur la flotte ou dans les villes voisines. D'autres défaites suivirent celle-ci. Les Athéniens, intimidés par le commencement d'une guerre si malheureuse, ne purent se laisser persuader de la continuer. Les Cypriens furent encore une fois obligés de plier sous le joug des Perses. Les Ioniens perdirent la plus grande partie de leurs places, l'une après l'autre; et le traître Aristagoras, en cherchant un asyle dans la Thrace, y fut taillé en pièces, avec les siens, par les habitans de cette contrée.

Cependant Hystiæus, le premier auteur de tous ces désastres, commençant à s'appercevoir que les Perses le soupçonnoient, s'échappa de la cour, sous prétexte d'aller appaiser les troubles que depuis long-temps il fomentoit en secret : mais sa conduite le rendit suspect de duplicité aux deux partis; Artapherne, vice-roi de Perse, l'en accusa hautement, tandis que les Milésiens eux-mêmes refusoient de le reconnoître pour maître : dans l'incertitude et l'irrésolution, ne sachant plus de quel côté tourner, et après avoir rassemblé les foibles restes dispersés de l'armée en déroute, il rencontra

celle d'Harpage, l'un des généraux de la Perse, qui acheva de ruiner toutes ses forces, le fit prisonnier, et l'envoya à Artapherne. Ce vice-roi barbare, après l'avoir fait crucifier presqu'aussi-tôt, fit porter sa tête à Darius, qui la reçut avec une sorte de répugnance, et fit voir, en cette occasion, son humanité; il versa des larmes sur le sort du malheureux Hystiæus, et voulut qu'on lui rendît tous les honneurs de la sépulture.

D'un autre côté, les affaires de l'alliance des Ioniens devenoient chaque jour plus désespérées. Les chefs de l'armée des Perses, ne doutant pas que ce ne fût la ville de Milet sur laquelle se fondât principalement cette confédération, résolurent de s'avancer vers cette place avec toutes leurs forces, persuadés que, lorsqu'elle seroit une fois emportée, tout le reste se soumettroit de soi-même. Les Ioniens, informés de ce dessein, convinrent dans une assemblée générale, de ne faire aucune résistance sur terre, où les Perses étoient les plus forts; mais de fortifier Milet, et de rassembler tous leurs efforts sur mer, où ils avoient droit d'espérer l'avantage par leur habileté supérieure dans

les évolutions navales. En conséquence, ils réunirent une flotte de 300 vaisseaux dans une petite île vis-à-vis de Milet, et mirent toute leur confiance dans la supériorité de cette flotte : mais l'or de la Perse fit ce que leurs armes n'étoient pas capables d'exécuter. Les émissaires gagnèrent secrètement la plus grande partie des confédérés, qu'ils engagèrent à la désertion. Lorsque les deux flottes vinrent à se rencontrer, les vaisseaux de Samos, de Lesbos et de plusieurs autres villes alliées, firent voile séparément pour s'en retourner; ainsi le reste de la flotte, qui ne montoit guère à plus de 100 vaisseaux, eut bientôt le dessous, et fut même presque totalement détruit. La ville de Milet fut ensuite assiégée et prise. Toutes les villes furent contraintes de rentrer dans le devoir : celles qui continuèrent leur résistance, furent traitées avec la dernière rigueur. On transporta la fleur de la jeunesse militaire, au service du roi de Perse, dans son palais; et les jeunes personnes de l'autre sexe furent toutes envoyées de même à cette cour. Ainsi finit la révolte des Ioniens, qui dura l'espace de six ans, depuis leur première déroute sous Aristagoras. Ce fut pour la troi-

sième fois qu'ils furent obligés de rentrer sous le joug d'une domination étrangère, car ils avoient hérité de cet amour inné pour la liberté dont on sait que les Grecs étoient animés.

Les Perses, après avoir soumis, comme on vient de le voir, la plus grande partie de l'Asie mineure, commencèrent à tourner leurs regards vers l'Europe, qui leur offroit des conquêtes dignes de leur ambition. Le secours de la flotte fournie aux Ioniens par les Athéniens, le refus de ceux-ci pour le rétablissement d'Hippias, la prise de Sardes, enfin le mépris qu'ils avoient témoigné pour la puissance des Perses; tant de motifs étoient bien suffisans pour exciter la vengeance de cet empire, et dévouer toute la Grèce à la destruction. Darius, dans la vingt-huitième année de son règne rappela tous ses généraux; le seul Mardonius, fils de Gobrias, jeune homme de la plus noble extraction, et qui venoit d'épouser la fille du roi, fut choisi par ce prince pour commander le long des frontières maritimes de l'Asie, et venger en particulier l'incendie de Sardes: c'étoit-là ce qui paroissoit animer singulièrement la colère du monarque. Depuis que

cette ville avoit été la proie des flammes, un de ses serviteurs avoit ordre de lui crier chaque fois qu'il se mettoit à table : » *Souvenez-vous des Athéniens* ».

Mardonius, pour seconder les desseins de son maître, passa en Thrace sur-le-champ à la tête d'une armée nombreuse, et causa une telle épouvante aux habitans de cette contrée, qu'ils paroissoient tous se soumettre, à son approche. De-là, Mardonius fit voile vers la Macédoine; mais sa flotte ayant tenté de doubler le cap du Mont-Athos pour gagner les côtes, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de 300 vaisseaux coulèrent à fond, et environ vingt mille hommes périrent. Son armée de terre qui avoit pris le chemin le plus long, essuya dans le même temps un autre désastre : comme elle campoit dans un lieu peu sûr, elle y fut attaquée par les Thraces qui en firent un horrible carnage; Mardonius lui-même, blessé, ne trouvant pas son armée en état de tenir la campagne, retourna à la cour de Perse, couvert de confusion et de reproches, après s'être aussi mal conduit sur mer que sur terre.

Défaite de Mardonius.

Mais le mauvais succès d'une ou deux

campagnes ne suffisoit pas pour éteindre l'ardeur et le ressentiment du roi de Perse : possédant des ressources inépuisables, des richesses sans nombre, et des armées qui sembloient s'acroître encore par leurs défaites, il n'en devenoit que plus déterminé à la vengeance par chaque déroute, et multiplioit ses préparatifs en proportion des fautes de son général. Il reconnut enfin que la jeunesse et l'inexpérience de Mardonius étoient au-dessous d'une si grande entreprise ; il le remplaça donc par deux généraux, dont l'un étoit le Mède Datis, et l'autre Artapherne, fils du dernier gouverneur de Sardes. Son intention étoit toujours d'attaquer les Grecs avec toutes ses forces. Il desiroit tirer une vengeance éclatante des Athéniens, qu'il regardoit comme les principaux auteurs de la révolte d'Ionie. Hippias étoit encore auprès de lui pour exciter son ambition, et fomenter cet esprit de vengeance. La Grèce, disoit celui-ci, devoit être un objet digne d'un tel conquérant : le monde, ajoutoit-il, la contemploit depuis long-temps avec admiration ; et si elle n'étoit promptement humiliée, elle pouvoit un jour enlever à la Perse l'hommage de l'univers.

Ainsi Darius, excité par tous les motifs de l'ambition et de la vengeance, résolut de porter la guerre en Grèce. Il avoit dans le commencement de son règne envoyé des espions, avec un certain Démocède à leur tête, pour prendre des renseignemens sur les forces de tous les Etats de la Grèce : cette secrète mission n'eut point d'effet. Il en envoya d'autres avec le caractère et le titre de hérauts, pour dénoncer les griefs qu'il pouvoit avoir, et en même temps pour s'instruire de quelle manière ces différens Etats étoient affectés l'un pour l'autre. L'usage reçu parmi les Perses, lorsqu'ils attendoient la soumission des puissances subordonnées, étoit de demander, au nom du monarque, la *terre* et *l'eau*, et de regarder comme ennemis ceux qui s'y refusoient. A l'arrivée de ces hérauts dans la Grèce, plusieurs villes, redoutant le pouvoir de la Perse, s'empressèrent à marquer leur soumission. Les Eginètes, et quelques autres îles allèrent au-devant de la demande qu'on leur faisoit. Enfin le plus grand nombre, à l'exception d'Athènes et de Sparte, se trouva trop heureux d'échanger sa liberté contre sa propre sûreté.

Darius porte la guerre en Grèce.

Av. J. C. 504.

Mais ces deux fières républiques dédaignèrent de reconnoître la domination des Perses. Elles avoient goûté les fruits de la liberté, et résolurent de la conserver jusqu'au dernier moment. Au lieu d'offrir la *terre* et *l'eau* que leur demandoient ces hérauts, les uns furent jetés dans un puits, les autres dans une fosse : on ajouta la raillerie à l'insulte, en leur disant qu'on souhaitoit qu'ils prissent ainsi possession et de la terre, et de l'eau. C'étoit s'enlever tout moyen de conciliation, et ne mettre de salut que dans la persévérance et le désespoir.

Les Athéniens, non contens de cet outrage, voulurent encore punir les Eginètes qui, par leur basse soumission, avoient trahi l'intérêt commun de la Grèce. Ils représentèrent en conséquence aux Spartiates ce qui venoit d'arriver, avec toutes les circonstances qui pouvoient aggraver le fait, et le peignirent avec cette éloquence qui les rendoit déjà célèbres. Devant de pareils juges il n'étoit pas vraisemblable que la timidité, la poltronnerie trouvassent beaucoup de défenseurs : aussi les Spartiates rendirent-ils sur-le-champ un décret contre les

Eginètes, et députèrent Cléomène, un de leurs rois, pour se saisir des auteurs d'un tel acte d'ignominie. Egine refusa néanmoins de les livrer, sous prétexte que Cléomène étoit venu sans son collègue. Ce collègue étoit Démarate qui, lui-même, avoit secrètement fourni l'excuse. Aussi-tôt que Cléomène fut de retour à Sparte, pour se venger sur Démarate de cette contradiction dans ses vues patriotiques, il ne songea plus qu'à le faire déposer, comme n'étant pas de la race royale. Dans le fait, Démarate n'étoit né que sept mois après le mariage de ses père et mère; et c'étoit alors une preuve, que plusieurs regardoient comme suffisante, de l'accusation qu'on lui intentoit, qui, d'ailleurs, se trouvoit confirmée par l'oracle de la Pythie gagnée, à l'appui de cette accusation; car la prêtresse, subornée par Cléomène, rendit contre son collègue précisément la réponse qui lui fut dictée. Démarate, ainsi déclaré bâtard, incapable de supporter un pareil outrage, se bannit lui-même de son pays, et se retira auprès de Darius, qui le reçut avec toutes les marques de l'amitié, et lui procura bientôt un Etat considérable dans son royaume. Démarate

fut remplacé sur le trône par Léotychide, qui, entrant dans les vues de Cléomène, punit les Eginètes, en remettant dix de leurs plus coupables concitoyens entre les mains des Athéniens; tandis que Cléomène, quelque temps après, convaincu d'avoir suborné la prêtresse, se tua lui-même, dans un accès de désespoir.

De leur côté, les Eginètes se plaignirent de la sévérité avec laquelle on les avoit traités ; mais ne trouvant point d'apparence qu'on leur en fît raison, ils résolurent d'obtenir par la force la justice refusée à leur prière. En conséquence, ils prirent aux Athéniens un vaisseau qui, suivant une ancienne coutume, depuis le temps de Thésée, étoit chargé tous les ans d'aller à Délos pour un sacrifice que les Athéniens y offroient. Ce fut-là l'occasion d'une guerre navale entre les deux Etats. Après des succès partagés, les Eginètes furent vaincus, et les Athéniens eurent l'empire de la mer : ainsi la discorde civile, qui sembloit au premier coup-d'œil favoriser les desseins d'un ennemi, tournoit à l'avantage de toute la Grèce; car les Athéniens ayant acquis par-là une grande supériorité sur la mer, se virent

en état de faire face aux flottes de la Perse, et d'intercepter les secours qu'elle envoyoit continuellement par terre à ses troupes.

Cependant les préparatifs d'une guerre générale se disposoient des deux côtés avec la plus vive ardeur. Darius dépêcha deux généraux, Datis et Artapherne, qu'il avoit mis à la place de Mardonius, sous prétexte de quelques conquêtes. Leur flotte étoit composée de 600 vaisseaux, et leur armée, de 120,000 hommes. Leurs instructions portoient de tomber sur Athènes, et sur la petite ville d'Erétrie qui s'étoit liguée avec elle dans la dernière conspiration; ils avoient ordre de les livrer au pillage, de brûler les maisons et les temples de l'une et l'autre ville, et de faire des habitans autant d'esclaves; enfin ils devoient laisser le pays dans la plus affreuse dévastation, et l'armée étoit fournie en conséquence de fers et de chaînes destinés aux vaincus.

Pour s'opposer à une invasion aussi formidable, les Athéniens n'avoient que leur courage, leur animosité, l'horreur de l'esclavage, la discipline militaire, et environ 10,000 hommes. Les démêlés fréquens qu'ils

avoient eus avec les autres États de la Grèce, leur avoient fait contracter l'esprit de la guerre et de ses stratagêmes ; tandis que le génie des citoyens, continuellement exercé, porté à son plus haut degré de perfection, les avoit préparés à toutes sortes de dangers. Athènes, depuis long-temps, possédoit tous les arts d'un Etat policé, qui en constituent la force, étendent et assurent ses conquêtes : chaque citoyen valoit un homme d'Etat, un général ; chaque soldat se considéroit lui-même comme un des remparts de sa patrie. Mais dans cette petite république où l'on vit naître par degrés tous les arts qui contribuèrent depuis à l'ornement de la société qu'ils troublèrent, il existoit alors trois hommes supérieurs, remarquables sur-tout par leur habileté dans la guerre, leur intégrité dans la paix, et ces talens propres à rehausser la gloire d'un empire, comme à faire le bonheur de chaque individu en particulier.

Miltiade, fils de Cimon.

Miltiade, avec le plus d'expérience parmi eux, avoit aussi le plus de renommée. C'étoit le fils de Cimon, neveu d'un Miltiade, illustre Athénien qui avoit accepté le gouvernement des Dolons, peuple de la Thrace Chersonèse. Le vieux Miltiade, en mou-

rant sans postérité, avoit été remplacé dans son gouvernement par Stesagoras, son neveu, lequel étant mort aussi, le jeune Miltiade fut choisi pour lui succéder. Il avoit été appelé à ce gouvernement dans la même année que Darius entreprit sa malheureuse expédition contre les Scythes. Il fut obligé d'aider ce prince de tous les secours que l'Ister, où celui-ci s'étoit embarqué, pouvoit lui fournir : mais, ardent à secouer le joug des Perses, ce fut lui qui sut conseiller aux Ioniens de détruire le Pont et d'abandonner l'armée de Darius à sa destinée. Lorsque les affaires du continent commencèrent à dégénérer, Miltiade, plutôt que de vivre dans la dépendance, résolut de retourner encore une fois à Athènes, où il aborda avec cinq vaisseaux qui lui restoient, seul débris de sa fortune.

Aristide et Thémistocle.

Dans le même temps, deux autres citoyens, plus jeunes que Miltiade, commençoient à se distinguer dans Athènes, Aristide et Thémistocle. L'un et l'autre se faisoient remarquer par différens caractères; mais cette différence même tournoit à l'avantage commun de leur patrie. Thémistocle penchoit naturellement vers le gouverne-

ment démocratique. Il ne laissoit échapper rien de ce qui pouvoit le rendre agréable au peuple, et lui faire des amis. Sa complaisance étoit sans bornes, et le desir d'obliger autrui passoit souvent celles de son propre devoir. Sa partialité se montra plus d'une fois; aussi quelqu'un, en conversant un jour avec lui, disoit que sans ce défaut il auroit pu être un excellent magistrat : « A Dieu ne » plaise, répondit Thémistocle, que je siége » jamais sur un tribunal où mes amis n'au- » roient pas plus de faveur que des étran- » gers » !

Aristide s'étoit distingué par sa justice et son intégrité; en favorisant l'aristocratie à l'exemple de Lycurgue, il étoit humain, mais jamais aux dépens de l'équité. Dans la recherche des honneurs, il savoit modérer l'intérêt qu'il prenoit à ses amis, de peur qu'à leur tour ils ne prissent ses intérêts trop à cœur, lorsque le devoir commandoit l'impartialité. L'amour du bien public étoit la source de toutes ses actions; et dans cette vue, il n'y avoit aucune difficulté qui pût l'abattre, aucun succès capable de l'enorgueillir. En toute occasion, il conservoit la douceur du naturel qui lui étoit pro-

pre, persuadé qu'il appartenoit entièrement à sa patrie, et fort peu à lui-même. Un jour qu'un acteur récitoit au théâtre un passage d'Eschyle, pour peindre un homme qui se soucie peu de l'apparence de la probité, mais qui ne veut qu'être honnête homme, il arriva que tous les spectateurs tournèrent les yeux sur Aristide, en lui appliquant ce passage. Dans l'administration des charges publiques, il n'avoit pour but que de remplir son devoir, sans aucune intention de s'enrichir.

Tels étoient les caractères de ces illustres Athéniens qui gouvernoient la république, lorsque Darius tourna ses armes contre la Grèce. Ils inspirèrent à leurs concitoyens une noble confiance dans la justice de leur cause, et prirent toutes les mesures que la prudence et la valeur, aidées par les conseils, pouvoient leur suggérer contre l'invasion qui les menaçoit.

Expédition des Perses.

Cependant Datis et Artapherne conduisoient leurs troupes innombrables vers l'Europe; et après s'être rendus maîtres sans résistance des îles de la mer Egée, ils dirigèrent leur course du côté de la ville d'Erétrie qui avoit dernièrement aidé les

Ioniens dans leur révolte. Les habitans d'Erétrie, réduits à la dernière extrêmité, sans espérance de pouvoir engager le combat avec l'ennemi, renvoyèrent aux Athéniens quatre mille hommes, que ceux-ci avoient fait marcher à leurs secours, et se déterminèrent à attendre le siége avec patience. Les Perses essayèrent durant six jours à donner l'assaut à la ville, et furent repoussés avec perte; mais le septième, par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, cette ville fut ouverte aux ennemis qui, après y être entrés, la livrèrent aux flammes et au pillage. Les citoyens furent mis aux fers, et envoyés au roi de Perse, comme les prémices de cette guerre; mais ce monarque, contre leur attente, traita les captifs avec beaucoup de douceur, leur donna même un village dans le pays de Cissie où ils établirent leur résidence, et où Apollonius de Tyane retrouva leurs descendans, six cents ans après.

Un succès aussi glorieux en Erétrie, ne promettoit plus désormais, suivant les apparences, qu'une conquête aisée de toute la Grèce. Hippias, ce tyran qu'Athènes avoit chassé, accompagnoit l'armée des Perses, et

l'avoit conduite par les chemins les plus sûrs au centre de cette belle contrée. Animé par la victoire, certain de réussir, il la conduisit enfin dans les plaines de Marathon, vallée fertile qui n'étoit éloignée d'Athènes que de dix milles : c'est de-là qu'il envoya sommer les Athéniens, en les informant du destin d'Erétrie, dont il leur apprenoit en même temps qu'aucun des habitans n'étoit échappé à la vengeance des Perses. Mais les Athéniens ne furent point intimidés à l'approche du danger. Ils avoient envoyé, dans ces entrefaites, demander à Sparte, contre l'ennemi commun de la Grèce, des secours que cette république leur avoit accordés sans délibérer, et que la superstition des temps rendit néanmoins infructueux, parce que c'étoit une loi établie chez les Spartiates de ne marcher jamais avant la pleine lune. Les Athéniens eurent donc recours à d'autres Etats, trop effrayés de la puissance de la Perse, pour leur donner aucune assistance. Une armée de cent-vingt mille hommes qui triomphoit au milieu d'un pays où elle venoit d'arriver, sembloit trop formidable à une confédération foible et jalouse, pour qu'elle osât s'y opposer. Les seuls habitans de

Platée fournirent mille soldats; et du reste, Athènes fut réduite à n'avoir d'autre ressource que son courage et le désespoir.

Dans cette extrémité, les Athéniens furent obligés d'armer leurs esclaves pour le salut de la patrie. Toutes leurs forces, ainsi réunies, ne se montoient pas à plus de dix mille hommes. Dans l'espoir de tirer de leur discipline tout l'avantage dont ils étoient privés par le nombre, ils mirent dix généraux à la tête de toute l'armée. Miltiade en fut le chef; mais chacun d'eux devoit avoir le commandement des troupes alternativement durant un jour. Un tel arrangement promettoit peu. Il devint encore plus embarrassant par la dispute des généraux, pour savoir si on livreroit une bataille, ou si l'on attendroit l'ennemi aux murs de la ville. Cette dernière opinion sembla l'emporter pendant quelque temps. Il étoit visible que c'eût été le comble de la témérité d'aller attaquer de front une armée puissante et si bien pourvue, avec une poignée d'hommes. On alléguoit encore que le courage des soldats augmenteroit en proportion de leur sécurité dans l'enceinte de leurs murailles, et que les forces extérieures de Sparte qui devoient

leur arriver, pourroient faire une diversion en cas d'assaut. Miltiade s'étoit néanmoins déclaré pour l'opinion contraire, et fit voir que le seul moyen d'exalter le courage des siens, et de frapper de terreur les ennemis, c'étoit de s'avancer hardiment au milieu d'eux avec l'air de la confiance et l'intrépidité du désespoir. Aristide avoit embrassé cet avis avec chaleur; il fit usage de sa mâle éloquence pour foudroyer le reste des avis contraires. Quand on en fut venu aux voix sur cette question, elles se trouvèrent égales de part et d'autre. Restoit encore celle de Callimaque, gouverneur de la ville, qui avoit droit de voter aussi bien que les dix généraux, et dont l'opinion devoit décider cette importante question. Miltiade s'adresse à lui précipitamment, en lui disant que le destin de son pays est maintenant en son pouvoir; qu'il ne tient plus qu'à son suffrage de déterminer si la patrie doit être esclave ou libre; qu'un seul mot de sa bouche peut faire sa réputation à jamais, en le plaçant à côté des Harmodius et des Aristogiton qui furent les auteurs de la liberté d'Athènes. Après ce discours, Callimaque ne fut pas long-temps à délibérer; il donne sa voix

pour le combat, et Miltiade se prépare à marcher avec des forces si inférieures à celles de l'ennemi qu'il alloit attaquer.

On s'apperçut néanmoins que tant de généraux qui se succédoient dans le commandement, ne servoient qu'à l'embarrasser et se contrarier réciproquement. Aristide conçut que ce commandement qui changeoit chaque jour, étoit incapable de former et d'exécuter aucun plan uniforme. Il ouvrit donc l'avis de revêtir un seul de ces généraux de tout le pouvoir des autres, et d'engager ceux-ci à s'y conformer : lui-même donna le premier l'exemple de cette résignation ; lorsque son jour fut venu de commander, il offrit sa place à Miltiade comme au plus habile, au plus expérimenté de ses collègues ; tandis que, de leur côté, enflammés par la générosité de cette préférence, ils s'empressèrent tous de suivre l'exemple d'Aristide.

Miltiade, ainsi revêtu de tout le commandement, dans un poste aussi dangereux, profita de son expérience pour faire servir l'avantage du terrein, au défaut de la force et du nombre. Il étoit sensible qu'en étendant le front de son armée, pour l'opposer à l'ennemi, il l'eût trop affoiblie, et eût donné

sur elle trop d'avantage à des troupes si supérieures en nombre. Il prit donc le parti de placer son armée au pied de la montagne; de sorte que l'ennemi ne pouvoit l'envelopper ni charger l'arrière-garde. Sur les flancs, des deux côtés, il fit jeter de très-grands arbres pour se garantir de la cavalerie des Perses, qui avoient coutume de faire volte-face sur les ailes dans le fort de l'action.

Datis, de son côté, charmé de l'avantage de sa position, se fiant trop d'ailleurs à la supériorité du nombre, et ne voulant pas attendre le renfort des Spartiates qui pouvoit survenir aux Athéniens, résolut d'engager le combat.

Il s'agit maintenant de la première bataille célèbre que les Grecs ayent encore livrée. Jusqu'ici, toutes les guerres élevées entr'eux par un motif de jalousie, s'étoient terminées sans difficulté. La bataille dont nous parlons, alloit décider de leur sort, de celui de la plus grande monarchie de la terre, et de la plus nombreuse armée qu'on eût encore vue en Europe. C'est un combat qui va fixer la liberté de la Grèce, et ce qui importe infiniment plus, les progrès de tous les arts et de l'esprit humain. Du succès de cette journée,

devoient dépendre par la suite les mœurs de tout l'Occident, soit qu'il se modelât sur celles de l'Asie, ainsi que ses conquérans, soit qu'il dût se former aux arts de la Grèce, comme il arriva. Sous ce point de vue, on doit considérer cette bataille comme la plus importante qui se soit jamais donnée : la victoire va rendre cet événement d'autant plus glorieux qu'on devoit moins s'y attendre.

Bataille de Marathon. Av. J. C. 489.

Le signal à peine est donné, que les Athéniens, sans attendre que les Perses fassent mouvoir leurs lignes, se précipitent sur eux en désespérés. Les Perses regardent d'abord l'impétuosité des Athéniens comme une frénésie, plus disposés à les mépriser comme des furieux, qu'à les combattre comme des guerriers ; mais ils furent promptement détrompés. Ce n'avoit point été jusqu'alors l'usage parmi les Grecs de se précipiter ainsi tête baissée avec cette fureur; mais, en comparant le nombre de leurs adversaires, et n'espérant rien que de la témérité, ils s'étoient déterminés à enfoncer les ennemis, ou à périr dans l'entreprise. La vue du danger augmenta leur courage, et le désespoir fit le reste. Les Perses cependant défendi-

rent le terrein avec la dernière intrépidité. Le combat fut long, sanglant, opiniâtre. Miltiade avoit porté toutes ses forces sur les ailes de son armée, et laissé le centre plus foible que le reste; car n'ayant que dix mille hommes à opposer à un si grand nombre, il supposoit qu'il ne pourroit obtenir la victoire que par la force qu'il mettroit dans ses flancs, ne doutant pas que dès que ses ailes seroient une fois victorieuses, il pourroit faire revenir de l'un ou de l'autre côté, le principal corps de l'armée sur les ennemis, qu'il mettroit aisément en déroute. Les Perses d'ailleurs voyant le centre devenu le plus foible, s'y portèrent avec le plus de vigueur. En vain Aristide et Thémistocle étoient-ils placés à ce poste dangereux; en vain s'efforçoient-ils de faire charger les leurs; le courage et l'intrépidité ne purent résister à un torrent qui grossissoit à chaque instant, ils furent donc enfin obligés de céder. Dans le même temps, les ailes étoient victorieuses, et au moment où le centre de l'armée des Athéniens plioit dans une attaque si inégale, elles vinrent le remettre en ordre et le relever. Ainsi la balance de la victoire commença sur-le-champ à pencher en leur fa-

veur, et les Perses, d'agresseurs qu'ils étoient, commencèrent à lâcher le pied ; ne pouvant soutenir ces nouvelles forces, ils précipitent leur fuite vers la flotte. Le désordre et la confusion sont alors universels. Les Athéniens les poursuivent jusques sur le rivage où ils brûlent quantité de leurs vaisseaux.

Courage héroïque de Cynégire.

C'est en cette occasion que Cynégire, frère du poète Eschyle, se saisit d'une main d'un de ces vaisseaux que l'ennemi poussoit loin du rivage : les Perses qui le montoient se voyant arrêtés, lui coupent la main droite qui tenoit la proue ; il la reprend de sa main gauche, celle-ci est encore coupée ; enfin il s'y attache avec les dents, et il expire.

Sept vaisseaux ennemis furent pris ; environ six mille Perses furent tués dans le combat, sans compter ceux qui furent noyés en voulant se sauver à la nage. Les Grecs ne perdirent guère plus de deux cents hommes, parmi lesquels étoit ce Callimaque dont l'avis fut pour le combat, et dont la voix l'avoit emporté. Hippias qui avoit allumé cette guerre, périt aux champs de Marathon, suivant quelques-uns ; quoique d'autres prétendent qu'il échappa, et mourut misérablement à Lemnos.

Telle fut la fameuse bataille de Marathon que les Perses se croyoient si sûrs de gagner, qu'ils avoient apporté des marbres pour s'ériger un trophée sur le champ de bataille. Aussi-tôt après la victoire, un soldat athénien, qui se nommoit Euclès, encore tout couvert de sang et de blessures, se détache de l'armée pour courir à Athènes en porter la nouvelle : il n'eut qu'assez de force pour arriver jusqu'à la ville, et se jeter à la porte de la première maison qu'il rencontra, où il ne prononça que ces mots : *Réjouissez-vous, nous triomphons;* à l'instant il expira.

Tandis qu'une partie de l'armée victorieuse s'avançoit vers Athènes pour la défendre de l'incursion de l'ennemi, Aristide resta sur le champ de bataille à garder les dépouilles et les prisonniers. Quoique l'or et l'argent fussent répandus en abondance dans le camp déserté par les Perses; quoique leurs tentes et leurs vaisseaux fussent remplis de richesses, et décorés de l'appareil le plus somptueux, il ne voulut permettre à aucun de ses soldats de s'en approprier la moindre part. Il abandonna tous ces trésors comme une récompense vulgaire, qui n'étoit faite

que pour ceux qui ne cherchent que le butin après la victoire. Deux mille Spartiates, à qui les loix ne permettoient pas de marcher avant la pleine lune, arrivèrent alors pour combattre; mais l'action s'étant livrée la veille, ils n'eurent qu'à rendre honneur à ceux qui avoient remporté une victoire aussi glorieuse, et allèrent ensuite en porter la nouvelle à Sparte. Les Athéniens se servirent des marbres que les Perses avoient apportés pour s'en faire un trophée: ce fut une statue sculptée par Phidias, en l'honneur de la déesse Némésis, qui avoit un temple dans les environs du champ de bataille.

Cependant la flotte des Perses, au lieu de retourner en Asie, essaya de surprendre Athènes avant que ses défenseurs y pussent être arrivés en revenant de Marathon; mais ceux-ci avoient eu la précaution de s'y rendre, et le firent avec une telle diligence, que, quoique Marathon en fût éloigné de plusieurs journées, ils y étoient arrivés en une seule. Ainsi les Grecs parvinrent, non-seulement à repousser leurs ennemis, mais encore à assurer leur tranquillité. Par cette victoire, ils apprirent à connoître leurs pro-

pres forces, et à ne point trembler devant un ennemi qui n'étoit formidable que de nom. Les races qui suivirent ont appris à imiter et rivaliser leurs ancêtres; elles conçurent un desir inné de ne point dégénérer de la gloire de leurs aïeux. Les Athéniens qui furent tués dans cette bataille, obtinrent, immédiatement après, les honneurs dus à leur courage: des monumens célèbres leur furent élevés dans la place même où elle s'étoit livrée; on y inscrivit leurs noms, et celui des familles auxquelles ils appartenoient. Il y eut trois sortes de monumens; le premier fut pour les Athéniens, le second pour les Platéens, et le dernier pour les esclaves qui avoient été incorporés au nombre des troupes dans une occasion si pressante.

Monumens érigés à la gloire des Athéniens morts à la bataille de Marathon.

Mais le témoignage de reconnoissance que reçut Miltiade, est d'une noblesse de sentiment qui surpasse de beaucoup un triomphe, et la basse adulation qui l'eût décerné à grands frais. Persuadé que son mérite étoit au-dessus d'une récompense pécuniaire, on fit peindre un tableau par Polygnote, l'un des plus fameux artistes d'Athènes. Miltiade y étoit représenté à la tête

Tableau en l'honneur des belles actions de Miltiade.

des dix généraux, exhortant ses soldats, et leur donnant l'exemple du courage. Ce tableau se conserva plusieurs siècles après, avec d'autres des meilleurs maîtres, dans le portique où Zénon établit, dans la suite, son école de philosophie. L'émulation parut s'emparer de tous les états, pour marquer le désintéressement à cette occasion. Polygnote se trouva tellement honoré d'avoir été choisi pour faire ce tableau, qu'il ne voulut rien de son ouvrage ; en retour de cette générosité, les Amphictyons lui donnèrent une loge pour assister aux jeux publics qui se célébroient sur leur théâtre.

Ingratitude du peuple.

Cependant, quoique la reconnoissance des Athéniens envers Miltiade fût très-sincère, elle ne fut pas de longue durée. Le peuple, inconstant, naturellement capricieux, et désormais plus jaloux qu'il ne l'avoit encore été de conserver sa liberté, ne chercha plus que l'occasion d'opprimer un chef dont le mérite lui étoit devenu trop à craindre. Chargé d'aller punir, à la tête de soixante-dix vaisseaux, les îles qui avoient favorisé l'invasion des Perses, après avoir levé le siége de Paros, sur un faux rapport de l'arrivée d'une flotte

ennemie, Miltiade retourna sans succès à Athènes, où il fut accusé par un certain Xantippe d'avoir été corrompu par les Perses. Comme il n'étoit pas en état d'aller répondre lui-même à cette accusation, étant retenu au lit par une chute qu'il avoit faite à Paros, il fut condamné à perdre la vie. La manière d'exécuter les grands criminels, étoit de les jeter dans une profonde basse-fosse, d'où l'on n'en avoit jamais vu revenir : ce fut l'arrêt prononcé contre lui; mais ses services passés étoient si considérables, que la peine fut commuée en une amende de cinquante talens (1), somme à laquelle fut évaluée la perte qu'avoit coûté sa dernière expédition malheureuse : n'étant pas assez riche pour la payer, il fut mis en prison : la contusion qu'il avoit reçue à la cuisse, y empira par le mauvais air qu'il respiroit, et se tourna à la fin en gangrène, ce qui mit fin à sa vie et à ses malheurs.

Triste fin de Miltiade.

Cimon, son fils, fort jeune alors, signala en cette occasion la piété filiale. Comme cette ingrate patrie refusoit la sépulture au corps de Miltiade, jusqu'à ce que sa dette fût ac-

Piété filiale de Cimon son fils.

(1) Plus de deux cent mille livres de notre monnoie.

quittée, ce jeune homme employa tout son crédit auprès de ses amis, fit valoir l'intérêt qu'ils prenoient en sa faveur, pour payer l'amende prononcée contre son père, et lui procurer des funérailles honorables.

CHAPITRE VI.

Depuis la mort de Miltiade, jusqu'à la retraite de Xerxès hors de la Grèce.

LE malheur des armes de Darius ne servit qu'à exciter le ressentiment et le courage de ce prince pour continuer la guerre. En voyant les défaites de ses généraux, il résolut d'essayer de se mettre en personne à la tête de ses troupes. Il dépêcha en conséquence des ordres par tout son empire pour de nouveaux préparatifs. Cependant une révolte survenue en Egypte, détourna pour quelque temps les effets de cette résolution; et la dispute élevée entre ses enfans, pour la nomination de son successeur, retarda l'exécution de ses desseins.

Mais, lorsque tous ces obstacles venoient d'être surmontés, au moment où il se préparoit à prendre lui-même une vengeance signalée, la mort mit fin à tous ses projets, et donna plus de temps à la Grèce pour faire aussi de son côté ses dispositions. Xerxès, fils de Darius, lui succédant à l'empire, hé- Xerxès succède à Darius. Av. J. C. 485.

rita tout-à-la-fois de l'animosité de son père contre les Grecs. Après une heureuse expédition en Egypte, il s'attendoit à la même fortune en Europe : se fiant à la victoire, il ne vouloit pas, disoit-il, acheter les figues de l'Attique, mais la posséder pour les manger comme les siennes. Avant de commencer une entreprise de cette importance, il crut à propos d'assembler son conseil, et de recueillir les voix des principaux officiers de sa cour. Dans son discours à l'ouverture du conseil, il manifesta le desir qu'il avoit de se venger, et sa passion pour la gloire militaire. Le meilleur moyen de faire sa cour à ce jeune monarque étoit donc de flatter ses desseins, et de donner à son impétuosité tout l'air d'un plan combiné par la réflexion. Mardonius, que ses fautes n'avoient rendu ni plus prudent, ni moins ambitieux, commença par exalter la supériorité de Xerxès au-dessus de tous les autres monarques qu'on avoit vus jusqu'alors. Il démontra la nécessité indispensable de venger la honte imprimée au nom des Perses. Il représenta les Grecs comme des lâches qui avoient pu obtenir un succès passager, et persista dans son opinion, en disant qu'ils n'oseroient pas

Xerxès assemble son conseil.

même risquer le combat. Ce discours, qui se rapprochoit tant des sentimens du jeune monarque, ne manqua pas de lui plaire; et le reste de l'assemblée, par son silence et ses regards, parut applaudir à la fougue de ce prince. Mais Artaban, oncle du roi, qui avoit appris par une longue expérience à respecter le courage, même dans un ennemi; se fiant d'ailleurs sur son grand âge et cette expérience, pour oser faire parler la vérité, s'élève avec une noble assurance pour exposer, sous son véritable aspect, l'expédition qu'on projetoit. « Prince, permettez-» moi, dit-il, de vous découvrir en cette » occasion mes sensimens, avec la franchise » qui convient à mon âge et à vos intérêts. » Lorsque Darius, votre père et mon frère, » pensa d'abord à porter la guerre aux » Scythes, j'employai tous mes efforts » pour l'en détourner. Le peuple que vous » allez attaquer, est infiniment plus formi-» dable qu'eux. Si les Athéniens seuls ont » pu mettre en déroute l'armée nombreuse » commandée par Datis et Artapherne, que » devons-nous attendre de tous les Etats de » la Grèce réunis? Votre dessein est de pas-» ser d'Asie en Europe, en jetant un pont

Sage discours d'Artaban.

» sur la mer ; mais qu'arrivera-t-il si les
» Athéniens s'avancent contre vous, et dé-
» truisent le pont pour empêcher votre re-
» tour ? Ne vous exposez pas volontaire-
» ment à ce danger, puisque vous n'avez au-
» cuns motifs suffisans qui vous forcent à
» l'affronter. Enfin laissez-nous le temps d'y
» réfléchir. Lorsque nous avons mûrement
» délibéré sur une affaire pour en pressentir
» l'issue, nous n'avons rien à regretter. La
» précipitation est toujours imprudente et
» toujours malheureuse. Sur-tout ne vous
» laissez point, grand prince, éblouir par
» l'éclat d'une gloire imaginaire. Les plus
» grands arbres sont toujours les plus expo-
» sés aux traits de la foudre. La divinité se
» plaît à humilier l'orgueil, et ne réserve
» qu'à soi la véritable gloire. Pour vous,
» Mardonius, qui venez de parler avec tant
» de véhémence en faveur de l'expédition,
» s'il en est, comme vous le dites, attendons
» l'événement pour nous en glorifier ; mais
» assurez-nous le retour du roi, dont la vie
» nous est si précieuse à tous. Laissons
» vos enfans et le mien pour gages du suc-
» cès de cette guerre : s'il est favorable, je
» consens que mon fils perde la vie ; mais

» s'il arrive le contraire, comme je le pré-
» vois, je voudrois que vous et vos enfans
» fussiez le prix de cette témérité ».

Cet avis, plus sincère que flatteur, fut reçu par Xerxès avec toutes les marques de la fureur et du ressentiment. « Remerciez
» les dieux, s'écria-t-il, d'être frère de mon
» père; sans ce titre, vous eussiez dès ce
» moment même éprouvé le juste châtiment
» de votre effort audacieux; mais il ne sera
» pas impuni : demeurez en ces lieux avec
» les femmes; vous ne leur ressemblez déjà
» que trop par la foiblesse et la crainte des
» dangers. Restez ici, tandis qu'à la tête des
» miens, je vais marcher où la gloire et mon
» devoir m'appellent ».

Cependant des réflexions plus tranquilles rapprochèrent Xerxès de l'avis de son oncle. Lorsque le premier mouvement de courroux fut calmé, et qu'il eut mûrement réfléchi sur les différens avis qu'il avoit reçus, il avoua de lui-même qu'il s'étoit laissé emporter à des reproches déplacés, en attribuant avec ingénuité cet emportement à la fougue de la jeunesse et à l'ardeur de la passion qui le dévoroit. Il offroit de revenir à l'avis de cet oncle, tandis qu'il assuroit son conseil

qu'un songe l'encourageoit plus que jamais à partir pour l'expédition qu'il se proposoit. Tant de complaisance de la part de ce conseil, et tant d'augures favorables de la part du prince, déterminèrent tous les suffrages à seconder les vœux de Xerxès. On tombe prosterné devant lui pour marquer la plus profonde soumission et l'excès de la joie qu'on partage. Un monarque ainsi entouré de flatteurs qui font tout ce qu'ils peuvent pour caresser son orgueil et ses passions, ne doit pas long-temps être un bon prince, quoiqu'enclin à la vertu par son penchant naturel. Tel fut Xerxès, dont le caractère, gâté par l'exercice du pouvoir, laissa par intervalles découvrir un fonds de justice et de raison, mais bientôt obscurci par les excès les plus criminels et les plus insensés. L'avis d'Artaban ainsi rejeté, et celui de Mardonius ayant été si favorablement accueilli, on ne pensa plus qu'à faire les préparatifs pour la guerre.

Préparatifs de Xerxès pour attaquer la Grèce.

L'importance de ces préparatifs manifestoit assez l'opinion que les Perses avoient de leurs ennemis. Xerxès, pour ne rien omettre de tout ce qui pouvoit concourir au succès de son entreprise, engagea les Car-

thaginois dans une alliance avec lui. C'étoit alors le peuple le plus puissant de l'Occident. On convint par le traité, que, tandis que les Perses attaqueroient la Grèce, Carthage contiendroit les colonies grecques répandues au-delà de la Méditerranée, pour empêcher leurs secours. Après avoir ainsi fait contribuer tout l'Orient à la formation de son armée, et une partie de l'Occident à celle des Carthaginois, sous la conduite d'Amilcar, Xerxès partit de la ville de Suze, pour se mettre en campagne, dix ans après la bataille de Marathon.

Sardes étoit le lieu où les différens peuples, unis sous ses drapeaux, devoient se rassembler. Sa flotte avoit ordre de côtoyer les bords de l'Asie mineure pour se rendre à l'Hellespont. Cependant, comme en voulant doubler le mont Athos, elle essuya plusieurs naufrages, il fut résolu de se faire un passage à travers cette langue de terre qui joignoit le mont au continent, afin de procurer un plus court et plus sûr trajet aux vaisseaux. Ce canal devoit avoir un mille et demi de longueur, et alloit être creusé au milieu d'un cap fort élevé. Un ouvrage si difficile exigeoit des travaux immenses; Av. J. C. 479.

mais le nombre des ouvriers, l'ambition du chef, étoient capables de surmonter toutes les difficultés. Xerxès, pour hâter ces travaux, traitoit avec la plus grande sévérité ceux qu'il y employoit, tandis qu'avec toute l'ostentation d'un despote d'Orient il commandoit en ces termes à la montagne elle-même de s'abîmer devant lui : « Superbe » Athos ! ô toi dont l'orgueil semble me » menacer en élevant ta tête jusqu'aux cieux, » cesse de porter ton audace jusqu'à t'oppo- » ser à mon passage. Si tu oses y mettre en- » core obstacle, sache que je vais t'abattre » au niveau de la plaine, et te précipiter » dans la mer, la tête la première ».

Démence de Xerxès.

Ce monarque, en dirigeant sa marche vers le lieu du rendez-vous général, passa par la Cappadoce, traversa la rivière d'Halys, et vint à Célène, ville de Phrygie, proche de la source du fleuve Méandre. C'est-là qu'il rencontra Pithias, prince lydien, dont l'extrême avarice et l'oppression où il tenoit ses sujets, l'avoient rendu, après Xerxès, le plus riche de tout l'empire des Perses. Toutefois ses trésors ne purent racheter son fils aîné qu'il supplioit qu'on lui laissât, en permettant qu'au lieu d'aller ser-

vir dans l'armée de Xerxès, ce fils pût rester auprès de son père que la vieillesse rendoit impotent. Le père offrit une somme d'argent qui montoit aux environs de quatre millions pour défrayer d'autant le monarque; celui-ci le refusa, et voyant que le jeune prince desiroit de ne pas quitter son père, il entra dans une telle fureur, qu'il ordonna de le faire mourir sous les yeux de ce père; ensuite il fit couper le corps en deux, et en placer une moitié à droite, l'autre à gauche du chemin où son armée entière défila, pour épouvanter, par ce spectacle horrible, quiconque refuseroit le service. Cruauté de Xerxès.

Xerxès, en quittant la Phrygie, s'avança vers la ville de Sardes; d'où il dirigea sa marche, au retour du printemps, en descendant vers l'Hellespont, où sa flotte attendoit son arrivée dans le plus pompeux appareil. Lorsqu'il y fut rendu, son premier soin fut de satisfaire son desir de passer en revue toutes ses troupes, qui composoient une armée telle qu'on n'avoit jamais vu auparavant, et qu'on ne vit jamais depuis, son égale. Elle étoit formée des plus puissantes nations de l'Orient, des peuples à peine connus de la postérité, si ce n'est par leurs noms.

Du fond de l'Inde la plus reculée, et des extrémités glacées de la Scythie, il lui vint des auxiliaires. Mèdes, Perses, Bactriens, Lydiens, Assyriens, Hircaniens, et cent autres contrées lui fournirent des troupes, de formes, de mœurs, d'habits et de langages différens. Son armée de terre qu'il amena de l'Asie, consistoit en dix-sept cent mille hommes de pied, et quatre-vingt mille chevaux. Trois cent mille hommes qui vinrent le joindre encore au passage de l'Hellespont, firent monter toutes ses forces de terre réunies à environ deux millions de combattans. Sa flotte, en partant de l'Asie, étoit composée de douze cent sept vaisseaux, avec deux cents hommes d'équipage chacun; les secours de l'Europe y ajoutèrent cent vingt vaisseaux qui portoient aussi, chacun, deux cents hommes. Outre cela, deux mille petits navires armés en guerre pour le convoi des provisions et des munitions, en joignant ceux qui les montoient au nombre ci-dessus, pouvoient le porter à six cent mille; de sorte qu'on calculeroit pour la totalité de l'armée, deux millions et demi d'hommes: ce qui, avec les femmes, les esclaves, la suite des employés aux vi-

vres, qui accompagnoient toujours une armée de Perses, pouvoit composer au total environ cinq millions d'ames ; nombre immense qui, s'il est vrai, devoit suffire pour renverser la monarchie la plus étendue : mais dans cette innombrable multitude, la présomption et l'ignorance qui en faisoient agir les ressorts, ne pouvoient que les embarrasser tous, et nuire à l'harmonie de leurs mouvemens.

Maître absolu de tant d'espèces différentes d'hommes soumis à ses ordres, Xerxès goûta le plaisir de les passer en revue, et fut curieux de voir un combat naval, spectacle nouveau pour lui jusqu'alors, puisqu'il n'en avoit jamais été témoin. Pour cet effet, on lui éleva un trône magnifique sur une éminence, d'où, appercevant toute la terre couverte de ses soldats, et la mer au loin chargée de ses vaisseaux, il sentit pénétrer dans son ame une secrète joie, avec le témoignage que sa conscience lui rendoit de la supériorité de ses forces : mais toutes les idées de ce prince étoient extrêmes ; et, dans cet instant, la satisfaction qu'il ressentoit fit place à une soudaine tristesse qui se répandit en un torrent de pleurs, lorsqu'il vint à s'aban-

donner à cette réflexion : qu'aucun de tant de milliers d'hommes ne vivroit plus cent ans après.

Artaban, qui ne négligeoit aucune occasion de moraliser sur tous les événemens, saisit celle qui se présentoit pour discourir sur la briéveté et les malheurs de notre vie. Il profita des réflexions que ce sujet éloigné pouvoit amener, pour en venir insensiblement à ce qui devoit les occuper dans le moment présent, et faire naître adroitement des doutes sur le succès de l'expédition de Xerxès. Il insista sur les calamités que l'armée pouvoit essuyer, si ce n'étoit de la part de l'ennemi, du moins par son propre nombre, alléguant la contagion, la famine et la confusion qu'on devoit naturellement s'attendre à voir désoler une multitude aussi indisciplinable par terre ; tout cela pour une vaine renommée, en supposant même le succès. Mais il n'étoit plus temps de faire revenir le jeune monarque de sa résolution. Il répondit au moraliste, que les grandes actions ne l'étoient jamais qu'en proportion de leurs dangers, et que, si ses prédécesseurs se fussent conduits avec tant de scrupule et de timidité, l'empire qu'ils lui

avoient transmis ne seroit jamais parvenu à ce degré d'élévation et de gloire où il le possédoit.

Cependant Xerxès donna ses ordres pour faire construire un pont de bateaux à travers l'Hellespont, afin de transporter son armée en Europe. Ce détroit, qu'on nomme aujourd'hui celui des Dardanelles, peut être large environ d'un tiers de lieue. Mais à peine l'ouvrage étoit-il achevé, qu'une violente tempête s'étant élevée, rompit ce pont et détruisit tous les travaux, qu'il fallut recommencer entièrement. La fureur de Xerxès à la vue de ce désastre, fut marquée au coin de l'extravagance et de la cruauté. Sa colère ne connut point de bornes : les ouvriers qui avoient entrepris ces travaux, eurent la tête tranchée par ses ordres ; et pour châtier aussi la mer, il la fit fouetter et charger d'une double chaîne, afin de refréner désormais ses caprices. Après avoir ainsi fait éclater son absurde colère, il ordonna que l'on construisît deux autres ponts à la place du dernier ; l'un pour y faire passer l'armée, l'autre pour transporter les bêtes de somme avec les bagages. Les ouvriers, cette fois, animés par la crainte d'un sort

Xerxès fait châtier la mer.

pareil à celui des précédens, s'efforcèrent de donner à leurs travaux plus de solidité; ils couvrirent le détroit de trois cent soixante vaisseaux, dont les uns avoient trois bancs de rameurs; les autres, chacun cinquante rameurs au moins. Pour cet effet, ils jetèrent des deux côtés des ancres fort larges dans la mer, afin d'empêcher les bâtimens de céder à la violence des vents et des courans. Ils enfoncèrent en terre d'énormes pieux auxquels tenoient de gros anneaux par où passoient six grands cables qui enserroient chacun des deux ponts. Outre cela, des troncs d'arbres coupés exprès, des bateaux plats, arrêtés et joints ensemble, consolidèrent et applanirent ce chemin comme le terrein le plus ferme et le plus uni. Les travaux entièrement achevés, au jour fixé pour faire défiler les troupes par ce passage, dès les premiers rayons du soleil, on commença par répandre des odeurs de toute espèce, et en abondance, sur le chemin qui fut jonché de myrtes. Xerxès, en même temps, versa des libations dans la mer; et, se tournant ensuite du côté de l'Orient, il adora ce flambeau divin que les Perses révèrent à l'égal de leur dieu: enfin,

après avoir jeté dans la mer le vase qui avoit servi aux libations, avec une coupe d'or et un cimeterre à la persane, il s'avança sur le pont, ordonnant à son armée de le suivre. Cette suite immense ne fut pas moins de sept jours et sept nuits à défiler par ce passage, tandis que ceux qui avoient la conduite des troupes les animoient à coups de fouet : car les soldats de l'Orient, à cette époque, comme aujourd'hui même, étoient traités en esclaves.

Xerxès passe l'Hellespont.

Cette armée terrible ayant pris terre en Europe, fut jointe par plusieurs autres nations soumises à la puissance des Perses ; alors Xerxès se prépara pour diriger sa marche en droite ligne vers la Grèce, et y entrer. Indépendamment des généraux de chaque nation, qui commandoient leurs bandes respectives, le commandement de l'armée de terre fut remis à six généraux de la Perse, auxquels tous les autres chefs étoient subordonnés : c'étoient Mardonius, Tirintatéchme, Smerdon, Massiste, Gergis et Mégabyse. Dix mille Perses, qu'on nommoit *les Immortels*, avoient à leur tête Hydarne, tandis que la cavalerie et la flotte avoient leurs chefs particuliers. Outre tous

ceux qui étoient attachés de droit au service de Xerxès, il y eut encore quelques princes Grecs qui, par des motifs personnels de crainte ou d'intérêt, le suivirent dans cette expédition. De ce nombre fut Artémise, reine d'Halicarnasse, qui, après la mort de son mari, gouverna le royaume pour son fils : elle n'amenoit, à la vérité, qu'un foible secours de cinq vaisseaux ; mais l'infériorité de ce renfort, tel qu'il pouvoit être, fut bien compensée par une supériorité de conduite, de prudence, et sur-tout de courage, qui distinguoit Artémise. De ce nombre encore étoit Démarate, ce roi de Sparte exilé, qui, dévoré du ressentiment qu'il devoit à l'indignité de ses sujets, alla chercher un asyle à la cour de Perse, où il contemploit avec pitié le spectacle d'un luxe si fastueux à côté de la plus basse servitude. Xerxès lui demanda un jour si les Grecs seroient assez hardis pour l'attendre chez eux, ou s'ils oseroient aller au-devant de lui pour risquer le combat contre une armée qui couvroit tout le rivage de sa marche? « Grand » roi, lui répond Démarate, hélas ! depuis » son origine, la Grèce s'est fait une habi- » tude continuelle de la pauvreté ; mais, à

» défaut de richesses, les vertus de ses habi-
» tans et la sagesse qu'ils cultivent ; les loix
» qui les conservent dans toute leur vigueur,
» doivent y suppléer abondamment. Quant
» aux Lacédémoniens, nourris dès le ber-
» ceau dans l'air de la liberté qu'ils respi-
» rent, ils ne pourront jamais se soumettre
» à l'esclavage. Fussent-ils seuls, abandon-
» nés de tous les Grecs, et réduits à mille
» soldats seulement, ils affronteront tous les
» dangers pour garder un bien qui leur est
» plus cher que la vie. Ils ont des loix qu'ils
» révèrent, et auxquelles ils obéissent mieux
» que vos sujets ne vous servent ; ces loix
» leur défendent de fuir dans le combat : ils
» n'ont donc point d'autre alternative que de
» vaincre ou de mourir ». Xerxès ne parut point offensé de la liberté de Démarate ; au contraire, il sourit à sa brusque franchise. En même temps, il ordonne à son armée de s'avancer, et à sa flotte de le suivre, le long des côtes, en se réglant sur sa marche.

Xerxès poursuivit sa course de cette manière, et sans interruption, recevant à chaque pas des marques de soumission, des hommages de tous les peuples dont il approchoit. Par-tout où il arriva, il trouvoit des

provisions et des rafraîchissemens qui l'attendoient, conformément à ses ordres. Chaque ville par laquelle il passoit, s'épuisoit en magnificence pour le recevoir. Ces dépenses excessives et ces fêtes donnèrent occasion à un Thrace, en les comparant à sa pauvreté, de remarquer que c'étoit une faveur singulière des dieux, si Xerxès ne pouvoit faire qu'un repas par jour. Ainsi ce prince continuoit sa marche à travers la Thrace, la Macédoine et la Thessalie, en voyant tout fléchir devant lui, jusqu'à ce qu'il arrivât au passage des Thermopyles, où devoit se trouver, pour la première fois, une armée préparée à lui disputer le passage.

Cette armée étoit un corps de Spartiates commandés par Léonidas, aposté pour s'opposer aux Perses. Au premier bruit répandu dans la Grèce, que Xerxès se préparoit à y faire une invasion, et que des millions d'hommes alloient y arriver pour sa ruine qu'ils avoient jurée, chacun de ses Etats parut affecté différemment en proportion de ses forces, de son courage et de sa situation. La Sicile se trouva contrainte de refuser ses secours; le Carthaginois Amilcar la tenoit en échec. Corcyre prétexta des vents

contraires, et prétendit que ses vaisseaux ne pouvoient sortir de la rade. Crète consulta l'oracle de Delphes, et résolut de demeurer dans une entière inaction. La Thessalie et la Macédoine, par leur situation, étoient obligées de céder au conquérant : de sorte qu'il ne se trouvoit pas un seul Etat dans toute la Grèce, assez courageux pour oser faire face à une armée aussi formidable, lorsqu'Athènes et Lacédémone l'entreprirent. L'une et l'autre avoient eu avis des projets de la Perse par Démarate, longtemps avant que ces projets s'exécutassent. Elles avoient aussi envoyé des espions à Sardes, pour leur rendre compte du nombre et des forces de l'ennemi. Il est vrai qu'on s'étoit saisi de ces émissaires ; mais Xerxès les fit relâcher, avec ordre de les promener dans tous les rangs de son armée, pour qu'à leur retour ils pussent rendre un compte plus fidèle de ce qu'ils auroient vu.

Ces deux républiques députèrent aussi vers tous les Etats des environs pour exciter leur ardeur, les informer du danger menaçant, et leur représenter la nécessité pressante de combattre pour le salut de tous. Vaines représentations : la frayeur s'arro-

geant le titre de prudence, ne répondit que par des excuses frivoles, et des conditions inadmissibles. Ainsi, n'ayant que leurs propres forces pour soutien, ces deux Etats généreux prirent le parti d'unir tous leurs efforts contre le danger, et de vaincre ou mourir pour la liberté. Ils convoquèrent une assemblée générale à l'isthme, et là, dans un conseil solennel, ils renoncèrent à leurs querelles, à leurs prétentions respectives, pour se joindre contre l'ennemi commun, auquel ils alloient faire tête.

On ne peut, sans étonnement, réfléchir sur l'intrépidité des Grecs qui vont entreprendre de s'opposer de front, avec une poignée de combattans, à cette armée innombrable de Xerxès. Toutes leurs forces réunies ne montoient au plus qu'à onze mille deux cents hommes; mais tous soldats nourris dans les périls et la fatigue, et déterminés tous à vaincre ou à périr. Leur attention se porta d'abord sur le choix d'un général. La conjoncture étoit telle, que les capitaines les plus expérimentés et les plus habiles, effrayés par le danger, avoient résolu de ne point se mettre sur les rangs. Epicyde, dont l'ignorance, l'avarice et la

présomption étoient connues, se disposoit, à la vérité, pour prendre le commandement; et, sous un pareil chef, on ne pouvoit guère espérer que du désordre et du désavantage. C'est alors que Thémistocle, jugeant de sa capacité par la conscience qu'il en avoit, enflammé par l'amour de la gloire qui croissoit en lui, à proportion du péril qu'il falloit braver, forma le dessein d'employer toutes les ressources possibles pour obtenir le commandement dans une circonstance aussi dangereuse: pour cet effet, il fit usage de tous ses amis, corrompit les autres, en éloignant ses compétiteurs avec de l'argent, satisfit l'avarice d'Epicyde qui n'avoit pas de passion plus dominante, et parvint ainsi au grade de général, que son ambition recherchoit avec tant d'ardeur.

Thémistocle brigue le commandement.

Dans cette occasion où rien n'étoit à négliger, les Athéniens sentirent la nécessité de tirer parti de tous les citoyens qui pouvoient les servir, quelqu'exposés qu'ils parussent aux ressentimens de ceux-ci. Plusieurs citoyens utiles avoient été bannis par quelques factieux mécontens, et l'on commençoit à s'en repentir, en souhaitant de les voir enfin rappelés. Entre tant de victimes

d'un Etat si souvent agité par ses divisions, étoit Aristide, le juste, le brave Aristide, qui, à la bataille de Marathon et dans nombre d'autres circonstances, avoit été l'instrument de la victoire, et avoit servi tant de fois ses concitoyens en leur donnant l'exemple du désintéressement et de l'intégrité. Ce magistrat avoit eu plusieurs altercations vives avec Thémistocle, le rival de sa gloire et de son autorité : celui-ci, comme il avoit toujours aspiré à le supplanter, parvint enfin à le faire condamner au bannissement par sa faction toute-puissante opposée au mérite de son émule. Ce fut à cette occasion qu'un homme de la campagne, ne sachant pas écrire et ne connoissant pas personnellement Aristide, s'approcha de lui pour lui faire écrire le nom d'Aristide sur la coquille où il vouloit voter contre lui : « Vous » a-t-il fait quelque tort, lui demanda Aris» tide, pour le condamner ainsi »? — « Non, » reprit cet homme; mais je n'aime pas à » l'entendre toujours cité pour le plus in» tègre ». Aristide ne répliqua pas un seul mot, prit la coquille (1), y inscrivit son

(1) Dans cette sorte de jugement, les citoyens

nom, et se bannit sans murmurer. Cependant la position critique de l'Etat sollicite aujourd'hui son retour. Thémistocle même, son rival, étoit si éloigné de se souvenir alors de cette rivalité, qu'il souhaitoit ardemment le secours de ses conseils; il sacrifia tout ressentiment personnel au bien de la patrie. L'antipathie de ces grands hommes n'avoit rien de cet esprit implacable et cruel qui prévalut chez les Romains dans les derniers temps de la république; ou peut-être que la situation désespérée des affaires, dans l'intérêt commun, occupoit seule, à cette époque, toutes les pensées des Grecs.

Mais les préparatifs par terre ne suffisoient pas pour se mettre à l'abri de l'orage qui grossissoit et alloit fondre sur la Grèce. Si elle s'étoit confiée seulement à ses forces de terre, et sans autre secours, elle eût nécessairement succombé. Thémistocle qui conjectura que la victoire de Marathon devoit être suivie de beaucoup d'autres avant que la paix fût assurée, avoit prudemment

---

donnoient leur suffrage sur une coquille appelée en grec οςρακον, d'où est venu le nom d'ostracisme.

fait construire une centaine de galères, et tourna toutes ses idées du côté d'une marine, pour donner à Athènes la supériorité sur mer. L'oracle avoit déclaré, quelque temps auparavant, qu'Athènes ne pourroit se défendre qu'avec des murailles de bois; et Thémistocle sut profiter de l'ambiguité même de cette réponse pour persuader à ses concitoyens que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux. Il eut l'adresse de se procurer des fonds, par le moyen d'une mine d'argent que possédoient les Athéniens, dans le dessein d'équiper et d'armer une flotte; et en effet, aux approches de Xerxès, les confédérés se trouvoient à la tête d'une puissante escadre, composée de deux cent huit navires, dont le commandement fut conféré au Lacédémonien Eurybiade.

Toutes les mesures prises, et d'après tous les plans que purent méditer les confédérés, il ne leur restoit plus qu'à déterminer le lieu où ils devoient aller présenter le combat à l'ennemi, pour lui disputer l'entrée de la Grèce. Les peuples de Thessalie représentèrent qu'étant les plus exposés, par leur situation, à être attaqués,

il ne falloit simplement que raisonner, pour voir que leur sûreté étoit le premier objet qui devoit fixer l'attention. Les Grecs, qui avoient à cœur de protéger tous leurs partisans, en conséquence de ces représentations se proposèrent d'envoyer l'élite de leur armée pour garder le chemin qui sépare la Macédoine d'avec la Thessalie, près des rives du Pénée; mais le fils d'Amintas, Alexandre, ayant démontré que ce poste n'étoit pas tenable, les obligea de changer d'avis. Enfin, il fut résolu qu'on enverroit un corps de troupes à la garde du passage des Thermopyles, où peu de combattans seroient capables de tenir tête à un grand nombre.

Les Thermopyles étoient un défilé, large de 25 pieds, entre la Thessalie et la Phocide, défendu par des restes de murailles percées de portes, et anciennement bâties par les Phocéens pour se mettre à l'abri des incursions de leurs voisins. Ce passage prenoit son nom de ces portes, et de quelques bains chauds qui se trouvoient à l'entrée. On s'y fixa, tant à cause du défilé que ce passage offroit, que par rapport à son voisinage de la mer, d'où les troupes de terre pourroient, dans l'occasion, recevoir des

Passage des Thermopyles.

Av. J. C. 480.

secours par le moyen de la flotte. Le commandement de ce poste important fut confié à Léonidas, l'un des rois de Sparte, qui s'y rendit avec un corps de six mille hommes : de ce nombre étoient trois cents Spartiates ; le reste étoit composé de Béotiens, Corinthiens, Phocéens et Arcadiens ; tous, en cette conjoncture périlleuse, prêts à combattre sans redouter le nombre de leurs adversaires. Chacune de ces nations avoit ses généraux particuliers ; mais Léonidas leur commandoit, comme le chef de tous les autres. Quoique la valeur déterminée de ce corps de troupes fût inébranlable, on attendoit peu néanmoins de leur destination. Ils étoient instruits, de reste, à ne se regarder que comme placés à tout événement, sans espérance, afin d'arrêter les progrès de l'ennemi, et lui donner un avant-goût de la valeur des Grecs dans le désespoir. Les oracles même n'étoient pas capables de ralentir l'ardeur dont ils étoient animés ; car il avoit été prédit que, pour procurer le salut de la Grèce, il falloit qu'un roi descendant d'Hercule mourût. Cette réponse de l'oracle fut acceptée avec transport par Léonidas ; et lorsqu'il sortit de Lacédémone, il se consi-

déroit comme une victime volontaire qu'il alloit offrir pour sauver son pays. Enfin, il se mit joyeusement à la tête du petit nombre des siens, pour aller prendre possession du poste des Thermopyles, et attendre avec la résolution du désespoir l'arrivée de l'armée des Perses.

Xerxès, en même temps, s'approchoit avec cette nombreuse armée, se fiant à la victoire qui l'enfloit d'avance de l'orgueil du succès. Son camp offroit par-tout les marques du luxe asiatique et des magnificences de l'Orient. Il ne s'attendoit point à trouver d'obstacle dans son chemin pour arriver dans la Grèce, en y conduisant son armée plutôt pour l'épouvanter que pour la combattre. Il devoit donc être surpris de la rencontre de cette poignée d'hommes déterminés à lui disputer le passage. Il s'étoit toujours flatté qu'à la première nouvelle de son arrivée, les Grecs venant à se débander d'eux-mêmes prendroient la fuite : il ne pouvoit jamais se persuader ce que Démarate lui avoit assuré, qu'au premier défilé où il arriveroit, son armée toute entière devoit être arrêtée. Lui-même voulut jeter un coup-d'œil sur leur camp et leurs retran-

chemens ; il vit les Lacédémoniens s'amuser entr'eux, les uns aux exercices militaires, les autres à peigner tranquillement leur longue chevelure : il en demanda la raison, et apprit que c'étoit la coutume des Lacédémoniens de se préparer ainsi pour le combat. Cependant il n'entretenoit pas moins l'espérance de les voir fuir ; et, pour leur donner le temps de réfléchir sur l'énormité du danger, il s'arrêta quatre jours ; mais ses adversaires continuèrent gaîment à faire bonne contenance, ainsi que des gens qui envisagent la mort comme le terme de leurs travaux. Il leur envoya demander leurs armes. Léonidas répondit avec une fierté vraiment spartiate, *qu'il attendoit qu'on vînt les prendre*. Xerxès leur offroit, s'ils déposoient leurs armes, de les traiter en amis, et de leur donner un pays beaucoup plus étendu et meilleur que celui pour lequel ils vouloient absolument combattre. « Nul pays, » répondirent-ils, n'est digne de nous posséder, que celui qui nous est acquis par le » courage ». Quant à leurs armes, ils firent savoir qu'ils en avoient besoin, soit à titre d'amis, soit à titre d'ennemis. A cette réponse, le monarque se tournant vers Dé-

marate, lui demanda si ces déterminés espéroient valoir mieux que sa cavalerie? Démarate répliqua que jusqu'au dernier des ennemis la défieroit, et qu'aucun d'eux ne survivroit à la liberté de son pays. Comme on disoit les Perses en si grand nombre que leurs javelots obscurcissoient le soleil: « Tant mieux, reprit le Spartiate » Dienecès, *nous combattrons à l'ombre* ».

Xerxès se voyant traité avec tant de mépris, donna ordre à un corps de Mèdes d'aller en avant, afin de profiter de l'occasion qui se présentoit de se venger de la perte de quelques-uns de leurs alliés défaits à la bataille de Marathon. En conséquence, ils firent une attaque; mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte. Le nombre des assaillans ne fit qu'augmenter leur confusion, et l'on commença à s'appercevoir que Xerxès avoit beaucoup de gens à sa suite, mais peu de soldats. Ces troupes ayant été mises en déroute par les Grecs, on fit marcher contre eux les Immortels qui composoient un corps de dix mille Perses; mais ceux-ci furent aussi malheureux que les premiers. On recommença la charge le lendemain. Xerxès s'efforçoit d'animer les siens

par des promesses de récompenses, depuis qu'il voyoit tout sentiment de honte éteint dans leur ame. Quoique cette seconde charge fût vigoureuse, néanmoins les Perses succombèrent : les Grecs, en serrant leurs bataillons, résistèrent au choc, et jonchèrent le chemin des cadavres de leurs ennemis. Cependant le roi, spectateur immobile de ces désastres, assis sur une éminence et du haut de son trône, dirigeoit l'ordre de bataille, enflammé de colère et d'orgueil, et paroissant quelquefois prêt à s'élancer de ce trône lorsqu'il arrêtoit ses regards sur le désordre de ses troupes qui se laissoient enfoncer.

Les Grecs défendirent ainsi leur terrein pendant deux jours entiers : il sembloit qu'aucune puissance sur la terre ne fût capable de leur faire quitter un poste si avantageux. Xerxès ayant perdu toute espérance de pouvoir forcer le passage, parut plongé dans la plus profonde consternation. Il fut cependant tiré d'embarras tout-à-coup par l'apparition d'Epialte, Trachinien, qui, ayant déserté le parti ennemi, entreprit de découvrir aux Perses un sentier caché qui les devoit conduire à travers les montagnes,

et par où ceux-ci pourroient tomber sur l'arrière-garde des Grecs. Xerxès dépêcha sur-le-champ un corps de vingt mille hommes, qui marcha toute la nuit pour s'y rendre. Il arriva dès la pointe du jour au sommet des montagnes, et s'empara de ce poste favorable.

Les Grecs ne tardèrent pas à s'appercevoir du malheur qui les poursuivoit, et Léonidas persuadé qu'il ne pourroit tenir encore long-temps, congédia ses alliés, pour les réserver à de meilleurs temps, quand le salut de l'Etat le demanderoit. Quant à lui-même et aux Spartiates ses compagnons, ils ne pouvoient abandonner leur poste sans offenser les loix de leur pays, auquel ils devoient le sacrifice de leur vie. Leur devoir exigeoit qu'ils périssent pour la défense de la patrie. Lorsqu'il eut fait retirer tout le reste de ses soldats, à l'exception de trois cents Spartiates, de quelques Thespiens et Thébains qui ne formoient pas en tout un millier d'hommes, il exhorta gaiement ceux-ci à se résoudre au sort qui les attendoit. « *Allons, mes amis, leur dit-il, divertissons-nous bien à dîner, car nous souperons ce soir avec Pluton* ». A ces mots, ses braves

compagnons poussent des cris de joie, comme s'ils étoient invités à un banquet splendide, bien résolus de vendre leur vie le plus chèrement qu'ils pourroient. Déjà la nuit commençant à s'approcher, ils regardent cette occasion, comme offerte par la gloire elle-même, d'aller chercher la mort dans le camp ennemi; tandis que le silence favorise leur désespoir, et que les ténèbres cachent leur petit nombre. Ils marchent avec cette confiance vers les tentes des Perses; et dans l'obscurité de la nuit, ils arrivent presque au pavillon royal, espérant y surprendre le monarque. Les ombres ne font qu'ajouter à l'horreur de la scène: les Perses tombent indistinctement les uns sur les autres, aidant plutôt leurs adversaires à les vaincre qu'ils ne peuvent se défendre eux-mêmes. Ainsi le succès semble couronner la témérité des Grecs, jusqu'à ce que la pointe du jour commençant à paroître, sa lumière découvre leur petit nombre: bientôt ils sont enveloppés par les Perses, qui, craignant encore d'en venir aux mains de trop près avec eux, lancent leurs javelots de toutes parts: enfin les Grecs, moins vaincus que las de combattre, tombent sur des mon-

ceaux d'ennemis égorgés, laissant après eux l'exemple d'une intrépidité jusqu'alors inconnue. Léonidas fut une des premières victimes du carnage; et les efforts des Lacédémoniens, pour défendre son corps après sa mort, furent incroyables. Après le combat, on le trouva enseveli sous une montagne de morts; et l'indigne vainqueur, par une infâme barbarie, le fit attacher sur la croix.

De tous les Grecs qui combattirent aux Thermopyles, deux seuls échappèrent, nommés Aristodème et Panitès : le dernier fut couvert d'opprobre en retournant à Sparte, et traité avec tant de mépris, qu'il se tua lui-même. Aristodème se réserva pour une autre occasion, et par sa bravoure à la bataille de Platée, recouvra l'honneur qu'il avoit perdu. Quelque temps aprés ce qu'on vient de raconter, les Amphictyons firent élever un magnifique monument à ces braves défenseurs de la patrie, et le poète Simonide composa leur épitaphe (1).

---

(1) Voici cette épitaphe, sublime par sa simplicité : « Etranger, va déclarer à Lacédémone, que nous » sommes morts ici pour obéir à ses divines loix ».

Xerxès, suivant ce qu'on rapporte, perdit dans cette bataille vingt mille hommes, parmi lesquels se trouvoient deux de ses frères; mais, pour ne pas laisser voir que sa perte fut si considérable, il fit enterrer indistinctement dans des fossés tous ceux de son parti qui avoient été tués, à l'exception de mille seulement. Néanmoins ce stratagême n'eut pas le succès qu'il en attendoit; car ceux de sa flotte, quelque temps après, curieux de voir le champ de bataille, découvrirent l'artifice qui tourna contre son auteur, et qu'on regarda comme un acte d'impiété signalée.

Surpris d'une résistance qui lui coûta si cher, Xerxès parut quelque temps plus disposé à tenter la fortune sur mer, qu'à continuer de suivre le plan de la campagne qu'il avoit commencée, sur-tout depuis qu'il eut appris de Démarate, qu'il y avoit encore huit mille Spartiates tels que ceux qu'il venoit de combattre, prêts à le recevoir. Il y eut en effet, le même jour précisément de l'affaire des Thermopyles, une autre affaire sur mer entre les deux flottes. Celle des Grecs consistoit en deux cent soixante-onze vaisseaux, tandis que la flotte

ennemie, quoiqu'elle eût perdu en dernier lieu quatre cents vaisseaux par une tempête, étoit encore bien supérieure à celle des Grecs. Pour réparer cette perte par la victoire, deux cents vaisseaux furent chargés d'aller croiser, et surprendre, dans le passage d'Eubée, ceux des Grecs qui avoient mouillé sur ces côtes; mais ceux-ci, informés à temps du dessein formé contr'eux, mirent à la voile pendant la nuit, et par une surprise contraire, tombèrent sur les vaisseaux ennemis séparés de l'escadre entière, en prirent et coulèrent à fond une trentaine, et dispersèrent le reste, qu'un gros temps fit bientôt échouer ou submerger en totalité. Furieux de cette déroute, les Perses firent avancer toute leur flotte le lendemain, et se rangeant en forme de demi-lune, présentèrent le combat aux Grecs, qui n'hésitèrent pas à l'accepter. Les Athéniens ayant reçu un renfort de cinquante-trois vaisseaux, la bataille fut sanglante, opiniâtre, et le succès à-peu-près égal des deux côtés. Les combattans parurent se contenter de se retirer en bon ordre.

Si ces deux actions qui se passèrent près d'Artémise ne furent point encore décisives, elles ne contribuèrent pas peu à encourager,

à inspirer les Athéniens : ils apprirent dès-lors que le nombre de leurs ennemis n'étoit pas si redoutable, et que la marine de ceux-ci n'avoit point tant de supériorité. C'est pourquoi réunissant toutes leurs forces, dans l'espoir d'obtenir un plus heureux succès, ils firent voile, en quittant Artémise, vers Salamine où ils s'arrêtèrent, comme étant là plus à portée de secourir leurs concitoyens.

Marche de Xerxès en Grèce.

Déjà Xerxès étoit entré avec son armée dans la Phocide, brûlant et saccageant tous les lieux sur son passage. Les habitans du Péloponnèse, que leur situation inaccessible défendoit naturellement, puisque leur pays ne se joignoit au continent que par une langue de terre, crurent que le parti le plus prudent étoit de mettre leur isthme à couvert, par une muraille à l'abri de laquelle ils seroient en sûreté sous ce nouveau rempart, et de laisser le reste de la Grèce à la merci du conquérant. Les Athéniens qui habitoient le pays que ne protége point l'isthme, se récrièrent vivement contre cet abandon, et firent tous leurs efforts pour persuader aux Grecs de combattre l'ennemi commun dans la plaine; mais la prudence en décida au-

trement. Thémistocle leur fit entendre que, quoique leur pays dût être bientôt le théâtre des invasions des barbares, il leur restoit encore des murailles de bois sur lesquelles ils pouvoient compter, leur flotte étant prête à les transporter dans tel de leurs établissemens qui leur conviendroit le mieux. Cet avis, au premier abord, étoit le moins admissible qu'on pût imaginer. Le peuple effrayé regarda sa perte comme inévitable, si-tôt qu'il lui fallut abandonner les temples de ses dieux et les tombeaux de ses ancêtres; mais Thémistocle usant de toute son éloquence et de son adresse pour émouvoir les passions, fit entendre à ce peuple qu'Athènes ne consistoit pas seulement dans ses murs et ses foyers; que c'étoient les citoyens qui formoient la république, et que leur conservation étoit précisément celle de l'Etat. Il fut donc passé un décret par lequel il étoit ordonné qu'Athènes, pour un temps, fût remise sous la sauve-garde des dieux, et que tous les habitans, libres et esclaves, s'embarquassent sur leur flotte. Au moment de subir la loi d'un exil volontaire, Cimon, quoique fort jeune, encourage ses concitoyens par son exemple et ses discours. Il

prend entre ses mains une partie de l'équipage de son cheval, et va l'offrir au temple de Minerve, comme n'étant plus d'aucun usage ; puis gagnant le rivage, il est le premier à s'embarquer avec joie, et le reste de la ville s'empresse de l'imiter. Ici les cœurs les plus durs ne peuvent se défendre d'un sentiment qui doit arracher des larmes, à l'aspect d'une position si touchante et si propre à émouvoir. Un peuple antique, brave, sensible et parfaitement civilisé, maintenant obligé de quitter sa terre natale pour aller s'exposer à toutes les vicissitudes, à tous les dangers de la mer, implorant des Etats étrangers un asyle, et laissant sa patrie en proie à l'ennemi qui vient la dépouiller : tel est le spectacle attendrissant qu'Athènes nous présente. Le courage et la fermeté de tous ses citoyens, leur force à se résigner en ce cruel moment, excitent la plus juste admiration. Les jeunes gens, tous ceux qui se plaisent à tenter la fortune, s'embarquent pour Salamine ; et les vieillards et les enfans se retirent dans la ville de Trézène, qui, leur offrant un généreux asyle, leur assigna même sur les fonds des dépenses publiques, une somme pour leur entretien,

permit à leurs enfans de cueillir des fruits par-tout où ils voudroient, et procurant à ceux-ci des maîtres qu'ils payoient pour les instruire. Mais ce qui ajoute sur-tout à ce sentiment de compassion dont on est pénétré dans cette désertion universelle, c'est le grand nombre de vieillards obligés de demeurer dans la ville, à cause de leur âge et de leurs infirmités. Plusieurs y restèrent aussi dans la persuasion où ils étoient que leur citadelle, fortifiée de remparts de bois, remplissoit le sens de l'oracle, pour assurer leur salut. Peignez-vous donc cette scène désastreuse; les mères embrassant dans l'enthousiasme les lieux qu'elles avoient habités si long-temps, et dont elles ne vouloient point qu'on les arrachât; des femmes remplissant tumultueusement les rues, et les faisant retentir de leurs cris lamentables; les animaux domestiques, même, prenant, pour ainsi dire, part à la désolation commune. Qui pouvoit en effet entendre ces pauvres animaux criant, hurlant après leurs maîtres, sans en être vivement touchés! On cite, entr'autres, un exemple à cette occasion, de la fidélité d'un chien, qui, s'étant jeté à la mer pour suivre son maître,

nagea le plus près qu'il put du vaisseau tout le temps de la route, jusqu'à ce qu'il eût abordé à Salamine, où il expira l'instant d'après, sur le rivage. Le peu d'habitans qui restoient dans Athènes, se retira dans le fond de la citadelle, où, interprétant l'oracle à la lettre, ils se fortifièrent le mieux qu'ils purent, et attendirent constamment l'approche de l'ennemi.

Tandis que Xerxès poursuivoit sa marche, il apprit que les Grecs étoient occupés à des spectacles, à des jeux et des combats qui se célébroient dans Olympie. Ce ne fut pas sans indignation qu'il vit son pouvoir incapable d'en imposer par la terreur à ses ennemis, et de troubler leurs antiques amusemens. Après avoir envoyé un détachement considérable pour piller le temple de Delphes, il entra dans l'Attique avec le reste de son armée, et trouva la ville d'Athènes déserte, à l'exception de la citadelle, occupée par le petit nombre de ceux qui s'y étoient enfermés; lesquels désespérant de recevoir aucun secours, et ne voulant point survivre à la destruction de leur patrie, n'entendirent à aucun terme d'accommodement. Ils résistèrent courageusement au

premier assaut; saisis d'un saint enthousiasme, ils se flattoient de la victoire. Mais un second assaut anéantit ces foibles espérances. Ils furent tous passés au fil de l'épée, et la citadelle fut réduite en cendres. Xerxès, enflé de ce succès, dépêcha sur-le-champ un courrier pour en porter la nouvelle à Suze: il y envoya en même temps un grand nombre de tableaux, et de statues parmi lesquelles étoient celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

Cependant les confédérés de la Grèce délibéroient dans un conseil de guerre sur les moyens et le lieu qu'il falloit choisir pour s'opposer avec avantage à l'invasion de ces barbares. Quant aux opérations de terre, on convenoit unanimement de défendre l'isthme par une muraille, et Cléombrote, frère de Léonidas, fut nommé pour commander ce poste important. A l'égard des opérations maritimes, on ne fut pas si généralement d'accord. Le Lacédémonien Eurybiade, qui commandoit la flotte, étoit d'avis qu'on la fît avancer sur les côtes de l'isthme, pour communiquer avec l'armée de terre; mais Thémistocle opinoit absolument pour le contraire, et soutenoit que c'étoit la plus évi-

dente faute qu'on pût faire que de renoncer ainsi à un poste aussi avantageux que celui de Salamine, puisqu'on l'occupoit. Il ajoutoit qu'on se trouvoit maître du détroit de la mer; que le grand nombre d'ennemis ne pourroit jamais le faire évacuer; qu'enfin il ne restoit aux Athéniens d'autre espérance que dans leur flotte, et qu'il ne convenoit pas de l'abandonner au caprice de l'ignorance pour en favoriser le parti opposé. Eurybiade qui se crut insulté, ne pouvant contenir son ressentiment, alloit frapper Thémistocle pour son insolence. « *Frappe!* (s'écrie l'Athé» nien) *frappe; mais écoute* ». La modération et les raisons de celui-ci l'emportent, les deux généraux se réconcilient, et le résultat du conseil fut de se préparer à attendre les Perses du côté de l'isthme, par terre; et dans le détroit de Salamine, par mer.

Xerxès, après avoir renversé de fond en comble et brûlé la ville d'Athènes, fit route, en descendant vers la mer, pour aller rejoindre sa flotte, suivant la résolution qu'il avoit prise d'engager un nouveau combat. C'étoit précisément ce que desiroit le plus ardemment Thémistocle, dans sa position; mais il craignoit que ses confédérés n'eus-

sent pas le courage de soutenir l'attaque. Il savoit que toutes leurs vues tendoient encore à cingler vers l'isthme, pour être à portée du secours de l'armée, en cas de besoin. Thémistocle fut donc obligé dans cette circonstance, d'avoir recours à l'un de ces stratagêmes qui caractérisent la supériorité du génie. Il trouva moyen de faire croire à Xerxès, que les confédérés étoient restés ensemble à Salamine, et se disposoient à lui échapper par la fuite. Ce faux avis eut tout l'effet desiré : Xerxès donna des ordres en conséquence pour que sa flotte investît Salamine pendant la nuit, afin de prévenir une évasion qu'il avoit tant à redouter.

La flotte des Grecs ainsi bloquée, il ne lui restoit plus d'autre moyen pour se sauver que l'intrépidité et la victoire. Le général athénien lui-même ignoroit la position respective et des siens, et de l'ennemi. Tout le détroit étoit bloqué, et le reste de la flotte des Perses étoit distribué de manière à rendre tous les passages impraticables. En cette extrémité, Aristide, dans le cœur duquel l'amour de la patrie l'emportoit sur un ressentiment personnel, résolut de tout oser pour informer Thémistocle du danger qui

Bataille de Salamine.

l'environnoit. Aristide étoit alors dans Egine, où il commandoit un détachement; il en part de nuit sur un bateau, et passe avec le plus grand péril à travers la flotte ennemie. A peine a-t-il mis pied à terre qu'il va trouver Thémistocle dans sa tente, et lui parle en ces termes : « Thémistocle, si nous » sommes sages, nous bannirons désormais » les vaines et puériles querelles qui nous ont » divisés; il n'y aura plus pour nous à disputer » que d'une noble émulation, à qui des » deux servira le mieux son pays. C'est à » vous de commander, comme chef : à moi » d'obéir, comme subordonné : heureux, » si je puis vous donner un avis qui contribue » à la gloire de la Grèce et à la vôtre »! Alors il lui apprend la position de la flotte des Perses, en l'exhortant avec chaleur à livrer bataille sans différer. Thémistocle se sentit pénétré de toute la reconnoissance que demandoit une conduite aussi désintéressée: ardent à y répondre par une amitié généreuse, en retour, il lui fait part de tous ses projets, de tous ses moyens, et singulièrement du dernier, qui étoit de se laisser lui-même investir par la flotte ennemie: ensuite ils s'unirent l'un et l'autre, pour persuader

à ceux qui partageoient le commandement, la nécessité de combattre. C'est ainsi que les deux flottes s'y préparoient, chacune de son côté.

Celle des Grecs consistoit en trois cent quatre-vingts vaisseaux; la flotte ennemie étoit beaucoup plus nombreuse : mais quelque avantage qu'eût celle-ci par le nombre et sa situation, elle se trouvoit infiniment au-dessous de la flotte des Grecs, pour l'habileté de la manœuvre et la connoissance des mers où le combat alloit s'engager. C'étoit sur-tout par leurs chefs que les Grecs étoient supérieurs. Eurybiade étoit nommément le commandant de la flotte; mais c'étoit réellement Thémistocle qui conduisoit toutes les opérations. Rien n'échappoit à sa vigilance; il savoit profiter du moindre incident pour en tirer avantage. Il attendit pour commencer l'attaque, un vent qui s'élevoit tous les jours régulièrement à une certaine heure, et qu'il savoit bien devoir lui être favorable. Enfin ce vent souffle; aussi-tôt le signal est donné pour le combat, et la flotte des Grecs fait voile en avant dans le meilleur ordre.

Xerxès attribuant à son absence le mau-

vais succès qu'il avoit déjà éprouvé sur mer, voulut pour cette fois être l'ame du combat, du haut d'un promontoire où, dans ce dessein, il se fit élever un trône; ce qui ne servit pas peu à exciter l'ardeur de ses troupes, qui, sous les yeux de leur monarque, résolurent de mériter d'en être applaudis. Les Perses se portèrent d'abord sur l'ennemi avec un courage et une impétuosité, capable de porter par-tout la terreur; mais cette ardeur se rallentit dans la mêlée: alors commencèrent à se faire sentir tous les inconvéniens sans nombre de leur situation et des circonstances accessoires. Le vent leur souffloit directement au visage; la pesanteur et la hauteur de leurs vaisseaux les empêchant de manœuvrer, les rendoit inutiles; le nombre même de ces navires, dans l'espace resserré du détroit où ils combattoient, ne servoit qu'à les embarrasser et à augmenter leur confusion. Les Ioniens, que Thémistocle avoit invités par des caractères tracés sur des rochers le long des côtes, à se ressouvenir d'où ils tiroient leur origine, furent les premiers à prendre la fuite; l'autre aile balança quelque temps l'avantage, jusqu'à ce que les Phéniciens et les Cypriens

ayant été repoussés contre le rivage, tout le reste se retira dans le plus grand désordre, en se précipitant les uns sur les autres. Dans cette déroute générale, Artémise sembla seule arrêter les progrès de la victoire, et à la tête de ses cinq vaisseaux, elle fit des prodiges de valeur. Xerxès qui en étoit spectateur, ne put s'empêcher de s'écrier que ses soldats combattoient en femmes dans cette action, et les femmes en soldats. Comme cette reine par son intrépidité signalée, devenoit très-redoutable pour les Athéniens, ils mirent sa tête à prix. Artémise prête à tomber entre leurs mains, sachant le sort qui lui étoit destiné, s'avisa par une heureuse idée, de quitter le parti où elle combattoit, et de ranger ses vaisseaux avec ceux des Grecs : ceux-ci jugeant par-là qu'elle étoit de leur côté, soit à titre de transfuge ou autrement, la laissèrent échapper. En même temps les confédérés poursuivoient les Perses de toutes parts : des vaisseaux de ceux-ci, partie fut interceptée dans les détroits de l'Attique, ou coulée à fond; un plus grand nombre demeura au pouvoir des vainqueurs; environ deux cents furent brûlés ; tout le reste fut dispersé. Les

alliés des Perses, craignant également le courroux des vainqueurs et des vaincus, firent voile, pour la plupart, vers leur pays.

Tel fut le gain de la bataille de Salamine, où les Perses reçurent le plus grand échec qu'ils eussent jamais éprouvé jusqu'alors dans la Grèce. Thémistocle, dans un entretien particulier avec Aristide, fut assez hardi pour lui proposer de couper le pont par où Xerxès étoit entré en Europe. On doute qu'un pareil avis fût sincère de la part de Thémistocle; mais Aristide fit tous ses efforts pour persuader son collègue de ne pas l'exécuter. Il lui représenta le danger de réduire au désespoir un si puissant ennemi, et assura qu'il ne formoit d'autre vœu que de s'en débarrasser au plus vîte. Thémistocle à l'instant se rendit aux raisons d'Aristide, et ne songea plus qu'aux moyens de hâter le départ du monarque asiatique. Il imagina pour cela de le faire informer secrètement que les Grecs se proposoient en effet de rompre le pont. . . . . . .

Cependant la situation de Xerxès étoit telle, que la moindre opposition pouvoit alors le priver de tout le fruit d'une expédition qu'il avoit tant à cœur. Etonné de sa

dernière déroute, alarmé de la nouvelle information qu'il venoit de recevoir, il ne cherchoit qu'une occasion d'échapper; lorsque Mardonius vint à propos le tirer d'embarras : il commence par diminuer à ses yeux la perte qu'on venoit de faire, en rejetant tout le blâme de sa défaite sur la lâcheté des alliés et la fausseté de leur dévouement. Il lui conseille de retourner promptement au sein de ses Etats, de peur que la renommée qui enfle toujours les disgraces, n'excite quelque trouble en son absence. Il s'engage, pourvu qu'on lui laisse trois cent mille hommes de troupes choisies, d'avoir la gloire de soumettre seul la Grèce entière; que si la fortune en décide autrement, il se charge de toute la honte qui pourroit rejaillir de ce malheur; et de subir en personne, si l'événement arrivoit, la réparation due à l'honneur de son roi. Xerxès accueille un tel avis avec toutes les marques de la satisfaction : persuadé qu'il suffisoit à sa gloire de s'être rendu maître en personne d'Athènes, il se prépare à retourner dans ses Etats, à la tête d'une partie de son armée, déterminé à laisser l'autre entre les mains de Mardonius, moins par l'espoir de soumettre

le pays qu'il fuyoit, que par la crainte d'être poursuivi.

Cette résolution fut communiquée au conseil, qui se tint immédiatement après le combat; et la nuit suivante, la flotte fit voile dans le plus grand désordre vers l'Hellespont, pour aller prendre ses quartiers d'hiver à Cumes.

Le roi lui-même laissant à ses généraux le soin de son armée, ne retenant avec lui que fort peu de monde, se hâta de regagner l'Hellespont, qu'il passa quarante-cinq jours après la bataille de Salamine. Lorsqu'il arriva, il trouva le pont de bateaux rompu par la violence d'une tempête survenue depuis peu de jours, ce qui l'obligea de traverser le détroit dans une petite barque; et ce retour, comparé à l'appareil pompeux de son entrée dans la Grèce, ne faisoit que lui rendre sa défaite plus humiliante et plus douloureuse. Son armée avoit ordre de le suivre, et n'étant point pourvue de provisions, souffrit beaucoup des fatigues du voyage; après avoir consommé tout ce qu'elle put trouver de bled, elle fut obligée de se nourrir d'herbe, même d'écorce et de feuilles d'arbres. A ces fatigues et à la famine

se joignit encore la peste, pour combler leur misère ; et après une marche de quarante-cinq jours, pendant lesquels ils sembloient poursuivis plutôt par des vautours et des animaux voraces que par des hommes leurs semblables, ils arrivèrent à l'Hellespont qu'ils traversèrent, et de-là reprirent leur marche jusqu'à Sardes. Ainsi finit l'expédition de Xerxès : l'ostentation en fut le prélude, et la honte le dernier terme. Il faut pourtant observer que nous tenons cette relation des seuls écrivains de la Grèce ; ils ont eu sans doute quelque partialité pour leur pays. Les historiens de la Perse ont présenté cette expédition sous une face bien différente : ils prétendent que leur monarque fut rappelé au milieu de ses succès pour aller appaiser une dissension dans ses Etats. Quoi qu'il en soit, les affaires de la Perse, à compter de cette époque, semblent aller en déclinant de plus en plus, jusqu'à ce qu'Alexandre y conduisit une armée de conquérans, pour l'envahir à son tour.

CHAPITRE VII.

Depuis la retraite de Xerxès, jusqu'à la conclusion de la paix entre la Grèce et la Perse.

Av. J. C. 478. Le premier objet dont s'occupèrent les Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoyer à Delphes les prémices des riches dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Perses. Considérés sous le point de vue de leur confédération, ils paroissent toujours très-scrupuleux observateurs des devoirs religieux; et quoique leurs différentes sectes et leurs opinions philosophiques ne nous aient laissé que de très-médiocres idées des objets de leur culte extérieur, cependant ce fut la religion qui forma le premier lien de leur union; lien qui se relâcha dans la suite, et lorsqu'il vint à se rompre tout-à-fait, lorsque les assemblées amphictyoniques furent plutôt politiques que religieuses, cette union de tous les Etats de la Grèce ne subsista pas long-temps; chacun d'eux fut bientôt sacrifié à ses propres dissensions.

Cependant la joie que ressentit la Grèce d'une victoire aussi mémorable, s'y manifestoit universellement : tous les capitaines en partageoient l'honneur; mais la gloire de Thémistocle effaçoit celle de tous les autres. C'étoit l'usage dans la Grèce que les principaux officiers déclarassent ceux qui s'étoient le plus distingués, en écrivant les noms de ceux qui avoient mérité les premier et second prix : dans cette occasion, chaque officier s'adjugea le premier à soi-même; mais tous décernèrent le second à Thémistocle, ce qui attestoit vraiment la supériorité de celui-ci, sans l'avouer : elle fut encore mieux confirmée par les Lacédémoniens, qui le conduisirent à Sparte en triomphe, et après avoir accordé le prix de la valeur à leur compatriote Eurybiade, ils adjugèrent à Thémistocle celui de la prudence. Ils le couronnèrent d'olivier, lui firent présent d'un char magnifique, et le reconduisirent en pompe, avec trois cents chevaux, sur les confins de leur territoire. Mais on lui préparoit un hommage qui dut encore plus flatter son amour-propre : lorsqu'il vint se présenter aux jeux olympiques, les spectateurs le reçurent avec des acclа-

Triomphe de Thémistocle.

mations extraordinaires. Aussi-tôt qu'il parut, l'assemblée se leva pour lui faire honneur; personne ne fit plus d'attention aux jeux ni aux combattans; Thémistocle fut lui seul un spectacle qui fixa tous les regards : flatté de ces honneurs, comme il devoit l'être, il ne put s'empêcher de s'écrier qu'il recueilloit ce jour-là le fruit de tous ses travaux.

Après la poursuite de la flotte des Perses, Thémistocle s'avança vers les îles qui avoient épousé leur parti, afin de les mettre à contribution. La première où il aborda, fut Andros; en demandant à ses habitans une somme considérable, il leur dit : « Je » viens à vous, accompagné de deux puis» santes divinités, la *persuasion* et la *né» cessité* »...... Hélas ! répondirent-ils, » nous avons aussi deux divinités à vous op» poser, la *pauvreté* et *l'impuissance* ». D'après cette réponse, il s'arrêta quelque temps à bloquer Andros; mais la trouvant trop bien fortifiée, il fut obligé de se retirer. Quelques autres îles n'eurent cependant ni d'aussi bonnes raisons, ni tant de résistance à opposer. Il exigea de grosses sommes de toutes celles qui furent incapables de se défendre :

il appliqua à son profit la majeure partie de ces contributions, et découvrit par-là que son caractère allioit deux qualités bien opposées, l'ambition et l'avarice.

Cependant Mardonius, qui étoit resté dans la Grèce avec une armée de trois cent mille hommes, passa l'hiver en Thessalie; et au retour du printemps, conduisit ses troupes dans la province de Béotie : c'est de-là qu'il députa le roi de Macédoine, un premier Alexandre, avec le cortége le plus brillant, vers la ville d'Athènes, pour lui faire des propositions d'accommodement, et tenter de séparer ses intérêts de ceux de toute la Grèce. Il offrit de rebâtir cette ville, de lui fournir une somme considérable d'argent, de lui laisser ses loix, sa constitution politique; enfin de lui donner le gouvernement de la Grèce entière. Aristide étoit alors à la tête de la république, c'est-à-dire premier archonte. Ce fut en sa présence que le roi de Macédoine fit cette proposition, tandis que les députés des autres Etats de la Grèce tâchoient de l'en détourner; mais Aristide n'avoit besoin que d'écouter ce que son cœur lui dictoit naturellement, pour répondre. « Il convient, dit-il, à des hommes

» élevés au sein des plaisirs et de l'igno-
» rance, d'offrir des récompenses considé-
» rables, et d'espérer, ainsi, trafiquer des
» vertus. Les Barbares qui font de l'or et de
» l'argent le premier objet de leur estime,
» sont excusables de s'imaginer pouvoir cor-
» rompre la fidélité de tous les peuples;
» mais ce qui surprend, en vérité, c'est de
» voir ici des Lacédémoniens nous détour-
» ner de ces offres trompeuses, comme si
» elles pouvoient influer sur nos disposi-
» tions. Les Athéniens, dépositaires de la
» liberté de toute la Grèce, garderont ce
» dépôt qui leur est confié : des monts d'or
» ne seroient pas capables d'ébranler leur
» fidélité. Non, tant que le soleil, adoré
» des Perses, continuera de répandre l'éclat
» de sa lumière accoutumée, les Athéniens
» seront les ennemis des Perses : ils les pour-
» suivront pour se venger du ravage de
» leurs terres, de leur ville brûlée, et de
» leurs temples détruits. Voilà tout ce que
» nous avons à répondre aux propositions de
» la Perse. Et vous (ajoute Aristide en s'a-
» dressant à Alexandre lui même), si vous
» êtes vraiment leur ami, gardez-vous dé-
» sormais de semblable commission; il y va

» de l'honneur, peut-être même de la vie
» pour vous ».

Toute voie d'accommodement fut dès-lors fermée. Mardonius se prépara donc à agir vigoureusement par une invasion dans l'Attique; les Athéniens furent encore obligés d'en faire un désert abandonné à sa fureur. Il entra dans Athènes dix mois après qu'elle avoit été prise par Xerxès : ses habitans s'étoient retirés pour cette fois à Salamine et dans les autres places circonvoisines. En cet état d'exil et de misère, ils supportèrent avec persévérance tous les maux qu'il fallut endurer pour la liberté qui devoit en être le prix. Lycidas, l'un des sénateurs, osa proposer de se rendre; il mourut lapidé : sa femme, ses enfans subirent le même sort, et des femmes furent leurs bourreaux...... Tant fut implacable l'aversion que les Athéniens avoient jurée contre toute espèce d'accommodement avec les Perses.

Sur ces entrefaites, les Spartiates qui devoient concourir également avec les Athéniens au soutien de la cause commune, peu jaloux de montrer autant d'ardeur pour elle, ne songèrent qu'à leur propre salut et à fortifier l'isthme, afin d'empêcher les in-

cursions de l'ennemi dans le Péloponnèse. Les Athéniens ne purent voir ces préparatifs que comme le signal d'une ingrate défection, et députèrent à Sparte pour lui représenter l'indignité d'une pareille conduite. Les députés avoient ordre d'annoncer que, si Sparte vouloit persister à ne chercher ainsi que sa propre sûreté, Athènes imiteroit son exemple; et qu'au lieu de souffrir tout pour la Grèce, elle pourroit se tourner elle et sa flotte du côté des Perses; qu'avec l'empire de la mer, il lui seroit facile de s'emparer du territoire de Sparte, puisqu'on en vouloit faire une propriété séparée. Ces menaces eurent tant d'effet, que cinq mille hommes, suivis chacun de sept Ilotes, furent dépêchés aussi-tôt, et qu'ils étoient déjà sur les confins de l'Attique, avant que les Spartiates eussent fait aucune réponse à ses députés.

Mardonius s'en éloigne alors, et revient dans la Béotie où il avoit résolu d'attendre l'approche de l'ennemi; plus à portée dans cette province de déployer ses forces que sur le terrein montagneux de l'Attique, où d'ailleurs un petit nombre de troupes peut faire face au plus grand, avec succès.

Il alla camper le long de la rivière d'Asope, sur les bords de laquelle s'étendit son armée, qui consistoit en trois cent mille combattans.

Quelque forte que fût cette armée, les Grecs résolurent néanmoins d'aller à sa rencontre pour la combattre, avec des forces bien inférieures. Toutes réunies, elles pouvoient monter à soixante-dix mille hommes, parmi lesquels étoient cinq mille Spartiates, suivis de trente-cinq mille pilotes: les Athéniens formoient huit mille hommes, et les alliés le surplus. A l'aile droite étoit placé le corps des Spartiates, commandé par Cléombrote; à la gauche, les Athéniens, ayant Aristide à leur tête. Dans cet ordre, l'armée se mit en marche pour suivre Mardonius en Béotie, déterminée à tenter le sort d'une bataille; elle campa à peu de distance, au pied du mont Cithéron. Là, on resta quelque temps dans l'attente terrible d'une bataille qui alloit décider du destin de la Grèce. Quelques escarmouches seulement, entre la cavalerie des Perses et une aile du parti opposé, où celui-ci eut l'avantage, sembloient présager pour qui devoit pencher la victoire; quoique, durant dix jours entiers,

elle parût ne vouloir se fixer d'aucun côté.

Tandis que les deux armées en présence l'une de l'autre, attendoient ainsi le moment favorable pour le combat, les Grecs, par leurs divisions, furent sur le point de perdre la liberté, pour satisfaire à des jalousies réciproques. La première contestation qui s'éleva, vint de la part des Tégéens, qui prétendoient avoir le pas sur les Athéniens. Ils consentoient volontiers à céder la primauté de l'aile droite aux Spartiates, qui l'avoient toujours eue; mais ils insistoient pour avoir la gauche, alléguant qu'ils l'avoient méritée par leurs actes de bravoure passés et leurs succès bien reconnus. La dispute s'échauffoit; les mutins commençoient de toute part à devenir plus redoutables, et l'ennemi alloit probablement en profiter pour être victorieux sans le moindre combat. Dans cette fermentation générale de tant d'esprits divisés, Aristide seul parut n'y prendre aucune part: l'équité impartiale qui le distinguoit, fixa long-temps les regards de tous les mécontens sur lui, comme le seul médiateur duquel ils pussent attendre satisfaction. Enfin il s'adresse ainsi

aux Spartiates et à quelques autres confédérés : « Il n'est pas encore temps, mes amis, » de disputer du mérite de vos services passés : que sert-il en effet de se vanter dans » un jour de danger? Soyez sûrs que la gloire » ne peut manquer à ceux qui la méritent, » car ce n'est pas le poste où l'on est placé » qui supplée au courage ou qui peut l'ôter. » Je marche à la tête des Athéniens : quel- » que poste qui nous soit confié, nous le dé- » fendrons, nous le rendrons celui de l'hon- » neur et de la gloire de nos armes. Nous ne » sommes point venus ici pour contester » avec nos alliés, mais pour combattre nos » ennemis ; non pour nous vanter de nos » aïeux, mais pour les imiter. Le combat » doit décider du mérite de chaque différen- » te cité, de chaque chef en particulier : il » n'y a pas jusqu'au dernier centenier qui » ne doive partager l'honneur de cette jour- » née ». Ce discours détermina le conseil de guerre en faveur du parti Athénien, qui n'obtint après tout que la place qu'il avoit toujours eue jusques-là.

Une funeste conspiration formée au sein même des Athéniens, menaçoit des suites les plus dangereuses qu'on eût pu craindre

encore. Quelques-unes des meilleures et des plus riches familles dont cette guerre avoit ruiné la fortune, et qui avoient perdu tout leur crédit dans leur patrie, entrèrent dans le complot pour livrer la Grèce au pouvoir de la Perse. Aristide, dont la vigilance ne laissoit rien échapper pour le service de l'Etat, fut instruit de bonne heure de ce qui se tramoit, et sut à temps exposer dans un conseil général tout le plan de la conspiration. Cependant il se contenta d'en faire arrêter huit des principaux chefs, dont il ne dévoua que deux au supplice. Sa prudence ne lui permit pas d'user de sévérité même contre ceux-ci; il savoit trop qu'une extrême rigueur dans le commun danger, ne feroit qu'abattre le courage des troupes; il les laissa s'échapper: ce fut un sacrifice que l'équité fit en cette occasion à la sûreté générale.

Les deux armées demeurèrent ainsi en présence l'une de l'autre durant dix jours entiers dans l'attente inquiète d'un combat, toutes deux desirant commencer l'attaque et craignant de le faire, l'avantage ne devant pas être du côté de l'agresseur. Mardonius, naturellement impatient, ne

retenoit qu'avec peine son ardeur fatiguée d'un si long délai; d'ailleurs il ne restoit à son armée que très-peu de provisions, tandis que les Grecs se renforçoient de jour en jour par le secours des nouvelles troupes qui leur arrivoient. Il fit assembler en conséquence un conseil de guerre pour délibérer s'il livreroit bataille ou non. Artabaze, personnage d'un rare mérite et d'une expérience consommée, opina pour ne point hasarder le combat, mais pour se retirer sous les murs de Thèbes, tandis que les bataillons ennemis composés de corps de troupes différentes, conduits par plusieurs chefs, se détruiroient les uns les autres par leurs propres dissensions, ou se laisseroient corrompre pour trahir la cause commune. Cet avis étoit le plus raisonnable; mais le caractère impétueux de Mardonius le rejeta : lassé de voir traîner la guerre en longueur, il résolut de combattre; aucun n'eut le courage de s'y opposer après Artabaze, et le résultat fut de livrer bataille le lendemain.

Cette résolution prise dans le camp des Perses, les Grecs n'étoient pas moins disposés au combat, parce qu'ils avoient été avertis la nuit précédente par Alexandre,

roi de Macédoine, de ce que le conseil des Perses avoit décidé. Pausanias, en conséquence, donna ordre à son armée de se tenir prête à combattre, et de se ranger en ordre de bataille; il plaça les Athéniens à la droite, comme étant plus au fait de la manière de combattre des Perses, et fiers des avantages qu'ils avoient déjà remportés sur ces ennemis. Soit que la crainte ou la prudence suggérât ce changement au général, les Athéniens l'adoptèrent avec joie; on ne les entendit que s'exhorter mutuellement au courage, et se jurer les uns aux autres de vaincre ou de mourir. De son côté, Mardonius, informé du changement survenu dans la disposition de l'armée ennemie, en fit autant dans la sienne. Cette nouvelle disposition des troupes persanes en produisit aussi une autre parmi les Grecs: ainsi de changement en changement, on ne fit encore rien ce jour-là.

Le soir les Grecs tinrent conseil: il y fut décidé qu'on iroit se placer plus avantageusement pour les eaux. Comme on décampa pendant la nuit, beaucoup de désordre s'en suivit. Mardonius s'appercevant que les Grecs étoient dispersés çà et là dans

la plaine, s'imagina qu'ils fuyoient, au lieu de se retirer. Il prit donc la résolution de les poursuivre avec toute son armée. Les Grecs s'en doutèrent, et réunirent bientôt leurs forces que l'obscurité de la nuit avoit dispersées. Ils s'arrêtèrent sans crainte près de la petite ville de Platée, déterminés à attendre le choc des Perses qui couroient sur eux. Les Barbares fondirent aussi-tôt avec leurs hurlemens accoutumés, croyant moins se porter au combat qu'au pillage. Les Lacédémoniens qui formoient l'arrière-garde de l'armée des Grecs, furent les premiers qui supportèrent le choc des assaillans : séparés en quelque sorte du reste de l'armée, par l'opiniâtreté d'un de leurs régimens qui regardoit la retraite en ce moment comme contraire à l'esprit de la discipline des Spartiates ; formant néanmoins un bataillon redoutable, les Lacédémoniens pouvoient faire tête à ceux qui les attaquoient; et se réunissant en forme de phalange, ils leur opposèrent un corps impénétrable et immobile.

Bataille de Platée. Av. J. C. 479.

Cependant les Athéniens, à la nouvelle de cette attaque, retournent sur leurs pas, pour secourir leurs alliés ; mais les Grecs qui

étoient à la solde de l'ennemi, au nombre de cinq mille, s'opposèrent à leur marche. La bataille alors se divise : on combat avec un égal courage de tous les côtés. Rien ne peut résister à la phalange spartiate, qui, peu de temps après, enfonça les Perses, et les mit en déroute. Dans le tumulte, Mardonius cherchant à rétablir son ordre de bataille, et se précipitant au milieu du carnage, fut tué par le Spartiate Aimneste. Bientôt son armée commence à prendre la fuite. Tous les Grecs suivirent avec une égale ardeur l'exemple donné par les Spartiates, et la déroute de l'ennemi devint générale. Artabaze qui commandoit un corps de quarante mille hommes, regagna l'Hellespont, tandis que le reste des Barbares se fortifia dans son camp avec des remparts de bois : là, ils furent attaqués par les Spartiates ; mais ceux-ci peu exercés à cette partie de la guerre, furent aidés du secours des Athéniens, qui survinrent, et entamèrent aussi-tôt ces retranchemens faits à la hâte. C'est alors que le carnage des ennemis fut effroyable et devint général. De tous les Perses qui s'étoient ainsi fortifiés, il n'y en eut pas mille qui échappèrent ; environ cent mille furent pas-

sés au fil de l'épée. Les vainqueurs, pour se débarrasser de pareilles incursions, ne voulurent faire aucun quartier à ces Barbares. Ainsi se termina l'entreprise des Perses, et jamais on ne vit dans la suite leurs armées repasser l'Hellespont pour entrer dans la Grèce.

Expulsion des Perses hors de la Grèce.

Le carnage cessé, les Grecs brûlèrent tous leurs morts qui se montoient au plus à dix mille hommes : immédiatement après, pour témoigner au ciel leur reconnoissance, ils firent élever à frais communs une statue à Jupiter, laquelle fut placée dans son temple d'Olympie. Les noms des différens peuples de la Grèce qui avoient eu part au combat furent gravés sur le côté droit du piédestal de la statue; les Spartiates les premiers, les Athéniens après, et tous les autres à la suite.

Tandis que le succès favorisoit ainsi les armes des Grecs, sur terre, ils n'étoient pas moins heureux sur mer. La plus grande partie des Perses, après leur défaite à Salamine, ayant passé l'hiver à Cumes, se rendirent à Samos au retour du printemps, pour contenir et défendre à la fois toutes les côtes de l'Asie. Les Grecs, pendant ce temps, ra-

doubèrent leurs vaisseaux dans Egine : à la fin harcelés par ceux de Samos, ils se mirent en mer sous la conduite du Spartiate Léotychide et de l'Athénien Xantippe. Les Perses, informés de leur approche, instruits d'ailleurs par une longue expérience de la supériorité de tels ennemis, allèrent débarquer à Mycale, promontoire de l'Ionie, qu'ils fortifièrent d'une muraille et de profonds retranchemens, protégés au surplus par une armée de soixante mille hommes d'infanterie que commandoit Tigrane. Les Grecs ne persistèrent pas moins à tenter la fortune en les attaquant. Léotychide, après avoir vainement essayé de faire révolter les Ioniens, mit à terre ses troupes, et se prépara pour le jour suivant à donner l'assaut. Il déploya son armée en deux corps, dont l'un composé principalement d'Athéniens et de Corinthiens, s'étendit dans la plaine ; l'autre de Lacédémoniens gagna les hauteurs, à travers les monts et les précipices. Lorsqu'on en vint aux prises en bataille rangée, les deux partis se montrèrent également braves et déterminés. Le succès de cette journée resta longtemps incertain. La défection des Grecs auxiliaires des Perses décida le sort du com-

Bataille de Mycale.

bat. Les Perses furent mis en déroute, poursuivis jusques dans leurs tentes, victimes du carnage le plus affreux. Les Athéniens s'étoient rendus maîtres du champ de bataille avant que les Lacédémoniens eussent pu venir à leur secours : toute la part que ceux-ci purent avoir à cette victoire, ce fut de disperser quelques troupes des Perses qui cherchoient à faire retraite en bon ordre. Bientôt après leurs remparts furent forcés, et leurs vaisseaux brûlés. Enfin, rien ne manqua pour que la victoire de Mycale fût complète. Tygrane, général des Perses, et quarante mille hommes des siens, furent tués sur le champ de bataille : la flotte fut détruite; et de cette armée innombrable transportée en Europe par Xerxès, à peine resta-t-il un seul homme pour en rapporter des nouvelles.

La bataille de Platée s'étoit donnée le matin, et celle de Mycale se donna le soir du même jour; mais ce qui paroîtra fort extraordinaire, c'est, comme on l'affirme universellement, que la victoire de Platée fut connue à Mycale avant que la bataille y fût commencée, quoique d'un lieu à l'autre, le trajet dût être de plusieurs jours. Il est plus

probable que Léotychide fit courir ce bruit afin d'encourager son armée, et d'exciter l'émulation de ses confédérés pour la défense de la liberté.

Pendant ces défaites, Xerxès qui les avoit causées toutes, restoit à Sardes, attendant l'issue de cette expédition ; mais, comme chaque instant ne lui apportoit plus que la nouvelle de quelque désastre; qu'il se voyoit d'ailleurs hors d'état de réparer ses pertes, il se retira plus avant dans ses Etats, et s'efforça de perdre, dans les excès de la débauche, le souvenir insupportable d'une ambition malheureuse. A ces disgraces que la fortune lui réservoit au-dehors, se joignoit au-dedans le mépris de ses sujets, d'où s'ensuivit un enchaînement de trahisons, de révoltes, de sacriléges, de meurtres, d'incestes et de cruautés. Ainsi la fin de son règne ne fut pas moins honteuse, que le commencement en avoit été funeste et malheureux.

Après la bataille de Mycale, les Grecs firent voile vers l'Hellespont, dans le dessein de s'emparer des ponts de bateaux que Xerxès avoit fait construire sur le détroit ; mais les ayant trouvés entièrement détruits par la tempête, ils s'en retournèrent chez

eux. Depuis ce temps, les villes d'Ionie, après avoir secoué le joug de la Perse, et s'être unies à la fédération générale, conservèrent pour la plupart leur liberté, tant que cet empire subsista.

Les trésors que les Perses avoient apportés dans la Grèce, étoient d'un grand prix, et les plus considérables furent la proie des vainqueurs. Dès-lors les Grecs commencèrent à perdre l'esprit de cette vertu-pratique et courageuse qui les avoit animés jusqu'alors, pour adopter la mollesse et ses raffinemens, une humeur caustique et légère; enfin ce goût effréné pour le plaisir et la dissipation que l'on sait être ordinairement le fruit des richesses excessives : et tandis qu'une partie des citoyens nageoit dans l'opulence et les superfluités du luxe, l'autre parut languissante, désespérée sous le poids des privations et des besoins. L'égalité, ce premier lien dans lequel le peuple avoit jadis vécu, se relâchant par degrés, menaçoit de se rompre. En vain la philosophie élevoit encore la voix pour suspendre tant de calamités; elle ne se fit écouter que d'un très-petit nombre, et les grands et le vulgaire furent également sourds à cette voix. D'au-

tres tableaux vont désormais s'offrir à nos regards. Au lieu d'un peuple généreux et sensible, ligué contre la tyrannie, il nous reste à considérer une foule de factieux dans la populace énervée; des ministres corrompus parmi ceux qui partagent l'autorité, et les richesses devenues la seule cause et le principe de toute distinction.

CHAPITRE VIII.

Depuis la victoire de Mycale, jusqu'au commencement de la guerre du Péloponnèse.

LES Grecs ne furent pas plutôt délivrés de la crainte des incursions étrangères, qu'ils commencèrent à fomenter réciproquement entr'eux de nouvelles divisions. Depuis long-temps, il est vrai qu'il existoit dans leur sein un germe de dissensions dont l'animosité restoit étouffée par le sentiment des périls communs. Cet assemblage de républiques étoit composé d'Etats absolument distincts par leurs mœurs, par les intérêts et le caractère; étoit-il étonnant de les voir toujours en querelle l'un avec l'autre? Mais les premiers signes d'une rivalité plus dangereuse éclatèrent entre les Athéniens et les Spartiates, à l'occasion de la défaite des Perses. Les uns, par un excès d'ambition raffinée, ne vouloient admettre dans la confédération générale, aucun Etat au-dessus d'eux; les autres conservant toute la rudesse et la sévérité de

leur constitution, ne pouvoient supporter l'idée de l'égalité à partager avec un Etat plus foible que le leur en apparence.

Athènes rebâtie.

Les Athéniens, de retour avec leurs familles, pensèrent à rebâtir leur ville, entièrement détruite durant la guerre des Perses; et, comme les nouveaux établissemens tendent toujours à perfectionner les anciens, on suivit le plan qu'on s'étoit tracé, en ajoutant à l'étendue et à la force des remparts détruits, afin de donner à la ville plus de magnificence et de sécurité; rien de plus naturel : cependant les Lacédémoniens conçurent de la jalousie à l'occasion de cette entreprise, et commencèrent à soupçonner qu'Athènes, déjà souveraine sur la mer, alloit bientôt essayer d'usurper le même empire sur la terre. Ils envoyèrent en conséquence une ambassade aux Athéniens, pour les dissuader de l'exécution de ce plan, prétextant comme une raison plausible, le danger dont ces fortifications menaçoient tous les Grecs confédérés, si elles tomboient jamais au pouvoir des Perses. Cette ambassade offrit d'abord en apparence des raisons suffisantes pour arrêter les Athéniens dans leur projet; mais Thémistocle

Jalousie des Lacédémoniens à l'égard de cette nouvelle ville.

qui, depuis la bataille de Salamine continuoit toujours à diriger les assemblées d'Athènes, pénétra facilement ce prétexte; il avertit le conseil de dissimuler avec adresse. Il répondit, d'après cela, aux ambassadeurs de Sparte, « que les Athéniens enverroient incessamment une ambassade à Lacédémone, pour lever pleinement tous ces scrupules ». Après avoir ainsi gagné du temps, il se fit nommer pour traiter lui-même cette importante négociation, et prit à tâche de traîner l'affaire en longueur par des délais étudiés. Il avoit d'abord pourvu à ce que ses collègues d'ambassade vinssent le joindre l'un après l'autre; il allégua ensuite, lorsqu'ils furent à Lacédémone, qu'il n'avoit attendu que leur arrivée pour terminer en une seule audience l'objet de sa députation. Durant tout ce temps, les travaux étoient poussés à Athènes avec toute l'ardeur et l'industrie possibles; on employoit jusqu'aux femmes, enfans, étrangers, esclaves, sans relâche même d'un seul jour. En vain les Spartiates se plaignirent de ce procédé; en vain pressèrent-ils Thémistocle de hâter l'objet de sa mission; il nia constamment le fait, et les conjura de ne point ajouter foi à des rap-

Thémistocle ambassadeur à Lacédémone.

ports vagues ou frivoles. Il leur fit entendre qu'il desiroit qu'on envoyât d'abord à Athènes pour s'informer de la vérité de ce qui s'y passoit; et cependant il fit donner avis aux Athéniens de retenir les envoyés de Sparte jusqu'à ce que lui-même et ses collègues fussent de retour. Enfin, après avoir épuisé toutes ses ressources pour prolonger les délais, il demande hardiment audience; sachant que les travaux étoient tous achevés, il ne crut pas devoir garder le masque plus long-temps. Il apprend aux Spartiates, en plein conseil, qu'Athènes est désormais en état de refuser l'entrée de ses murailles à quelque ennemi que ce soit, étranger ou national; que ce qu'a fait au surplus sa patrie, est également conforme aux loix et à l'intérêt commun de toute la Grèce : « Chaque cité d'ailleurs, ajouta-t-il, » n'a-t-elle pas le droit de consulter sa propre sûreté, sans la soumettre aux volontés, à l'examen de ses voisins? Ce qu'Athènes vient d'exécuter, est entièrement » l'ouvrage de mes conseils. En un mot, le » traitement réservé à ses ambassadeurs, » retombera sur ceux de Sparte qu'on retient encore dans Athènes ». Cette déclara-

tion déplut aux Lacédémoniens; mais soit qu'ils se rendissent à la vérité, soit qu'ils ne voulussent point en venir à une rupture ouverte, ils crurent devoir dissimuler leur ressentiment; et les ambassadeurs, de part et d'autre, ayant reçu tous les honneurs convenables, retournèrent dans leurs Etats respectifs. Thémistocle revint, accueilli par ses concitoyens avec autant de joie que s'il fût arrivé triomphant : son caractère étoit plus propre que tout autre à lui faire goûter les délices attachées à de pareils honneurs.

Lorsqu'il eut pris toutes les mesures nécessaires pour affermir la tranquillité d'Athènes, son premier soin fut d'en agrandir le port, et d'y former un havre aussi vaste que commode et sûr. Il fit passer un décret qui ordonnoit d'y construire chaque année vingt vaisseaux, afin d'entretenir et d'augmenter les forces maritimes; et pour engager un plus grand nombre d'ouvriers et de matelots à se rendre dans ce port, il leur fit accorder des franchises et des priviléges particuliers. Son dessein étoit de rendre Athènes une ville entièrement maritime; système politique, bien différent de ceux

qui gouvernoient avant lui, et dont tous les efforts au contraire tendoient à éloigner le peuple du commerce et des affaires maritimes.

Mais, comme un succès obtenu peut conduire à tenter de plus grandes entreprises, Thémistocle osa vouloir outre-passer les bornes de la justice, en poursuivant l'exécution du projet qu'il avoit à cœur. Il alla jusqu'à former le plan d'ôter tout prétexte de rivalité à Lacédémone, et de procurer à Athènes l'empire même de la Grèce. Dans ce dessein, il déclare un jour en pleine assemblée du peuple, qu'il auroit un projet très-important à découvrir; mais qu'il ne peut le communiquer publiquement, parce que l'exécution exige du secret et de la promptitude. Il demande à cet effet qu'on lui nomme une personne avec laquelle il puisse s'expliquer; dont les lumières et le crédit puissent le diriger en confirmant le dessein qu'il a conçu. Pour se conduire prudemment dans une affaire de cette importance, il n'étoit pas aisé de rencontrer le plus habile et le plus parfait politique de l'Etat. Aristide fut choisi par toute l'assemblée d'une voix unanime, comme le plus propre à peser la

justice et l'utilité de ce qui alloit être proposé. Thémistocle l'ayant pris à part, lui dit qu'il avoit formé le dessein de brûler la flotte des confédérés qui mouilloit dans un port voisin, et, par-là, de rendre sa patrie maîtresse absolue de la mer. Aristide, à qui cette proposition déplut intérieurement, ne fit point de réponse : de retour à l'assemblée, il annonça que rien ne pouvoit être plus avantageux pour Athènes que ce que proposoit Thémistocle; mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuste. Le peuple, encore animé d'un reste de vertus, rejeta, d'une commune voix, la proposition de Thémistocle; sans savoir même ce qu'elle contenoit, et conféra, de ce moment, à Aristide le surnom de *Juste ;* titre aussi flatteur pour lui que mérité.

Athènes, ainsi rendue au calme de la paix, se remit à cultiver ces arts qui sont le charme de la vie et le gage de la liberté. Le peuple commença dès lors à prendre plus de part qu'il n'en avoit jamais prétendu au gouvernement, et chaque jour la constitution de l'Etat faisoit quelques pas vers la démocratie. Aristide vit ces progrès, et craignit avec juste raison les suites de cette

forme de gouvernement populaire ; il fit rendre en conséquence, un décret, d'après lequel les archontes, magistrats suprêmes, seroient indifféremment élus parmi tous les citoyens, sans distinction de rangs ; et suivant ainsi le vœu général, il sut assurer la subordination légale de tous les ordres de l'Etat.

Cependant les Grecs, encouragés par leurs victoires, résolurent d'envoyer une flotte pour délivrer leurs confédérés qui gémissoient encore sous le joug de la Perse. Pausanias commandoit les vaisseaux des Spartiates. Aristide, et Cimon fils de Miltiade, étoient à la tête de ceux des Athéniens. C'étoit la première fois que celui-ci, fort jeune encore, se voyoit à portée de produire ses vertus au grand jour. Il s'étoit déjà constitué lui-même prisonnier, pour satisfaire à l'amende que devoit son père; et cet acte de piété filiale fut le présage le plus favorable qu'il pût donner de sa future grandeur. Dès qu'il fut mis en liberté, il se signala par ses travaux militaires. On remarquoit en lui le courage de son père et le jugement de Thémistocle, unis à plus de franchise que chez aucun d'eux. Ce carac-

tère se manifestoit ouvertement; on s'en servit comme de contre-poids, pour l'opposer à la ruse et aux subtilités de Thémistocle. C'est ainsi que Cimon parvint aux premiers emplois dans la paix et dans la guerre. Sous ces généraux, la flotte des alliés dirigea sa course vers l'île de Chypre, dont toutes les villes furent mises en liberté. Puis, s'avançant vers l'Hellespont, on attaqua la ville de Byzance; on s'en rendit maître, et l'on y fit un grand nombre de prisonniers, appartenans pour la plupart aux plus riches et aux plus considérables familles de la Perse.

Le succès de cette expédition ne fut pas moins funeste que glorieux pour les Grecs. Un torrent de richesses, dont ils furent inondés tout-à-coup, effaçant jusqu'aux moindres traces de leur simplicité primitive, répandit la corruption dans les mœurs de toutes les classes de citoyens. Les Athéniens, déjà perfectionnés dans les arts de la mollesse et du goût qui les avoient policés, surent au moins cacher pour un temps, le changement qu'ils venoient d'éprouver; mais il éclata dès les premiers instans parmi les Spartiates, et Pausanias lui-même à leur

tête fut le premier attaqué de cette contagion. Son caractère naturellement fier, impérieux, encore plus empreint qu'aucun autre, de la sombre austérité qui régnoit à Sparte, ne mit point de bornes à son ambition. Il traitoit les officiers, les généraux confédérés même, avec dureté, dédain et arrogance. Enfin il aliéna tellement l'esprit de ses soldats, que tous les confédérés l'abandonnèrent pour se ranger sous la protection et le commandement d'Aristide et de Cimon. Ces deux chefs gardèrent toujours une conduite opposée : affables, prévenans au contraire, ils ne cherchoient qu'à obliger, qu'à tempérer l'austérité par la douceur; et leurs manières gagnoient tous ceux que leurs bienfaits ne pouvoient captiver. Un contraste aussi mortifiant pour Pausanias ne pouvoit manquer de lui déplaire. En vain il voulut essayer de soutenir son autorité par l'orgueil et l'ostentation ; il savoit trop peu se rendre populaire pour ne pas voir échouer tant d'importance; il devint méprisable à ceux même qui le reconnoissoient encore pour chef.

Ce fut peut-être par ces motifs qu'il résolut de sacrifier son pays à son ambition, et

de livrer aux Perses un Etat où il ne devoit pas espérer de dicter long-temps ses volontés. Quoi qu'il en soit, il fit des propositions à Xerxès pour gagner sa faveur ; et dans l'intention d'obtenir du crédit à la cour de ce monarque, il laissa quelques prisonniers des plus considérables s'échapper pendant la nuit, chargés de lettres pour Xerxès, dans lesquelles il offroit à ce prince de lui livrer Sparte avec toute la Grèce, à condition qu'il lui donneroit sa fille en mariage. Xerxès écoutant cette proposition avec avidité, s'en rapporta lui-même à Artabaze, son gouverneur, pour concerter avec lui les moyens de l'exécution. Il fournit de plus à Pausanias une grosse somme d'argent, pour être distribuée entre tous ceux des Etats de la Grèce qui voudroient entrer dans cette conspiration.

Trahison de Pausanias.

On ne sait combien de temps ce traité fut tenu secret; mais il fut découvert à Sparte avant son exécution. Pausanias eut ordre de revenir pour comparoître en jugement. Les preuves n'étoient cependant pas suffisantes pour le convaincre, d'après les réglemens établis par les éphores, de ne jamais condamner personne que sur les té-

moignages les plus évidens. Toutefois on lui ôta le commandement; il se retira, méditant sa vengeance et la ruine de son pays. Peu de temps après, il reçut un second ajournement pour se présenter devant les éphores sur de nouveaux chefs d'accusation. On trouva plusieurs de ses esclaves qui déposèrent contre lui. Il eut néanmoins assez de bonheur pour échapper encore cette fois, grace à la douceur des loix de Sparte, et à l'autorité que lui donnoient les fonctions de la royauté qu'il exerçoit (1).

Pausanias, échappé deux fois à la justice nationale, ne voulut pas à ce prix renoncer au plus lâche dessein, ni sacrifier sa vengeance à sa propre sûreté. Immédiatement après avoir été renvoyé d'accusation, il retourna, sans l'aveu de l'Etat, sur les bords d'où il avoit été rappelé, et continua sa correspondance avec Artabaze. Il agit désormais avec si peu de réserve, que sa conduite devint plus que suspecte aux éphores auxquels il ne manquoit que des preuves

(1) Pausanias, à titre de plus proche parent de Plistarque, fils de Léonidas, encore enfant, étoit alors son tuteur. (*Note du Traducteur.*)

pour le convaincre. Dans cet embarras où il ne leur falloit plus que l'évidence, arrive un esclave nommé l'Argilien, pour éclaircir tous les soupçons, avec des témoignages qu'il étoit impossible de rejeter. Pausanias s'étoit servi de cet esclave, pour porter une lettre à Artabaze : ce messager se disposoit en conséquence à remplir les ordres de son maître; mais en réfléchissant que plusieurs esclaves qui l'avoient précédé en pareille mission n'étoient jamais revenus, cette réflexion le conduisit à ouvrir le paquet dont il étoit porteur; et le mystère et le danger lui furent ainsi découverts. Pausanias et le gouverneur de la Perse étoient convenus de faire mourir tous les courriers qu'ils s'envertoient l'un à l'autre, afin de ne laisser aucune trace qui pût découvrir leur correspondance. Cette lettre fut rendue aux éphores, qui, dès-lors, ne pouvoient plus douter que Pausanias ne fût coupable; et cependant, pour plus parfaite conviction, ils voulurent la tenir de lui-même. Ils imaginèrent donc de faire réfugier cet esclave dans le sanctuaire du temple de Neptune, comme pour se sauver et se mettre sous la protection de cette divinité, en feignant de

l'implorer par rapport à l'infidélité qu'il venoit de commettre. Pausanias, informé de la conduite de cet esclave, court au temple sur-le-champ pour en savoir la cause. Là, cet esclave lui apprit qu'après avoir ouvert sa lettre, il en avoit lu le contenu, si fatal pour lui; qu'en conséquence, pour éviter le péril qui le menaçoit, il n'avoit trouvé que ce moyen. Pausanias, au lieu de nier le fait, tâcha de calmer les frayeurs de l'esclave; et, pour l'engager à l'avenir au secret, lui promit une récompense considérable : mais, durant cette entrevue, les éphores avoient eu soin d'aposter des personnes affidées pour entendre l'entretien; et de ce moment, la trahison fut notoire. Aussi-tôt que Pausanias rentra dans la ville, les éphores décidèrent de s'emparer de lui. L'aspect seul d'un de ces magistrats suffit pour l'instruire entièrement du danger qu'il couroit; il prit la fuite pour s'y dérober, et alla se réfugier au fond du temple de Minerve, où il arriva sans qu'on pût se saisir de lui. Comme la religion du pays ne permettoit pas de violer cet asyle, en l'arrachant de force du sanctuaire de la divinité; le peuple en ferma l'entrée avec de grosses

pierres ; et après en avoir découvert le toit, l'y laissa exposé aux intempéries de l'air : il y resta peu de temps, sans mourir de faim. Ainsi périt misérablement le général qui commanda les troupes victorieuses à la journée de Platée.

La destinée de Pausanias entraîna bientôt celle de Thémistocle, qui, peu de temps auparavant, avoit été banni de sa patrie, et vivoit comblé d'estime dans Argos. Un goût passionné pour la gloire, un desir effréné de régner en arbitre sur tous ses concitoyens, l'avoient rendu très-odieux dans Athènes ; il avoit élevé près de sa maison, un temple en l'honneur de Diane, avec cette inscription : *A Diane, la Déesse de Bon-Conseil;* comme pour faire allusion aux conseils qu'il avoit donnés en plusieurs occasions importantes ; et reprocher par-là tacitement à ses compatriotes de les avoir oubliés. C'en fut assez de cette légère offense, pour le faire bannir d'un Etat aussi jaloux, Av. J. C. 473. aussi agité que l'étoit celui d'Athènes. Mais bientôt on l'accusa d'avoir participé aux desseins de Pausanias, et d'avoir été secrètement d'intelligence avec lui. Dans le fait, Pausanias lui avoit communiqué tous ses

projets ; mais Thémistocle avoit rejeté ses propositions avec la plus vive indignation : néanmoins il crut devoir les cacher dans le temps, soit qu'il pensât que c'eût été bassesse de trahir un secret qui lui étoit confié ; soit qu'il imaginât qu'un plan aussi mal combiné que périlleux, ne pouvoit jamais réussir. Quoi qu'il en soit, la catastrophe de Pausanias prouva qu'ils étoient en correspondance, et les Lacédémoniens se déclarèrent ses accusateurs devant l'assemblée du peuple d'Athènes. Tels de ses concitoyens qui envioient ou redoutoient ce grand homme, se déclarèrent contre lui dans l'accusation générale, et demandèrent sa mort avec un acharnement extrême. Aristide seul, qui long-temps avoit été son antagoniste, refusa de se joindre à un aussi vil complot contre Thémistocle; il écarta cette lâche occasion de vengeance, ne se sentant pas disposé à se réjouir de l'infortune d'un rival, comme il avoit pu l'être à envier ses succès. En vain Thémistocle répondit par lettres aux calomnies qu'on lui suscitoit ; en vain il représenta qu'un caractère tel que le sien, aussi éloigné de toute espèce d'esclavage au sein de sa patrie, ne pouvoit être soupçonné

d'avoir ambitionné la servitude dans une terre étrangère. Le peuple, trop excité contre lui, fit partir des émissaires avec ordre de s'emparer de sa personne, et de l'amener devant l'assemblée nationale. Heureusement il en fut instruit assez à temps pour aller se réfugier dans l'île de Corcyre, aux habitans de laquelle il avoit autrefois rendu des services signalés. De-là, il s'enfuit en Epire, où se trouvant encore poursuivi par les Athéniens, il s'abandonna tout-à-fait au désespoir, et se retira chez Admète, roi des Molosses. Là, pour la première fois, il s'abaisse à employer l'art d'un homme obligé d'implorer l'appui d'un tyran : c'étoit lui qui, dans une autre occasion, avoit empêché la Grèce d'accorder du secours à ce monarque, et celui-ci en conservoit encore le souvenir. Admète étoit absent, lorsque Thémistocle vint le supplier de lui accorder protection. A son retour, il dut être bien étonné de trouver son ennemi déclaré qui venoit se mettre de lui-même en son pouvoir. Aussi-tôt que le roi parut, Thémistocle prit entre ses bras le jeune fils d'Admète ; puis s'asseyant au milieu des dieux domestiques de ce monarque, il l'instruisit

Fuite de Thémistocle.

de la cause de son arrivée, en implorant sa clémence protectrice. Admète surpris, touché de compassion à la vue du plus grand homme de la Grèce, prosterné en suppliant à ses pieds, le relève aussi-tôt, en lui promettant un refuge assuré. D'après cette promesse, lorsque les Lacédémoniens et les Athéniens vinrent le réclamer, Admète refusa formellement de livrer cet illustre fugitif, qui avoit choisi son palais pour asyle, dans la ferme conviction d'y trouver sauve-garde et protection. En poursuivant ainsi la fin de sa carrière au sein d'une oisive retraite, après avoir appris à mépriser l'ingratitude de ses concitoyens, Thémistocle ne s'attendoit plus qu'à leur oubli: mais les Athéniens et les Lacédémoniens ne le laissèrent point en repos, et tentèrent de nouveaux moyens pour se le faire livrer. En cette extrémité, comme Admète se trouvoit hors d'état de pouvoir défendre un hôte trop fameux, il prit le parti d'en favoriser l'évasion. Dans ce dessein, on l'embarqua sur un navire marchand qui faisoit voile pour l'Ionie; sa qualité fut soigneusement cachée. Une tempête ayant porté le navire vers l'île de Naxos, alors assiégée par les

Athéniens, il fut obligé de se découvrir au pilote, et en obtint de faire route pour l'Asie. Là, débarqué à Cumes, ville d'Eolie dans l'Asie mineure, sous une forte garde, et dans un de ces chariots couverts dont les Perses ont coutume de se servir pour voiturer leurs femmes, il fut envoyé à Sardes où étoit la cour.

Thémistocle passe en Asie.

Lorsque l'infortuné fugitif arriva au palais du voluptueux monarque Asiatique, il demanda au capitaine des gardes, à titre d'étranger, de Grec, la permission de parler au roi. L'officier l'avertit d'une cérémonie à laquelle il savoit bien que tous les Grecs ne se soumettoient pas volontiers, mais sans laquelle on n'accordoit point un tel honneur; c'étoit de se prosterner devant le monarque, et de l'adorer comme la vivante image de la divinité sur la terre. Thémistocle, qui n'avoit jamais été fort scrupuleux sur les moyens d'obtenir ce qu'il desiroit, promet de s'y conformer; et tombant prosterné devant le roi de Perse, il déclare son nom, son pays et ses malheurs. « J'ai rendu, » lui dit-il, plus d'un service à mon ingrate » patrie, et je viens maintenant m'offrir » pour vous en rendre. Ma vie est en vos

Se prosterne devant le roi de Perse, et implore sa protection.

» mains ; vous pouvez exercer votre clé-
» mence, ou déployer votre vengeance ;
» sauver un suppliant qui est loin de vou-
» loir vous trahir, ou délivrer la Grèce de
» son plus implacable ennemi ». Le roi ne fit aucune réponse à cette première audience, quoiqu'il ne pût refuser son admiration à tant d'éloquence et d'intrépidité ; mais il ne tarda pas à se livrer à la joie qu'un semblable événement devoit lui causer. Il ne cacha pas à ses courtisans combien il étoit heureux pour lui de voir arriver Thémistocle, et le desir qu'il auroit que ses ennemis ne se départissent jamais de cette méthode, dangereuse pour eux seuls, de bannir ainsi d'entr'eux leurs plus sages et leurs meilleurs concitoyens. Cette idée satisfaisante ne l'abandonnoit plus, et se retraçoit jusques dans ses songes. Une nuit on le vit s'élancer de son lit, en criant par trois fois : « Je possède Thémistocle d'A-
» thènes » ! Il lui assigna même trois villes en pur don pour son entretien, et le soutint dans le plus grand faste et la plus riche abondance. On rapporte que telle étoit la faveur dont il jouissoit à la cour de Perse, et tel étoit le degré de considération auquel

il étoit parvenu dans tous les ordres de la société, qu'un jour on l'entendit à table, dire devant sa femme et ses enfans : « Certes ! nous eussions tout perdu, si nous » n'eussions rien perdu par le passé ».

Thémistocle vécut de la sorte dans l'opulence, et satisfait de l'esclavage, jusqu'à ce que le roi songeât pour la première fois à employer ses talens, en l'envoyant à la tête d'une armée contre les Athéniens. Quoique Thémistocle se montrât ouvertement l'ennemi déclaré d'Athènes, il conservoit néanmoins une secrète affection pour elle; ses ressentimens ne l'avoient point bannie de son cœur. La voix de sa conscience lui crioit qu'il alloit devenir l'instrument de la destruction d'une ville qui ne devoit qu'à ses conseils l'éclat florissant dont elle jouissoit; et cette voix lui causoit une peine inexprimable. Il se trouva enfin incapable de résister aux combats de sa reconnoissance envers le monarque et de son amour envers sa patrie : pour sortir de ce violent état, il ne trouva d'autre moyen que de se résoudre à mourir. Dans ce dessein, il prépare un sacrifice solennel, auquel il invite tous ses amis; après les avoir embrassés, et reçu

Thémistocle se donne la mort, pour ne pas tourner les armes contre sa patrie.

leurs derniers adieux, il avale le poison qui mit fin aussi-tôt à sa vie. Il mourut à Magnésie, âgé de 65 ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans l'agitation et le tumulte des affaires publiques. Thémistocle semble avoir réuni en lui seul tous les principaux traits qui peignent en général les Grecs ; sagacité, éloquence, bravoure ; sans aucuns principes, avec beaucoup d'avidité pour le gain : trop de vertus, pour être à mépriser ; trop de défauts, pour être à considérer comme un grand caractère.

Son caractère.

Tandis que la fortune se jouoit ainsi de Thémistocle, le juste Aristide ajoutoit encore un nouveau lustre à sa gloire. On a déjà observé que le commandement de la Grèce avoit passé de Sparte à Athènes. Les Etats unis étoient convenus de déposer dans l'île de Délos le trésor commun des fonds qu'ils devoient fournir pour les dépenses de la guerre, et de le confier à la garde d'un homme dont la tête fût aussi saine que le cœur pur. Il s'agissoit de le trouver, cet homme rare, auquel on pût remettre en sûreté un dépôt aussi important, et reconnu authentiquement pour préférer les intérêts

publics aux siens propres. Après avoir jeté les regards de tous côtés, les yeux se fixèrent universellement sur Aristide. Thémistocle disoit aussi de lui en plaisantant, qu'il n'avoit d'autre mérite que celui d'un coffre-fort, en gardant fidèlement ce qu'on lui confioit.

La conduite d'Aristide, en s'acquittant de ce devoir, ne servit qu'à confirmer de plus en plus la haute opinion que tout le monde s'étoit formée de son intégrité. Il administra ce trésor avec les soins d'un père de famille, et l'attention scrupuleuse d'un pauvre particulier qui n'auroit eu rien de plus cher au monde. Personne ne se plaignit de son administration; jamais aucune partie des fonds publics ne fut dépensée inutilement. Lui-même, en contribuant, par ce moyen, à enrichir l'Etat, étoit fort pauvre; et rougissoit si peu de ce titre, qu'il le regardoit comme aussi glorieux pour lui que tous ses triomphes et les victoires qu'il avoit remportées. Il arriva, dans une occasion, que Callias, parent et ami d'Aristide, fut cité devant les juges pour quelque faute; et l'un des principaux chefs d'accusation contre lui, étoit que tandis qu'il regorgeoit de luxe

Intégrité d'Aristide.

et d'abondance, il souffroit que son ami, son allié, Aristide, restât dans l'indigence. Aristide fut appelé en témoignage : alors on reconnut que Callias lui avoit souvent offert de partager sa fortune, mais qu'Aristide avoit éloigné ce bienfait, en assurant « que » celui-là seul doit être réputé dans le be- » soin, qui permet à ses desirs de passer les » bornes de son revenu ; que celui, au con- » traire, qui sait se contenter de peu, se » rapproche le plus des dieux qui n'ont be- » soin de rien ».

Tel vécut Aristide, juste dans ses relations publiques, indépendant pour tout ce qui lui étoit personnel. Sa maison étoit une école de vertu, ouverte à toute la jeunesse athénienne qui aspiroit à la sagesse, et avoit la noble ambition de se rendre digne de gouverner un jour. Il accueilloit ces jeunes gens avec douceur, les écoutoit avec patience, les instruisoit familièrement ; tâchoit sur toutes choses de leur apprendre à s'estimer eux-mêmes comme ils le devoient. Entre tous ses disciples, un des premiers étoit Cimon, qui joua par la suite un rôle si distingué dans la république. L'histoire ne fait pas mention précisément du temps

ni du lieu de la mort d'Aristide ; mais elle rend à son désintéressement le plus glorieux témoignage, en nous apprenant que celui qui avoit à sa disposition tous les trésors publics, mourut pauvre. On assure même qu'il ne laissa pas assez d'argent pour payer les frais de ses funérailles ; mais que le gouvernement fut obligé de se charger de cette dépense et de l'entretien de sa famille. Ses filles furent dotées par l'Etat, qui nourrit son fils Lysimaque, élevé au Prytanée, et fit subsister une partie de ses petits-enfans d'une pension semblable à celle qui étoit destinée aux vainqueurs des jeux olympiques. Mais le plus grand de tous les honneurs que ses concitoyens payèrent à sa mémoire, fut le surnom de *Juste ;* caractère bien au-dessus des vains titres de l'esprit et des conquêtes ; d'autant que la fortune ou le hasard peuvent conférer ceux-ci, au lieu que les qualités morales sont les seules qu'il soit en notre pouvoir de nous donner.

Reconnoissance d'Athènes envers la famille d'Aristide après sa mort.

Athènes, privée des conseils et de l'intégrité de ses deux plus grands magistrats, laissoit un libre champ ouvert à l'ambition de nouveaux concurrens ; lorsque Cimon,

Cimon.

fils de Miltiade, promit de les remplacer dignement sur la scène. Cimon avoit passé sa jeunesse dans les excès, d'où l'on avoit désespéré de le voir jamais sortir. La première fois qu'il se mit sur les rangs pour capter la faveur du peuple, il en fut si mal accueilli par le préjugé qu'avoient établi contre lui ses premières erreurs, qu'il essuya le plus cruel abandon. Cependant, quoiqu'il ne fût dépourvu ni de courage ni d'habileté, il crut devoir se départir de toute idée d'emploi public, content de se borner à des jouissances moins élevées. Mais Aristide ayant pénétré que cette tournure d'esprit un peu libertin s'allioit à plusieurs grandes qualités, inspira au jeune homme de nouvelles espérances, et le persuada de revenir à la charge. Dès-lors, pour seconder ses vues, Cimon changea entièrement de conduite; et laissant de côté ses folies de jeunesse, il ne s'attacha plus à rien que de noble et de grand : par-là, il ne fut point inférieur à Miltiade pour la valeur, ni à Thémistocle pour la prudence; et ne fut guère surpassé même par Aristide, en probité.

Ses belles qualités.

La première expédition de marque con-

fiée à Cimon, fut celle de la flotte qui devoit purger les mers d'Asie des ennemis qui les infestoient. Lorsqu'il fut arrivé dans la Carie, toutes les villes grecques qui sont sur le bord de la mer vinrent se rendre immédiatement à lui; et le reste, où il y avoit garnison persane, fut pris d'assaut. Ainsi, par sa conduite, autant que par son habileté, toute cette contrée, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, se déclara contre la puissance des Perses, et se joignit à la confédération des Grecs. Av. J. C. 471.

La prise de la ville d'Eione est trop remarquable pour la passer sous silence. Bogès en étoit gouverneur, et la défendoit pour le roi de Perse son maître, avec la ferme résolution de la sauver, ou de périr avec elle. Il pouvoit entrer en capitulation avec les assiégeans, et Cimon la lui avoit même fait offrir plusieurs fois à des conditions très-avantageuses; mais, préférant l'honneur à la vie, il refusa toute espèce de traité, et défendit son poste avec une fureur incroyable, jusqu'à ce qu'il se vît hors d'état de résister. Enfin, après avoir épuisé toutes ses provisions, il jette tous ses trésors hors des murs de la ville, dans le fleuve Stry-

Belle défense de la ville d'Eione.

Av. J. C. 471.

Cruauté de Bogès.

mon ; ensuite il égorge sa femme et ses enfans, les met sur un bûcher qu'il avoit fait dresser exprès, l'allume tout entier, s'y précipite, et expire au milieu des flammes.

Victoire remportée par Cimon sur la flotte des Perses.

470.

Cimon, marchant de conquête en conquête, fut ensuite informé que toute la flotte des Perses avoit jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve Eurimédon, où elle attendoit un renfort de vaisseaux venant de Phénicie, et ne vouloit livrer le combat qu'après cette jonction. Le général Athénien résolut de la prévenir, s'il étoit possible. Il rangea ses galères en conséquence, et même de manière à forcer l'ennemi à engager l'action. Ce fut en vain que la flotte des Perses se retira plus avant dans l'embouchure du fleuve ; les Athéniens la poursuivirent en remontant les courans, jusqu'à ce qu'elle fût obligée de se préparer au combat. Les Perses, qui avoient la supériorité d'une centaine de vaisseaux, soutinrent le choc pendant quelque temps avec beaucoup de fermeté ; mais poussés à la fin sur le rivage, ceux qui mouillèrent les premiers, descendirent à terre, laissant leurs vaisseaux vides en proie à l'ennemi. Ainsi, outre ceux qui

furent coulés à fond, les Athéniens prirent environ cent vaisseaux. Alors poursuivant le carnage jusque sur terre, les soldats Grecs s'élancent hors de leurs vaisseaux, poussent des cris, et courent en furieux sur les Perses, qui soutiennent le premier choc en désespérés; mais enfin la valeur des Grecs l'emporte sur le désespoir de l'ennemi. Une déroute totale des Perses s'ensuivit; ils laissèrent un grand nombre de prisonniers, un butin considérable après eux dans leurs tentes : ce fut une double victoire pour les Grecs, remportée dans la même occasion sur mer et sur terre.

Cimon, de retour de cette heureuse expédition, résolut d'employer les richesses considérables que cette guerre lui avoit procurées, à embellir et orner la ville qui l'avoit vu naître. Le goût de l'architecture s'étoit introduit depuis quelque temps dans la Grèce, et les Athéniens offrirent à l'univers, dans cet art, des modèles qui surpassent encore aujourd'hui tous les autres. Des victoires si humiliantes pour l'orgueil des Perses, engagèrent enfin cette puissance à songer à la paix. Peu de temps après, le traité fut conclu en des termes tout-à-fait hono- Les Perses font la paix avec la Grèce.

rables pour les Grecs. Il fut stipulé que les villes grecques de l'Asie jouiroient désormais sans trouble de leur liberté, et que les Perses tiendroient leurs armées de terre et de mer assez éloignées des parages de la Grèce, pour ne pas laisser le moindre germe de soupçon et d'inquiétude. Ainsi fut entièrement terminée la guerre avec les Perses; guerre qui avoit contenu les Etats de la Grèce dans l'union, et produit au grand jour tous leurs talens. A compter de cette époque, ces haines nationales qui s'étoient dissipées devant l'ennemi commun, se reproduisirent bientôt, et les armèrent les uns contre les autres. Leur esprit belliqueux se perdit en de petites rivalités; et totalement énervés au milieu des arts et du luxe, ils se préparèrent de loin à se soumettre au premier oppresseur qui se présenteroit pour envahir leur liberté.

Vers ce temps, l'étude de la philosophie fut apportée d'Ionie dans Athènes, par Anaxagore de Clazomène. La poésie fut cultivée par Simonide, de l'île de Céos, qui chanta les exploits de son pays en vers dignes de leur célébrité : toutefois ses écrits n'eurent pas assez de mérite pour se préserver

de l'oubli ; et l'on peut assurer que le genre humain ne laissa jamais perdre aucun ouvrage qui tendît à le rendre meilleur ou plus heureux.

CHAPITRE IX.

Depuis la paix avec la Perse, jusqu'à celle de Nicias.

La puissance d'Athènes, ainsi délivrée en grande partie des frayeurs qu'une haine étrangère lui avoit causées, commença dès-lors à se livrer aux fureurs intestines. Les citoyens mirent en usage tout l'art possible pour se supplanter les uns les autres dans la recherche des honneurs et de l'autorité. Outre Cimon, auquel, d'un consentement unanime, on avoit confié la flotte et l'armée, d'autres s'efforçoient de saisir le timon des affaires, et de s'emparer du gouvernement de l'Etat, sans courir tant de hasards. A la
Périclès. tête de ces prétendans étoit Périclès, plus jeune que Cimon, et d'un caractère tout différent. Périclès descendoit des plus grandes et des plus illustres familles d'Athènes; son frère Xantippe avoit défait les Perses à Mycale, et sa mère Agariste étoit nièce de Clisthènes qui chassa les tyrans, et jeta les premiers fondemens du gouvernement po-

pulaire dans Athenes. Dès long-temps il méditoit son élévation. Il avoit pris les leçons d'Anaxagore sur la philosophie naturelle. Il s'étoit beaucoup appliqué à l'étude de la politique, mais sur-tout il s'étoit livré à celle de l'éloquence, persuadé que, dans un Etat populaire, on ne peut s'avancer que par-là. Le succès couronna ses travaux. Les poëtes, ses contemporains, affirment que sa puissante éloquence frappoit comme la foudre toute la Grèce étonnée. Il avoit l'art d'unir la force à la beauté, et il étoit aussi impossible de ne pas se rendre à la solidité de ses raisonnemens qu'au charme de son élocution. Thucydide, un de ses plus grands adversaires, disoit souvent de lui, que, quoiqu'il l'eût terrassé plusieurs fois, Périclès savoit si bien persuader l'auditoire, qu'on ne pouvoit jamais concevoir qu'il eût eu le dessous.

Son éloquence.

A l'éloquence, il joignoit encore une connoissance profonde du cœur humain, et une aussi parfaite expérience du caractère de ceux devant lesquels il parloit. Il avoit coutume de se dire à lui-même : « Souviens-toi, » Périclès, que tu vas parler devant des » hommes nés pour la guerre et pour la li-

» berté, et n'oublie pas de flatter leur pas» sion dominante ». Il ressembloit au tyran Pisistrate, non-seulement par la douceur et l'accent de la voix, mais même par les traits du visage, l'air et les manières. A ces graces acquises et naturelles, il joignoit encore les faveurs de la fortune : il étoit fort riche, et ses alliances s'étendoient à toutes les plus puissantes familles de l'Etat.

La mort d'Aristide, le bannissement de Thémistocle et l'absence de Cimon favorisoient l'ambition naissante de Périclès. Cependant il cacha d'abord avec soin ses projets, jusqu'à ce que, trouvant le peuple disposé de plus en plus à entrer dans ses vues, il parvint à être à la tête des premiers de l'Etat, qu'il mit dans ses intérêts par l'apparence de la vertu la plus désintéressée. Le principal obstacle à son élévation étoit Cimon dont la candeur et la libéralité lui avoient attaché un nombre considérable de partisans de tout rang et de toute qualité. Périclès voulut opposer à ce rival l'affection populaire, en dépensant les richesses de l'Etat en largesses, en récompenses; et avec des profusions semblables, il parvint aisément à faire épouser ses intérêts à la multitude.

Ambition et brigues de Périclès.

Après s'être assuré de la faveur du peuple, il porta ses premiers coups sur l'Aréopage, tribunal composé des personnages les plus respectables d'Athènes. A l'aide d'un certain Ephialte, autre champion populaire, il déroba la connoissance de plusieurs causes à ce tribunal, et fit tomber dans le mépris tout l'ordre qui le composoit. Par-là, tandis qu'on permettoit à Cimon de conduire les affaires extérieures de la guerre, il en dirigeoit tous les ressorts au-dedans; et, comme il étoit de son intérêt de tenir toujours Cimon éloigné, il prit à tâche de ne pas le laisser manquer d'occupations au-dehors.

Tandis que tout ceci se passoit à Athènes, une révolte des Ilotes ou esclaves Lacédémoniens, fournit à ces deux républiques l'occasion d'essayer leurs forces respectives. Ces hommes qui, depuis plusieurs siècles, gémissoient sous le joug de leurs compatriotes, privés même de toute espérance de pouvoir jamais le secouer, par l'ascendant d'un faux préjugé dont ils étoient les victimes, prirent enfin les armes contre leurs tyrans, et ne menacèrent de rien moins que de renverser l'Etat. Dans cette extrémité, Révolte des Ilotes.

les Lacédémoniens députèrent à Athènes pour implorer du secours. Mais Ephialte s'y opposa, déclarant qu'il ne voyoit aucune raison plausible de secourir cette rivale d'Athènes, ni de la rendre formidable et puissante, en lui accordant ce qu'elle demandoit. D'un autre côté, Cimon prit le parti de Sparte, et déclara qu'il y auroit de la foiblesse et de la légéreté à laisser mutiler le corps des confédérés de la Grèce, en souffrant qu'on se détachât si lâchement d'un de ses membres. L'avis de Cimon l'emporta pour cette fois; on lui permit de marcher au secours de Lacédémone, à la tête d'une armée nombreuse; et la révolte fut appaisée à son approche. Mais bientôt une nouvelle dissension brouilla tout. Les Ilotes s'emparèrent de la forte citadelle d'Ithome, et les Spartiates demandèrent encore l'assistance des Athéniens. C'est alors que le parti de Périclès l'emporta, et qu'on refusa de satisfaire aux instances des Lacédémoniens. On les laissa terminer cette guerre avec leurs esclaves, du mieux qu'ils purent. Après avoir assiégé Ithome pendant dix ans, ils s'en rendirent maîtres à la fin, en accordant la vie à ceux qui s'y étoient défendus, sous

la condition de sortir pour toujours du Péloponnèse.

Cependant, d'une part, le refus des Athéniens ; de l'autre, quelques outrages dont on accuse les Lacédémoniens, réveillèrent cette jalousie qui subsistoit depuis long-temps entre ces républiques rivales ; sentiment qui influa, de ce moment, sur toutes leurs opérations, tantôt plus, tantôt moins, jusqu'à ce qu'elles devinrent entièrement incapables de résister aux plus foibles attaques des ennemis étrangers.

Le ressentiment des Athéniens se manifesta d'abord par l'exil de Cimon, qui, pour avoir favorisé les intérêts de Lacédémone, fut banni de la ville pour dix ans : puis ils rompirent leur alliance avec elle, pour conclure un traité avec les Argiens, ses ennemis déclarés. Les esclaves pris dans Ithome, passèrent aussi sous la protection des Athéniens, qui leur donnèrent un établissement à Naupacte, pour eux et leurs familles. La défection de la ville de Mégare vint encore mettre le comble à la dissension, quand cette ville se rangea sous la protection d'Athènes, et en reçut garnison. C'est sur de tels fondemens que s'éleva cette haine invé-

Av. J. C. 456.

térée, qui ne finit que par la destruction des deux partis.

Comme il arrive dans tous les commencemens d'hostilités, on entra en négociation plusieurs fois; on se ligua souvent de part et d'autre, jusqu'à ce qu'enfin on en vînt à une rupture ouverte. Deux petites batailles entre les Athéniens et les Corinthiens, avec des avantages alternatifs, furent le premier signal qui donna l'alarme. Ces combats furent suivis d'un autre entre les Athéniens et les Spartiates, à Tanagre. Ce fut à cette bataille que Cimon, oubliant l'injure qu'il avoit eue à supporter de sa patrie, vint secourir ses compatriotes; mais ceux-ci furent défaits. Un mois ou deux après, ils réparèrent cette disgrace, et les Athéniens furent vainqueurs à leur tour. La conduite de Cimon lui rendit la faveur publique; il fut rappelé du bannissement où il avoit passé cinq ans; et ce fut Périclès, son rival, qui, le premier, proposa le décret de son rappel.

Guerre civile entre les Etats de la Grèce.

Bataille de Tanagre.

Le premier usage que Cimon fit de son crédit à son retour, fut de réconcilier les deux républiques, et ses soins à cet égard, allèrent si loin, qu'une trève de dix ans fut conclue entre les deux Etats. Ce fut un

moyen de faire éclater la puissance d'Athènes sur des ennemis plus éloignés. Par l'avis de Cimon, on équipa une flotte de deux cents voiles, destinée, sous son commandement, à faire la conquête de l'île de Cypre. Il fit voile aussi-tôt pour investir l'île, et mit le siége devant Citium. Là, soit qu'il eût été blessé par les assiégés, soit qu'il fût épuisé par la maladie, il commença bientôt à sentir les approches de sa fin; mais, encore tout occupé de ses devoirs, il donna ordre à sa suite de cacher sa mort jusqu'à ce que ses projets fussent couronnés par le succès. Le secret et le bonheur suivirent l'exécution de ses ordres: trente jours après sa mort, l'armée, qui croyoit encore lui obéir, remporta une victoire signalée. Ainsi mourut Cimon, vainqueur non-seulement par la force des armes, mais même par la seule influence de son nom. Avec ce grand général l'amour de la gloire fut éteint, en grande partie, dans Athènes. Ce fut le dernier, comme le plus heureux de tous les héros de la Grèce. Telle étoit la terreur de son nom chez les Perses, qu'ils désertèrent universellement les côtes de la mer, et qu'ils n'osoient pas même approcher à quatre

Cimon défait les Perses près de Cypre.
Av. J. C. 449.

cents stades d'une place où l'on pouvoit craindre qu'il n'arrivât.

Délivré d'un puissant rival par la mort de Cimon, Périclès s'appliqua sérieusement à consommer ce qu'il avoit entrepris : partageant les terres conquises, amusant le peuple avec des spectacles, embellissant Athènes d'édifices publics, il s'acquit un tel ascendant sur l'esprit de ce peuple, qu'on eût dit qu'il étoit parvenu au pouvoir monarchique. Il trouva moyen de contenir pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoyens, en leur faisant monter la flotte de soixante navires qu'il équipoit tous les ans. Il fonda des colonies sur différens territoires nouvellement soumis à la république : par ce moyen, il purgea la ville d'un grand nombre de mauvais sujets, toujours prêts à troubler le gouvernement, et en même temps hors d'état de subsister. Mais les édifices publics qu'il éleva, les ruines de quelques-uns qui subsistent encore, suffisent pour rendre son nom recommandable à la postérité. Il est étonnant que, dans une ville peu considérable par le nombre de ses habitans, et dans un espace de temps aussi court que celui de son

Périclès embellit Athènes.

administration, il ait pu achever tant d'ouvrages magnifiques, qui demandoient des travaux et des dépenses immenses. L'architecture, la sculpture, la peinture et tous les arts s'épuisèrent pour concourir à ses desseins; et ce qui en reste encore aujourd'hui, nous offre des modèles inimitables de perfection. Pour produire ces chef-d'œuvres, il eut recours en quelque sorte à l'injustice; il se servit des richesses que la Grèce fournissoit pour la guerre de Perse, et qui avoient été déposées dans l'île de Délos. Il eut assez d'adresse pour transporter ces trésors dans Athènes, et les dépenser à s'assurer la faveur populaire qui faisoit son pouvoir, par tous les arts qui savent la captiver. C'est ainsi qu'Athènes parvint à être tellement admirée, enviée par ses voisins, qu'elle étoit généralement citée comme l'ornement de la Grèce. Lorsqu'on se plaignoit de ce que le trésor public se dissipoit dans ces monumens d'ostentation, Périclès répondoit que le peuple d'Athènes ne devoit compte à personne de sa conduite; puisque celui des états confédérés qui contribuoit le plus à leur défense, avoit le plus de droit à leurs richesses rassemblées. Il ajoutoit

qu'il étoit dans l'ordre que d'ingénieux artistes eussent aussi leur part dans la distribution des fonds publics, lorsqu'il en restoit encore assez pour fournir aux frais de la guerre.

Ces discours, dans la bouche d'un homme déjà trop accoutumé à ne jamais se départir de ses prétentions, commandoient plutôt qu'ils ne persuadoient. Non-seulement les politiques d'entre ses compatriotes, mais même tous les Etats de la Grèce, s'appercevoient de ses progrès journaliers vers la souveraineté. On le voyoit, ainsi que Pisistrate y étoit parvenu, aspirer à mettre le peuple dans le cas de se forger ses propres chaînes. Pour remédier au mal qui ne cessoit de faire des progrès, les premiers citoyens d'Athènes opposèrent Thucydide à l'accroissement du pouvoir de Périclès, et voulurent essayer de mettre un frein à son ambition, en balançant par l'éloquence la faveur populaire.

Thucydide, rival de Périclès.

Thucydide étoit le beau-frère de Cimon, et dans nombre d'occasions, il avoit déployé l'étendue de sa sagacité. S'il n'avoit pas les talens militaires de son rival, son éloquence lui donnoit une influence très-

puissante sur le peuple. Comme il ne s'absentoit jamais de la ville, il usoit de tous les moyens de combattre Périclès, et pour un temps du moins il soumit l'ambition de ce rival à la raison.

Cependant ses efforts ne purent longtemps prévaloir contre le don de persuader et l'art de corrompre que Périclès lui opposoit; celui-ci chaque jour gagnoit du terrein, jusqu'à ce qu'enfin il se trouvât revêtu de toute l'autorité publique. C'est alors qu'il commença tout-à-coup à changer de conduite, et au lieu d'agir en adulateur humble et suppliant, il prit le ton et la fierté d'un souverain. Bientôt il se mit au-dessus des caprices du peuple, changea la démocratie d'Athènes en une espèce de monarchie, sans se départir toutefois des principes du bien public. Il voulut de temps en temps, à la vérité, l'emporter sur la volonté de ses concitoyens; mais en d'autres temps, lorsqu'il trouvoit trop de résistance, il les forçoit en quelque sorte à consulter leurs propres intérêts: ainsi tenant un juste milieu entre l'empire et la persuasion, la profusion au-dehors, l'économie au-dedans, sous le manteau de la politique et de l'intégrité per-

Périclès s'empare de la souveraine puissance.

sonnelle, Périclès parvint à tenir seul dans Athènes les rênes du gouvernement, et à rendre tous ceux qu'il avoit pour ennemis, les ennemis de l'Etat.

Il ne faut pas s'étonner sans doute si la prospérité et la magnificence d'Athènes déplurent aux Etats de la Grèce qui lui portoient envie; sur-tout lorsqu'on fait attention que cette splendeur étoit due en partie aux autres Etats qui y contribuoient. Sparte, singulièrement, voyoit toujours avec l'œil de l'envie cette cité superbe, accrue de jour en jour; et ne tarda pas à faire éclater la haine qu'elle lui portoit, par le refus d'envoyer des députés à Athènes pour délibérer sur la réparation des temples qui avoient été brûlés pendant les guerres avec la Perse.

Jalousie de Sparte contre Athènes.

Les succès de Périclès dans la Thrace, augmentèrent encore la violence de ce ressentiment, et particulièrement la protection qu'il accorda aux alliés de la Grèce, lorsque faisant le tour du Péloponnèse avec cent vaisseaux, il gratifia les villes alliées de tout ce qu'elles crurent devoir lui demander. Taut d'honneurs irritoient l'indignation spartiate, tandis qu'ils enchantoient l'ambitieuse Athènes par des idées de gran-

deur, et lui ouvroient un nouveau champ de conquêtes à méditer. Déjà ses citoyens commençoient à s'entretenir d'une tentative sur l'Egypte, d'attaquer les provinces maritimes de la Perse, de porter leurs armes dans la Sicile, et d'étendre leurs conquêtes depuis l'Italie jusqu'à Carthage. Ces projets passoient leur pouvoir; c'étoit leur orgueil plutôt que leur puissance qu'ils décéloient.

Une expédition contre Samos en faveur des Milésiens qui leur avoient demandé ce secours, fut par où commença la rupture entre les deux républiques, devenues désormais pour toujours ennemies. On prétend que Périclès lui-même excita cette guerre, pour plaire à une fameuse courtisane nommée Aspasie, dont il étoit singulièrement amoureux. Après plusieurs événemens et nombre de batailles qui importent peu à l'histoire, Périclès assiégea la ville de Samos à coups de tortues et de béliers. Il fut le premier qui se servit de ces machines guerrières pour les siéges. Les habitans de Samos, après avoir soutenu un siége de neuf mois, se rendirent : Périclès rasa leurs murailles, emmena leurs vaisseaux, et leur demanda

Périclès soumet la ville de Samos.
Av. J. C. 441.

une somme considérable pour les frais de la guerre. Ce général rentra dans Athènes encore plein du succès de cette expédition. A son retour, il fit des obsèques magnifiques en l'honneur de ceux qui avoient péri pendant le siége, et prononça lui-même leur oraison funèbre.

Dès-lors parut inévitable cette rupture entre Athènes et Lacédémone. Périclès, pour prévenir les desseins de la rivale d'Athènes, crut qu'il étoit à propos d'envoyer du secours à Corcyre dont s'étoient emparés les Corinthiens avec l'appui de Lacédémone.

Première guerre du Péloponnèse. Av. J. C. 432.

Comme cette querelle de Corcyre et de Corinthe fut la première étincelle de la guerre importante du Péloponnèse, qui bientôt embrasa toute la Grèce, il est nécessaire de donner un précis de son origine.

Épidamne étoit une colonie des Corcyréens qui, devenue opulente et bientôt après factieuse, bannit ses principaux citoyens : ces chefs, se joignant aux Illyriens, réduisirent ceux qui les avoient exilés à une telle extrémité, qu'Epidamne fut contrainte d'envoyer demander du secours à Corcyre la mère-patrie. Les Corcyréens ayant refusé, elle eut recours à Corinthe, en se donnant

elle-même aux Corinthiens qui la prirent sous leur protection. Les Corcyréens sentirent néanmoins cette offense : après avoir négligé de fournir les secours demandés par leur colonie, ils résolurent de la punir de la manière la plus éclatante. De-là les Corintiens se brouillèrent avec les Corcyréens ; de-là plusieurs combats sur mer, où les Corcyréens, vaincus, demandèrent, comme on l'a vu, l'appui des Athéniens qui envoyèrent à la vérité quelques secours de vaisseaux, mais d'une médiocre assistance pour défendre ceux qui les avoient sollicités.

Cette guerre en occasionna une autre : en effet Potidée, ville dépendante d'Athènes, s'étant déclarée pour Corinthe ; ces deux puissances, d'auxiliaires qu'elles étoient, devinrent parties principales, et portèrent toutes leurs forces près de Potidée, où se livra une bataille, dans laquelle les Athéniens eurent la victoire. Ce fut à cette action que Socrate sauva la vie à Alcibiade son élève, et qu'après le combat il lui fit décerner le prix de la valeur, qu'il avoit lui-même plus justement mérité. La ville de Potidée fut assiégée immédiatement après

Bataille de Potidée.

la victoire. Les Corinthiens se plaignirent aux Etats de la Grèce de ce que les Athéniens avoient enfreint les articles de la paix. Les Lacédémoniens en particulier admirent les députés de Corinthe à une audience où ceux-ci tâchèrent de leur faire sentir le danger dont Lacédémone elle-même étoit menacée par les projets ambitieux d'Athènes, et leur annoncèrent que, dans le cas où Corinthe n'obtiendroit point d'eux les secours qu'elle attendoit, elle se rangeroit du parti qui seroit assez fort pour lui assurer sauve-garde et protection. Après avoir entendu les raisons des Athéniens, les Spartiates en vinrent à des débats fort vifs entr'eux : enfin on termina par convenir universellement que les Athéniens étoient agresseurs, et qu'il falloit les restreindre à une juste idée de leurs devoirs. Mais la dispute étoit de savoir s'il falloit leur déclarer la guerre sur-le-champ, ou leur faire des représentations pour les porter d'eux-mêmes à la raison. L'un de leurs rois, Archidamus, homme sage et modéré, fut d'avis que la partie n'étoit pas égale pour le moment, et fit tous ses efforts pour dissuader ses concitoyens de se précipiter dans une

guerre aussi peu réfléchie. Mais Sthenélaide, l'un des Ephores, soutint le contraire, alléguant que, lorsque Lacédémone avoit reçu quelque affront, elle n'avoit point à délibérer, et que la vengeance devoit suivre aussi-tôt l'insulte. En conséquence, la guerre fut déclarée, et tous les confédérés furent informés de cette résolution.

La guerre ainsi résolue, pour donner quelque apparence de justice à leurs desseins, les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs à Athènes; et tandis qu'ils se préparoient à agir vigoureusement, ils voulurent encore paroître entrer en négociation. Ils demandèrent aux Athéniens l'expulsion de ceux qui avoient profané le temple de Minerve à l'occasion de Cylon. Ils exigèrent en outre que le siége de Potidée fût levé, enfin que les Athéniens cessassent d'entreprendre sur la liberté de la Grèce.

Périclès sentit bien alors que, puisqu'il avoit entraîné les Athéniens dans cette guerre, le soin de leur inspirer le courage nécessaire pour la poursuivre avec succès, le regardoit uniquement. Il persuade à ses concitoyens que des choses de peu de conséquence en elles-mêmes, exigées d'eux

Périclès exhorte les Athéniens à la guerre.

avec un ton d'autorité, avoient toujours été des motifs de guerre suffisans; qu'ils devoient se promettre un succès important de la division qui régnoit dans le parti des confédérés; qu'ils avoient une flotte pour s'emparer des possessions maritimes de ceux-ci, tandis qu'Athènes, suffisamment fortifiée, ne pouvoit être prise aisément par terre. Il finit par leur faire sentir la nécessité absolue d'une guerre dont ils recueilleroient les fruits avec d'autant plus de facilité, qu'ils s'y porteroient avec plus d'ardeur; qu'en général, les plus grands honneurs qui eussent couronné jusqu'à ce moment leurs entreprises, n'étoient dus qu'aux plus grandes extrémités; que ces exemples devoient servir à les encourager et n'être pas perdus pour leur postérité, à laquelle ils devoient les transmettre sans tache. Le peuple, inconstant et enthousiaste de nouveautés, sans penser au danger qui menaçoit, entra facilement dans les vues de l'orateur. Pour colorer leurs procédés, les Athéniens rendirent quelques réponses vagues aux Spartiates, en finissant par les assurer qu'ils desiroient régler tous leurs différends par les voies d'accommodement, tant ils étoient

éloignés d'entreprendre la guerre ; qu'au surplus, s'ils y étoient forcés, ils étoient résolus de se défendre avec tout le courage du désespoir.

Ainsi, par amour pour le changement, le peuple se précipita dans cette guerre ; mais Périclès avoit un intérêt personnel à la faire déclarer. Il étoit fort endetté envers l'Etat, et il savoit que le temps de la paix seroit le seul propre à saisir pour lui demander ses comptes. On rapporte à cette occasion qu'Alcibiade, son neveu, le trouvant un jour fort rêveur, lui en demanda la cause, et que Périclès répondit qu'il réfléchissoit sur la manière de rendre ses comptes : « Vous devriez plutôt, dit Alci- » biade, songer à n'en point rendre ». D'un autre côté, Périclès n'étant point heureux dans son ménage, se livroit tout entier aux charmes de la société d'Aspasie, sa maîtresse, dont l'esprit et l'enjouement attiroient tous les poètes et philosophes du siècle, sans en excepter Socrate lui-même ; elle penchoit du côté du parti opposé aux Spartiates, et l'on croit que Périclès acheva de se déterminer par ses conseils.

La guerre étant donc décidée de part et

d'autre, la première lueur de succès parut s'offrir en faveur des Athéniens. Platée qui s'étoit déclarée pour eux depuis peu de temps, fut surprise par trois cents Thébains, introduits dans la ville à l'aide de quelques-uns de ses citoyens conjurés ; mais le parti opposé tomba sur eux pendant la nuit, en tua un certain nombre, et fit deux cents prisonniers, qui, peu de temps après, furent mis à mort. Les Athéniens, informés de cette nouvelle, envoyèrent aussi-tôt du secours et des provisions à cette place, et la firent évacuer par tous ceux qui étoient incapables de porter les armes. De ce moment, toute la Grèce parut s'agiter ; chaque peuple prit part à la querelle commune, excepté quelques Etats qui gardèrent la neutralité jusqu'à ce qu'ils eussent vu l'événement de la guerre. La majeure partie étoit pour les Lacédémoniens ; comme libérateurs de la Grèce, on épousoit ardemment leurs intérêts ; de leur côté se rangèrent les Achéens, à l'exception de ceux de Pellène, les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciens, les Leucadiens et les Anactoriens ; du parti d'Athènes, étoient les peuples de Chio, de Lesbos, de

Platée; nombre d'îles et de places tributaires, en y comprenant ceux de Thrace, excepté Potidée.

Les Lacédémoniens, immédiatement après l'affaire de Platée, assemblèrent un corps de troupes qui, avec les confédérés, étoit composé de soixante mille hommes; Archidamus, à leur tête, les harangua en des termes pleins de force et de chaleur: il leur dit que toute la Grèce avoit les yeux ouverts sur eux; qu'ils avoient à combattre un ennemi qui leur étoit non-seulement inférieur en nombre, mais qui avoit même contre lui sa propre conscience, et les remords inséparables de la violence et de l'injustice. Il les exhorta enfin à marcher hardiment vers le territoire où ils alloient entrer, avec ce courage qui les distinguoit depuis si long-temps, et cette sage défiance dont il falloit se servir contre un adversaire insidieux. L'armée entière répondit par une acclamation de joie; et cette guerre qui s'allumoit pour la ruine de la Grèce, préludoit ainsi par des transports de frénésie, chez ces peuples qui, sans le prévoir, couroient à leur perte commune.

Périclès, de l'autre côté, préparoit la pa-

tite poignée des siens à faire tête au coup qui les menaçoit. Il déclara aux Athéniens que, si Archidamus, en ravageant leur territoire, épargnoit quelques-unes de ses propres possessions, il n'y verroit qu'une ruse pour en imposer aux Athéniens. En conséquence, il se démit de la propriété de ses terres, et les rendit à l'Etat, de qui ses ancêtres les avoient reçues originairement. Il représenta au peuple qu'il étoit de son intérêt de resserrer le champ de la guerre, et de laisser l'ennemi se consumer de lui-même en délais. Il donna l'idée à ses concitoyens de retirer tous leurs effets de leurs campagnes, et de se renfermer dans Athènes, sans jamais hasarder de livrer bataille. Leurs forces à la vérité étoient bien médiocres en comparaison de celles de leurs adversaires. Elles ne montoient qu'à treize mille soldats pesamment armés, seize mille habitans, et douze cents chevaux, avec un corps d'archers, environ du double de ce nombre. C'étoit-là tout ce qui composoit l'armée des Athéniens; mais leur principale ressource consistoit en une flotte de trois cents galères qui, en infestant et pillant continuellement les côtes du pays ennemi,

levoient assez de contributions pour défrayer des dépenses de la guerre.

Pénétrés de ces discours de Périclès, les Athéniens quittèrent avec un mélange de regret et de fermeté, la culture de leurs campagnes, et transportèrent tout ce qu'ils purent avec eux dans la ville d'Athènes. Ils goûtoient à cette époque les douceurs de la paix depuis environ cinquante ans: leurs terres présentoient l'aspect des richesses et de l'industrie; mais enfin le destin de la guerre les forçoit encore une fois d'abandonner l'agriculture pour le métier des armes, et le calme de la vie champêtre pour le tumulte des combats.

Cependant les Lacédémoniens entrèrent dans le pays par Œnoé, ville frontière qu'ils laissèrent derrière eux pour s'avancer jusqu'à Acharnes, place sans fortifications à sept milles d'Athènes. Les Athéniens, épouvantés à cette approche, changèrent bientôt leur animosité contre l'ennemi en reproches contre leur chef: ils lui imputèrent de les avoir conduits à une guerre, dans laquelle il n'avoit ni assez de forces à opposer, ni assez de courage pour être leur sauve-garde; et toutefois, malgré l'infério-

rité du nombre, ils demandoient hautement qu'on les fît marcher au combat. Périclès prit le parti le plus modéré. Il ferma les portes de la ville, plaça des gardes assez nombreuses à tous les postes des environs, envoya quelques détachemens de cavalerie pour occuper l'ennemi, et donna ordre en même temps à une centaine de galères d'infester les côtes du Péloponnèse. Ces précautions réussirent enfin. Après que les troupes de Lacédémone eurent dévasté tous les environs d'Athènes, après avoir insulté aux assiégés et les avoir harcelés par leur nombre, trouvant leur place imprenable, ils en abandonnèrent le siége, et ceux qu'elle renfermoit, sortirent encore de ses murailles avec joie et sécurité.

Sage conduite de Périclès.

Echappés à une si cruelle détresse, les Athéniens résolurent de prendre leur revanche. Libres désormais d'agir offensivement par terre aussi bien que par mer, ils allèrent investir à leur tour le territoire de l'ennemi, avec toutes leurs forces, et prendre Nisée, port attenant la ville de Mégare.

Leur orgueil fut ainsi relevé par un rayon de succès qui termina cette première campagne. Pendant l'hiver ils célébrèrent leur

triomphe par des jeux publics aux funérailles de ceux qui avoient péri sur le champ de bataille. Trois jours auparavant ces solennités, ils exposoient les corps morts sous des tentes; le quatrième, chaque tribu envoyoit un cercueil de cyprès pour y porter en procession les os de ses parens: la marche s'avançoit avec pompe, suivie des habitans de la ville, et des étrangers qui venoient s'y rendre; les parens, les enfans des guerriers morts assistoient en pleurant à ces honneurs funèbres. A la vérité, ceux qui furent tués à la bataille de Marathon avoient été brûlés sur le champ de bataille; mais en général tous les autres avoient leur sépulture commune dans un quartier appelé *Céramique*.

Périclès, après avoir contribué au salut de ses concitoyens, contribua de même à leur gloire. Il prononça l'oraison funèbre qui, conservée jusqu'à nos jours, atteste encore combien il étoit éloquent et sensible. Au surplus l'expression des transports publics ne se bornoit pas à de vains éloges, à des solennités seulement et à des pleurs: on mettoit à part une certaine contribution pour la subsistance des veuves et des

enfans de ceux qui étoient morts au service de la patrie.

Ainsi finit la première année de la guerre du Péloponnèse.

Au commencement de l'été suivant, les Lacédémoniens recommencèrent les hostilités, en rentrant sur le territoire d'Athènes, avec le même nombre de troupes que la première fois. Tel étoit le caprice aveugle qui précipitoit ces Etats les uns contre les autres pour s'entre-détruire. Mais la nature commençoit à les menacer déjà d'un châtiment encore plus terrible.

Description de la peste qui ravage Athènes.

Av. J. C. 430.

Tout-à-coup se répandit dans Athènes la plus horrible peste de toutes celles dont les annales du monde nous ayent jamais transmis le souvenir. On rapporte qu'elle commença par l'Ethiopie, d'où elle descendit en Egypte, de-là vint affliger la Libye, la Perse, et fondit enfin comme un déluge sur Athènes : fléau qui se joua des derniers efforts de l'art humain, aux attaques duquel les plus robustes constitutions ne pouvoient résister, dont aucune précaution n'étoit capable de garantir, et dont aucun remède ne pouvoit chasser l'effroyable venin ; dès qu'une fois on en étoit infecté. Le pestiféré,

à peine atteint de cette contagion, étoit soudain frappé de désespoir, incapable par conséquent de rien tenter pour sa guérison. L'humanité, dans ces momens terribles, étoit funeste à l'amitié dont elle trompoit les soins et les efforts; elle étoit sans effet pour les malheureux qui souffroient. La quantité prodigieuse de bagages, transportés des campagnes dans l'intérieur de la ville, augmentoit encore l'embarras et les calamités. La plupart des citoyens, faute d'habitations, demeuroient sous de petites cabanes où l'on pouvoit à peine respirer, tandis que les chaleurs brûlantes de l'été rendoient encore plus active la malignité répandue dans l'atmosphère qui les entouroit. On voyoit confusément entassés les uns sur les autres, les morts et les mourans; quelques-uns s'acheminoient encore lentement dans les rues; d'autres étoient couchés sur le bord des fontaines, vers lesquelles ils s'étoient traînés pour étancher leur soif dévorante. Les temples même étoient jonchés de cadavres, et la ville offroit de toute part l'affreuse image de la mort, sans le moindre soulagement pour le présent, ni le moindre espoir pour l'avenir. Le mal saisissoit tout le monde

avec tant de violence, que les passans tomboient dans les rues, les uns après les autres. On remarquoit aussi que les bêtes et les oiseaux de proie, quoiqu'affamés, autour des murailles de la ville, ne touchoient point aux corps privés de la vie par ce fléau. Ceux même qui lui échappoient, en conservoient encore une telle impression, après en avoir guéri, que leurs sens en restoient frappés. Toute idée de leur vie passée s'effaçoit de leur mémoire; ils ne se connoissoient plus eux-mêmes, ni leurs proches parens.

Les circonstances de ce désastre se trouvent décrites très au long dans Thucydide qui, lui-même, en fut attaqué. Il observe, entr'autres effets de l'épidémie, qu'elle introduisit plus de licence que jamais dans les mœurs. Le peuple, il est vrai, s'étant d'abord adressé aux dieux pour détourner ce fléau, et voyant qu'il sévissoit également sur tous, adorateurs, ou non, de la divine puissance; que la mortalité enfin devenoit générale, s'abandonna généralement au désespoir et à tous les excès; car n'ayant plus à jouir que d'une vie précaire, comme celle du jour au lendemain, on prit le parti

de profiter le mieux qu'on pouvoit du peu de temps et des biens qui restoient.

La cause de tant de maux étoit généralement attribuée à Périclès qui, en faisant venir tant de monde dans la ville, passoit pour avoir corrompu l'atmosphère. Néanmoins, malgré les funestes effets de cette contagion, malgré les ravages de l'ennemi sur tout le territoire d'Athènes, Périclès persistoit toujours comme auparavant à soutenir qu'on ne devoit pas confier toutes ses espérances au hasard incertain d'une bataille; et cependant l'ennemi s'avançoit vers les côtes, étendant ses fureurs sur le pays, aussi loin qu'il en trouvoit à dévaster; puis il s'en retourna lorsqu'il eut insulté aux malheureux Athéniens, déjà trop épuisés par la peste et la famine.

La légéreté, l'inconstance, étoient le caractère dominant des Athéniens; et comme ce caractère les portoit subitement aux derniers excès, il les faisoit aussi rentrer tout-à-coup dans les bornes de la modération et du devoir. Périclès avoit joui long-temps de leur faveur; les malheurs de sa patrie le firent enfin trouver coupable. On lui avoit ôté le commandement, mais on se repentit

bientôt de cette précipitation; on le rétablit avec plus d'autorité que jamais. A force de souffrir, on commençoit à supporter patiemment les maux domestiques, et le patriotisme fit demander pardon de l'ingratitude. Mais Périclès ne vécut pas long-temps pour jouir de ces honneurs; il fut à son tour frappé de la mortalité universelle qui, telle qu'un ennemi cruel, gardoit ses plus rudes coups pour les derniers. Comme il étoit extrêmement mal et prêt à rendre les derniers soupirs, les principaux citoyens de la république, et tout ce qui lui restoit d'amis fidèles, discourant près de son lit, sur la perte qu'ils alloient faire, firent tomber la conversation sur ses exploits, et comptèrent le nombre de ses victoires: ils étoient loin de s'imaginer que Périclès fît attention à ce qu'ils disoient, dans l'état d'insensibilité où il paroissoit plongé; mais au contraire, celui-ci ne laissoit pas échapper un seul mot de leur entretien. « Quand finirez-vous, s'écria-t-il, d'exalter une foule » d'actions où la fortune eut la plus grande » part? Il est une circonstance que je ne » voudrois point qu'on oubliât, quoique » vous l'ayez passée sous silence: je puis

Mort de Périclès.

» desirer qu'on s'en souvienne comme de » la plus glorieuse de ma vie; *c'est que je » n'ai jamais fait porter le deuil à aucun » citoyen* ». Av. J. C. 428.

Ses talens. Ainsi mourut Périclès, en qui se trouvoient réunies plusieurs excellentes et rares qualités à égal degré. Aussi versé dans la marine que capitaine expérimenté; aussi habile à augmenter la richesse publique qu'à l'employer utilement; éloquent en public, aimable en particulier; protecteur des arts et des artistes, en même temps qu'il sut les former par son goût qui leur tenoit lieu de modèles.

Siége de Platée. Il ne se passa rien de plus important les années suivantes que le siége de Platée, l'un des plus fameux de l'antiquité, suivant ce qu'on raconte des efforts courageux tentés de part et d'autre, et sur-tout de la résistance glorieuse des assiégés, ainsi que de leurs stratagêmes pour échapper à la fureur des assiégeans.

Les Lacédémoniens assiégèrent cette place au commencement de la troisième campagne. Aussi-tôt qu'ils eurent assis leur camp autour de la ville, pour dévaster les environs, les Platéens envoyèrent des députés

au chef des assiégeans, pour lui représenter l'injustice d'une telle violence, exercée contre ceux même qui, dans un autre temps, avoient reçu la liberté des Lacédémoniens. On fit réponse aux Platéens, que le seul moyen d'assurer leur salut, étoit de renouveler l'ancienne alliance qui, dans l'origine, leur avoit procuré cette liberté; de renoncer au secours des Athéniens, et de s'unir aux Lacédémoniens, qui avoient pouvoir et volonté de les protéger. Les députés répliquèrent pour les Platéens, qu'il leur étoit impossible d'en venir à aucun accommodement semblable, avant d'avoir envoyé à Athènes, où s'étoient retirés leurs femmes et leurs enfans : les Lacédémoniens le permirent, et les Athéniens leur ayant solennellement promis de les secourir de toutes leurs forces, les Platéens résolurent de souffrir tout jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de se rendre, et firent tous les préparatifs pour une vigoureuse défense, déterminés à vaincre ou à périr.

Archidamus, qui commandoit les Lacédémoniens, après avoir pris les dieux à témoin qu'il n'alloit pas le premier enfreindre le traité d'union, se prépara pour le

siège avec autant de fermeté. Il entoura la ville d'une contrevallation d'arbres étendus de toute leur longueur les uns auprès des autres, les branches tournées du côté de la ville; il y éleva ensuite ses batteries, et fit construire une terrasse capable de supporter ses machines de guerre. Son armée travailla jour et nuit à cet ouvrage pendant soixante-dix jours, la moitié des soldats se reposant, tandis que l'autre travailloit.

Les assiégés voyant l'ouvrage s'élever autour d'eux, construisirent une muraille de bois au-dessus des remparts de la ville, vis-à-vis de la plate-forme des assiégeans, afin de pouvoir toujours les dominer : ce mur étoit couvert extérieurement de cuirs préparés, et de peaux brutes, pour les garantir des feux de l'ennemi. Ainsi, de part et d'autre, ces deux fortifications sembloient se disputer à l'envi la prééminence, jusqu'à ce qu'enfin les assiégés, sans s'amuser davantage à ces travaux, s'occupèrent à construire un autre mur au-dedans de la ville, en forme de demi-lune, dans l'enceinte duquel ils devoient se retirer, au cas où leurs autres défenses fussent forcées. Cependant les

assiégeans, après avoir monté leurs machines de guerre, donnèrent les plus violentes secousses aux murailles de la ville; ses citoyens en furent alarmés, mais non découragés : ils employèrent tout l'art des fortifications de ce temps pour résister aux batteries de l'ennemi; détournant avec des cordes la tête du bélier dressé contr'eux; ils en amortirent les coups avec des leviers. Les assiégeans s'appercevant que leur attaque ne réussissoit pas, et qu'un nouveau mur s'élevoit vis-à-vis de leur plate-forme, désespérant enfin de pouvoir prendre la place d'assaut, changèrent le siége en blocus, après avoir vainement essayé de mettre le feu à la ville, qui en fut soudain délivrée par une pluie qui l'éteignit. La ville fut environnée d'un mur de brique, élevé tout-à-coup, et défendu de chaque côté par un fossé profond. L'armée entière y travailla successivement, et lorsqu'il fut achevé, on y laissa des troupes pour en garder une moitié; l'autre fut confiée à la garde des Béotiens qui s'y étoient offerts, et le reste de l'armée se rendit à Sparte.

Ainsi les malheureux Platéens, renfermés dans l'enceinte d'une forte muraille

sans espoir d'échapper, n'eurent qu'à se résigner à la merci du vainqueur. Platée ne contenoit plus désormais que quatre cents citoyens, quatre-vingts Athéniens et cent dix vivandières; tout le reste, soit libre, soit esclave, avoit été envoyé à Athènes avant le siége. Enfin les habitans de Platée, après avoir perdu toute espérance d'être secourus, réduits à la dernière disette de provisions, formèrent la résolution de faire une sortie à travers l'ennemi; mais la moitié, frappée de l'énormité du danger et de la hardiesse de l'entreprise, perdit entièrement courage, lorsqu'on en vint à l'exécution de ce projet: les autres, au nombre d'environ deux cents soldats, persistèrent dans leur dessein, et s'échappèrent de la manière suivante. Les assiégés commencèrent par mesurer la hauteur du mur, en comptant les rangs de briques dont il étoit composé, opération qu'ils recommencèrent à diverses reprises, et à laquelle ils employèrent plusieurs personnes, afin de ne pas se tromper dans leur calcul. C'étoit le plus aisé, parce que le mur n'étant qu'à une très-petite distance, se découvroit également de toute part. Ils firent, en

conséquence, des échelles de cette hauteur.

Tout étant ainsi préparé, les assiégés quittèrent la ville une certaine nuit qu'il n'y avoit point de lune, et ce fut au milieu d'une tempête excitée par les vents et une pluie abondante. Après avoir traversé le premier fossé, ils s'avancèrent vers le mur, sans être découverts, à la faveur de l'obscurité de la nuit. Il est inutile de dire que le bruit causé par les vents et par la pluie, empêchoit qu'on entendît rien. Ils marchoient à quelque distance les uns des autres, pour éviter d'entre-choquer leurs armes, légères à la vérité, afin de leur laisser plus d'agilité en les portant. Ils avoient une jambe nue pour s'empêcher de glisser trop facilement sur le terrein bourbeux. Ceux qui transportoient les échelles, les posèrent entre les tours où ils savoient qu'il n'y avoit point de gardes à cause de la pluie. Aussitôt douze hommes montèrent à l'aide de ces échelles, portant seulement une cotte de maille et une dague; ils marchèrent droit aux tours, six d'un côté, six de l'autre: ils étoient suivis de soldats armés seulement de javelots pour monter plus lestement, et l'on

portoit leurs boucliers derrière eux, afin qu'ils pussent s'en servir dès qu'ils en viendroient à la charge.

Le plus grand nombre étoit déjà parvenu au haut de la muraille, lorsqu'ils furent découverts par la chute d'une tuile qu'un de leurs camarades fit tomber en saisissant le parapet pour avoir prise à monter. Aussitôt les tours donnent l'alerte, et tout le camp s'approche de la muraille, sans s'appercevoir de ce qui avoit pu donner lieu au cri jeté du haut des tours, à cause de l'obscurité de la nuit et de l'ouragan. D'un autre côté, ceux qui étoient demeurés dans la ville, donnèrent l'alarme en même temps dans leur quartier pour faire diversion; de sorte que l'ennemi ne sachant où se tourner, n'osoit quitter son poste. Cependant un corps de réserve de trois cents hommes, que l'on avoit ménagé pour les accidens inopinés, sortit de la contrevallation pour courir où le bruit s'étoit fait entendre : on alluma des torches du côté de Thèbes, pour faire voir que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir; mais ceux qui étoient dans la ville, pour rendre ce signal inutile, en firent d'autres en même temps de différens

quartiers, ayant aussi disposé des flambeaux à dessein sur les murailles. Alors, ceux qui étoient montés les premiers, s'étant emparés des deux tours qui flanquoient l'intervalle où leurs échelles étoient dressées, après avoir massacré ceux qui gardoient ce poste, s'en assurèrent pour en défendre le passage et repousser l'ennemi : puis, plaçant des échelles contre les deux tours, ils firent monter un bon nombre de leurs camarades, afin de lancer leurs traits, tant sur ceux qui s'approcheroient du pied de la muraille, que sur ceux, qui se précipiteroient vers les tours voisines pour y porter du secours. Quand tout fut exécuté, les assiégés eurent le temps de dresser plusieurs échelles et de renverser le parapet, pour que le reste pût monter plus aisément. Aussi-tôt qu'ils étoient montés, ils descendoient de l'autre côté, et se rangeoient sur le bord du fossé en dehors, pour tirer contre ceux qui paroissoient. Lorsqu'ils furent passés, ceux qui gardoient les tours descendirent les derniers et gagnèrent le fossé pour suivre les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cents avec leurs torches. Cependant, comme

les Platéens voyoient mieux à cette clarté qu'ils n'étoient vus eux-mêmes, leurs coups étoient mieux dirigés; ils tiroient plus sûrement, et par ce moyen, le reste franchit le fossé sans être attaqué : ce ne fut pas néanmoins sans difficulté, parce que le fossé étoit gelé, et la glace ne pouvoit porter, à cause de la pluie et du dégel. La violence de la bourasque leur fut d'un grand secours. Après que tous furent passés, ils prirent la route de Thèbes pour mieux cacher leur retraite, parce qu'il n'étoit pas probable qu'ils se fussent enfuis vers une ville ennemie : en même temps ils virent ceux qui les poursuivoient, la torche à la main, les chercher sur le chemin d'Athènes. Lorsqu'ils eurent suivi le chemin de Thèbes l'espace de six ou sept stades, ils tournèrent court vers la montagne, en regagnant la route d'Athènes, où ils arrivèrent au nombre de deux cent douze ou deux cent vingt qui étoient sortis de la place; le reste étant retourné lâchement en arrière, à l'exception d'un seul archer qui fut pris sur le bord du fossé de la controvallation. Les assiégeans les ayant poursuivis inutilement, rentrèrent dans leur camp.

Cependant les Platéens restés dans la ville, croyoient que tous leurs compagnons avoient été massacrés, parce que ceux qui étoient retournés sur leurs pas, l'avoient affirmé, pour se justifier. On envoya demander les corps morts par un héraut, qui se retira dès qu'il eut appris la vérité des faits. A la fin de la campagne suivante, les assiégés, réduits à la dernière disette de provisions, et absolument incapables d'une plus longue défense, se rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'après leur avoir fait leur procès et les avoir jugés dans toutes les formes. Cinq commissaires à cet effet vinrent de Lacédémone, et sans les charger d'aucun crime, leur demandèrent simplement s'ils avoient rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés dans la guerre actuelle. Les Platéens furent fort étonnés et non moins embarrassés à cette question : ils sentirent qu'elle ne pouvoit avoir été suggérée que par les Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur destruction. Ils rappelèrent en conséquence aux Lacédémoniens les services qu'ils avoient rendus à la Grèce en général, tant à la bataille d'Ar-

Les Platéens se rendent.

témise qu'à celle de Platée, et singulièrement à Lacédémone, lors du tremblement de terre qui fut suivi de la révolte des esclaves. La seule raison qu'ils alléguèrent pour s'être joints ensuite aux Athéniens, ce fut celle de se défendre des hostilités des Thébains, contre lesquels ils avoient sollicité vainement l'assistance de Lacédémone; que si l'on vouloit leur en faire un crime, il ne falloit pas les en accuser; mais l'imputer à leur malheur: ce qui ne devoit pourtant pas effacer entièrement la mémoire de leurs services passés. « Tournez les yeux, dirent-» ils, sur la tombe de vos ancêtres, que » vous voyez ici, à qui nous rendons an-» nuellement tous les honneurs qui sont » rendus à la mémoire des morts. Vous avez » jugé à propos de nous confier leurs » corps et de nous en rendre dépositaires, » après avoir été les témoins de leur valeur: » voulez-vous à présent livrer leurs cen-» dres à leurs bourreaux, en les abandonnant » aux Thébains qui combattoient contr'eux » à la bataille de Platée? Voulez-vous ôter » la liberté à une province où la Grèce a » recouvré la sienne? Voulez-vous détruire » les temples des dieux qui vous ont donné

» la victoire ? Voulez-vous enfin abolir » jusqu'à la mémoire de leurs fondateurs » qui ont tant contribué à vous sauver ? A » ce prix, nous ne craignons pas de le dire, » notre intérêt devient inséparable de votre » gloire ; vous ne pouvez livrer vos amis » de tous les temps, vos bienfaiteurs, à la » haine des Thébains, sans une éternelle » infamie pour vous-mêmes ».

On croiroit que de si justes remontrances auroient pu faire quelque impression sur les Lacédémoniens ; mais ils inclinèrent encore plus pour la réponse que firent les Thébains dans les termes les plus arrogans et les plus amers contre les Platéens. D'ailleurs les commissaires avoient apporté leurs instructions de Lacédémone. Ils persistèrent en conséquence à demander *si les Platéens avoient rendu quelques services depuis la guerre ?* On les fit passer les uns après les autres, et à mesure que chacun répondoit *non*, il étoit égorgé sur-le-champ : aucun n'échappa. Environ deux cents citoyens périrent de la sorte, et vingt-cinq Athéniens qui se trouvèrent avec eux partagèrent leur malheureuse destinée. Leurs femmes prisonnières furent livrées à l'esclavage. Les Thébains,

Cruauté des Lacédémoniens.

après cette catastrophe, repeuplèrent la ville de quelques bannis de Mégare et de Platée : l'année suivante elle fut démolie de fond en comble. Voilà comment les Lacédémoniens, dans l'espoir de retirer de grands avantages du parti des Thébains, sacrifièrent les Platéens à l'animosité de ce parti, quatre-vingt-treize ans après la première alliance de ceux-ci avec les Athéniens. Démolition de Platée.

Je ne ferai point mention de plusieurs événemens particuliers de la campagne suivante, où l'on vit les Etats de la Grèce s'entre-détruire avec un acharnement mutuel, sans rien faire pour leur commun bonheur, ni fonder aucun principe général de politique respective. Les succès varièrent souvent durant cette agitation universelle. Les Athéniens prirent Pyle aux Lacédémoniens ; ceux-ci, de leur côté, faisoient tous les ans des incursions dans l'Attique. Cléon qui jouissoit d'un grand ascendant sur les Athéniens, fit plusieurs ouvertures d'accommodement, et lui-même en prévint les heureux effets. La guerre se ralluma donc avec tout le feu des anciennes fureurs. L'île de Sphactérie fut le théâtre que les deux partis se disputèrent. Démosthène qui de- Av. J. C. 425.

vint ensuite si célèbre orateur, fut chargé, conjointement avec Cléon, de faire une descente dans cette île, pour en chasser les Lacédémoniens qui s'y trouvoient encore; ils attaquèrent l'ennemi très-vigoureusement, le repoussant de poste en poste; et gagnant continuellement du terrein, ils le forcèrent enfin à s'enfoncer vers l'extrémité de l'île. Les Lacédémoniens s'étoient emparés d'un fort que l'on croyoit inaccessible: c'est-là qu'ils se rangèrent en bataille, et présentant le front du côté seul où ils pouvoient être attaqués, ils s'y défendirent tous comme des lions. Le combat avoit déjà consumé la plus grande partie du jour, et les soldats étoient accablés de chaleur, pressés par la faim et dévorés par la soif, lorsque le général des Messéniens alla trouver Cléon et Démosthène, leur dit que tous leurs efforts seroient inutiles, tant qu'on ne chargeroit pas l'arrière-garde de l'ennemi, et leur promit qu'avec peu de gens armés de javelots, il trouveroit moyen de se faire un passage. En effet, il monte avec les siens sur le sommet de certaines routes escarpées, qui n'étoient point gardées; par-là, se glissant dans le fort sans être apperçu, il paroît tout-à-coup

derrière les Lacédémoniens : cette surprise abat entièrement leur courage, et achève bientôt de compléter leur déroute. Dès-lors ils ne firent plus qu'une foible résistance : opprimés par le nombre, attaqués de toute part, accablés de fatigue, et livrés au désespoir, ils commençoient à lâcher pied; mais les Athéniens s'étoient emparés de toutes les issues pour leur couper la retraite. Cléon et Démosthène voyant que, si l'on continuoit à se battre encore long-temps, il n'en échapperoit pas un seul, et desirant amener les vaincus dans Athènes, ordonnèrent à leurs troupes de cesser le carnage, et firent proclamer par un hérault qu'on eût à mettre bas les armes et à se rendre à discrétion. A ces mots, la plupart baissèrent leurs boucliers, et battirent des mains en signe d'approbation. On convint d'une espèce de suspension d'armes, et les chefs demandèrent qu'il leur fût permis d'envoyer au camp pour savoir la décision de leurs généraux; on ne la donna pas : alors on manda des hérauts de dessus les côtes, et après plusieurs messages, un Lacédémonien s'avançant, fit entendre à haute voix qu'on permettoit aux siens de traiter avec l'en-

nemi, pourvu qu'ils ne se soumissent pas à des conditions déshonorantes. Là-dessus il y eut des conférences, à l'issue desquelles les Lacédémoniens se rendirent à discrétion, et furent gardés jusqu'au jour suivant. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, et rendu leurs ennemis morts, se rembarquèrent pour leur patrie, distribuant sur chaque vaisseau les prisonniers dont ils confièrent la garde aux capitaines des galères. Dans cette bataille, cent vingt-huit Lacédémoniens périrent, de quatre cent vingt qu'ils étoient; de sorte qu'il n'en resta pas trois cents qui survécurent, prisonniers, parmi lesquels se trouvoient cent vingt citoyens de Sparte. Le siége de l'île, à compter depuis son commencement, jusqu'au temps de la suspension d'armes, avoit duré soixante-douze jours. On abandonna Pyle; et la promesse qu'avoit faite Cléon d'amener les Lacédémoniens prisonniers, promesse aussi vaine que hasardée, se trouva vérifiée à la lettre. Mais la circonstance la plus singulière de cet événement fut la capitulation; car on croyoit que les Lacédémoniens périroient les armes à la main, plutôt que de les rendre. Lorsqu'ils furent

Les Lacédémoniens se rendent à discrétion.

arrivés à Athènes, on leur ordonna d'y rester prisonniers jusqu'à la conclusion de la paix, sous la condition que les Lacédémoniens ne feroient aucune incursion sur l'Attique, autrement, qu'on les feroit tous mourir. On laissa une garnison à Pyle : les Messéniens qui l'avoient anciennement possédée, y envoyèrent la fleur de la jeunesse; et celle-ci, par ses incursions sur les terres des Lacédémoniens, les harceloit continuellement. Comme les Messéniens savoient la langue du pays, ils gagnèrent un grand nombre d'esclaves pour se joindre à leur parti. Les Lacédémoniens redoutant des attaques plus dangereuses, envoyèrent plusieurs fois à Athènes; mais inutilement : l'ancienne prospérité de cette république, et sur-tout ses derniers succès, l'avoient trop enorgueillie, pour la disposer à écouter aucune proposition. Les hostilités se succédèrent encore deux ou trois ans, avec des avantages alternatifs. Rien ne sembloit pouvoir terminer la querelle de ces deux républiques, que l'abaissement de l'une ou de l'autre. Les Athéniens se rendirent maîtres de l'île de Cythère; mais, d'un autre côté, ils furent défaits à Délie par les Lacé-

Trève qui facilite un accommodement entre les Athéniens et les Lacédémoniens.

démoniens. A la fin, l'un et l'autre parti se lassant d'une guerre qui leur coûtoit beaucoup et ne leur procuroit aucun avantage réel, ils conclurent entr'eux une trève d'un an, qui, une fois expirée, servit à frayer le chemin à une réconciliation plus durable. La mort des deux généraux qui commandoient les armées de part et d'autre, ne contribua pas peu à l'accélérer. Brasidas, le Lacédémonien, fut tué dans une sortie au siége d'Amphipolis. Cléon l'Athénien, méprisant un ennemi sur lequel il connoissoit sa supériorité, fut attaqué à l'improviste, prit la fuite pour se sauver, et fut tué par un soldat qui le rencontra. Ainsi ces deux capitaines, qui s'étoient long-temps opposés au repos de la Grèce, une fois parvenus par divers chemins au degré de renommée où ils pouvoient atteindre, périrent tous deux victimes de leur ambition.

Portraits des deux généraux, Brasidas et Cléon.

C'étoient deux hommes d'un caractère très-différent. Brasidas avoit du courage et de la conduite, de la modération et de l'intégrité. Il étoit le seul qui, jusqu'alors avoit soutenu la renommée chancelante de son pays. Il étoit aussi le seul de tous les Spartiates qui, depuis Pausanias, avoit montré du

caractère parmi les confédérés, avec lesquels il sut si bien se conduire, qu'il les ramena encore sous la dépendance de Sparte; plusieurs villes vinrent même se ranger sous ses étendards pour se délivrer de la tyrannie d'Athènes. Les habitans d'Amphipolis, indépendamment des funérailles qu'ils célébrèrent solennellement en son honneur avec les autres alliés, suivant la coutume, instituèrent en outre des jeux anniversaires et des sacrifices à sa mémoire, comme à celle d'un héros. Ils le regardèrent tellement comme le fondateur de leur restauration, qu'ils détruisirent tous les monumens qui avoient attesté jusqu'alors qu'Amphipolis étoit une colonie d'Athéniens. Son opposition à toute espèce de paix étoit moins l'effet de l'opiniâtreté que d'un zèle vraiment spartiate à soutenir l'honneur de sa patrie, qu'il souffroit sensiblement de voir traitée par les Athéniens avec trop de mépris et d'insolence. Il avoit devant lui une assez belle perspective, pour se flatter de rabaisser leur orgueil et de les réduire, puisqu'il gagnoit tous les jours du terrein sur eux, en faisant de nouvelles conquêtes à son parti; cependant, malgré la gloire et l'éclat de ses

actions, le principal objet de son ambition sembloit être de conduire la guerre à une heureuse fin. Je ne dois pas oublier ici la réponse pleine de générosité que fit sa mère à ceux qui lui apportèrent la nouvelle de sa mort. Comme elle leur demandoit si son fils avoit succombé en homme d'honneur, on vint naturellement à faire l'éloge de ses exploits, de sa bravoure, et à l'élever personnellement au-dessus de tous les généraux de son temps. « *Oui*, dit-elle, *mon fils » est mort en brave; mais Sparte n'en a pas » moins encore beaucoup de citoyens plus » vaillans que lui* ».

Cléon étoit d'un caractère bien différent. Téméraire, arrogant, obstiné, querelleur, envieux, méchant, avide et corrompu; avec tant de mauvaises qualités, il avoit l'art d'être populaire, ce qui le fit supporter et servit à l'avancer. Il s'appliqua sur-tout à se concilier l'esprit des vieillards. Autant il aimoit l'argent, autant il fut souvent libéral envers le pauvre. Il étoit enclin à la raillerie, ce qui avoit réussi auprès de quelques-uns; mais passoit en général pour impudence ou bouffonnerie. Il usa d'un moyen très-adroit, lorsqu'il parvint à l'au-

torité, pour se rendre recommandable aux yeux de la politique; ce fut d'écarter tous ses anciens amis, dans la crainte de passer pour se laisser gagner par leur crédit auprès de lui, tandis qu'il les remplaçoit secrètement par un vil ramas de flatteurs dont il s'entouroit; et qu'il faisoit servilement sa cour à tout ce que la lie du peuple avoit de plus bas : cette populace en conçut même une si mauvaise opinion, qu'elle se prononça souvent contre lui, et embrassa le parti de Nicias, son ennemi juré, qui, malgré sa préférence marquée pour la classe des nobles, se concilioit généralement plus de crédit et de respect. Ce qui distinguoit principalement Cléon, c'étoit son éloquence; mais elle étoit d'un genre fougueux, superficielle et verbeuse : elle consistoit moins dans la force du raisonnement, que dans le faux éclat du style, l'affectation du geste, et l'action exagérée qu'il mettoit dans son débit. Cette manière désordonnée de haranguer introduisit parmi les orateurs et les chefs de la république, une licence indécente, ignorée jusqu'alors; et fut l'époque des excès, de la violence auxquels on se livra par la suite dans les assemblées, lorsque tout ne s'y

traita plus qu'au milieu du trouble. Cléon, dans sa conduite militaire, fut aussi bizarre que dans tout le reste. Il n'étoit pas naturellement propre à la guerre, et il ne s'en servit que pour couvrir ses méchantes menées, parce qu'il n'auroit pu sans cela parvenir à ses autres fins. Sa prise de Sphacterie, île voisine de Pyle, fut certainement un grand coup; mais il fut celui de la témérité et du désespoir : ce qui fit juger qu'il avoit été entraîné au succès, sans l'avoir pu combiner, et par la seule présomption de l'obtenir. Cependant il conçut une si haute idée de lui-même en cette occasion, qu'il s'imagina réellement être un grand général, et le peuple étoit porté à le croire comme lui : mais l'événement dissuada bientôt d'une telle opinion ; on fut convaincu qu'il savoit mieux monter des têtes dans une assemblée, que diriger des bras dans une bataille. Dans le fait, il n'étoit pas homme à qui l'on pût se fier ni dans l'une ni dans l'autre ; car, dans celle-ci, c'étoit moins un soldat qu'un brouillon ; dans l'autre, plutôt un boute-feu qu'un vrai patriote.

Les Lacédémoniens, non moins inclinés

vers la paix que les Athéniens, étoient charmés de profiter d'une occasion où ils pouvoient la faire encore honorablement, et de plus, ils n'avoient rien tant à cœur que de retirer les prisonniers qui leur avoient été faits à Pyle ; c'étoient les principaux d'entre leurs citoyens. A toutes ces considérations s'en joignit une autre qui n'étoit pas moindre. La trève qu'ils avoient faite avec Argos pour trente ans, étoit sur le point d'expirer : c'étoit une ville florissante ; et quoiqu'elle ne fût pas de force à se mesurer avec Sparte, celle-ci n'ignoroit pas qu'elle n'étoit point une ennemie à dédaigner, et qu'un des plus sûrs moyens de se maintenir en bonne intelligence avec tous ses voisins, étoit de ne pas s'exposer à être inquiétée par une puissance comme celle des Athéniens.

La question de la paix ayant été discutée, balancée pendant tout l'hiver, les Lacédémoniens, pour accélérer la conclusion du traité, firent publier qu'ils étoient résolus de se fortifier dans l'Attique aussi-tôt que la saison le permettroit. A cette nouvelle, les Athéniens mirent plus de modération dans leurs demandes. La paix fut conclue entre les deux Etats et leurs alliés, pour

cinquante années, la dixième depuis la guerre. Les principaux articles du traité furent l'évacuation des garnisons, la restitution des villes et des prisonniers de part et d'autre. On l'appela la paix de Nicias, parce que Nicias, tout l'opposé de son rival Cléon, en fut le principal auteur. Indépendamment du tendre intérêt qu'il témoigna toujours pour sa patrie, il considéroit encore plus particulièrement dans cette négociation, sa propre gloire à soutenir. Il avoit été chargé de plusieurs expéditions où il avoit généralement eu du succès; mais il n'en étoit pas moins attentif, comme il devoit l'être, à ménager avec précaution les faveurs de la fortune; et il ne vouloit pas risquer de perdre ce qu'il avoit acquis, pour l'espoir d'en acquérir davantage.

Paix de Nicias. Av. J. C. 421.

CHAPITRE X.

Depuis la paix de Nicias, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse.

Tout semble désormais promettre le rétablissement de l'ancienne tranquillité. Les Béotiens et les Corinthiens furent les premiers qui montrèrent quelques signes de mécontentement, et firent tous leurs efforts pour exciter de nouveaux troubles. Afin d'obvier aux dangers qui pouvoient naître de ce côté-là, les Athéniens et les Lacédémoniens s'unirent par une ligue offensive et défensive, qui devoit servir à les rendre plus redoutables aux Etats voisins, et tout-à-la-fois plus rassurés eux-mêmes. Cependant les anciennes rivalités, les haines invétérées fermentoient toujours ; et tandis qu'un vernis d'amitié coloroit au-dehors toutes les apparences, de nouveaux motifs d'inimitié germoient intérieurement. Le caractère de Nicias étoit pacifique à la vérité ; il faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour persuader aux Athéniens de cultiver

les fruits d'une paix universelle. Mais alors commençoit à paroître un nouvel auteur de troubles, et bientôt ceux qui pouvoient encore desirer la paix eurent tout à craindre de ce jeune perturbateur. C'étoit le célèbre Alcibiade, l'ami de Socrate, le jeune homme le plus beau, le plus remarquable dans toute sa personne, et par la supériorité de son esprit, et par tout ce qu'il faut pour être accompli.

Portrait d'Alcibiade.

L'étroite liaison d'Alcibiade et de Socrate est une circonstance de leur vie des plus frappantes. Ce philosophe ayant observé d'excellentes qualités naturelles dans ce jeune homme, relevées encore singulièrement par les graces de son extérieur, prit des peines incroyables pour cultiver une plante aussi disposée à produire d'excellens fruits, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne vînt à se flétrir et à dégénérer entièrement. En effet, Alcibiade étoit en butte à des dangers sans nombre, tels que l'illustration de sa naissance, l'immensité de ses richesses, le pouvoir de sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses talens personnels, sa beauté parfaite; et plus encore que tout cela, la flatterie, la complaisance de tous ceux qui

l'approchoient; on eût été tenté de croire, dit Plutarque, que la fortune l'avoit environné, et, pour ainsi dire, investi de tous ces prétendus avantages, comme d'autant de remparts et de redoutes, pour le rendre inaccesible, invulnérable aux traits de la philosophie; à ces traits salutaires qui vont frapper jusqu'au fond du cœur, et y laissent les aiguillons les plus vifs de la solide gloire et de la vertu. Mais tous ces obstacles ne faisoient que redoubler le zèle de Socrate. Malgré les efforts puissans qu'on employoit pour détourner le jeune Athénien d'une société qui, seule, pouvoit le dérober à tant de piéges, il se livroit entièrement à Socrate. Il avoit l'esprit vaste, il étoit sensible au mérite extraordinaire de ce philosophe, et ne pouvoit résister aux charmes, à la douceur insinuante de cette éloquence persuasive, qui dès-lors avoit plus de pouvoir sur lui que les attraits même du plaisir. Il poussoit le zèle de disciple pour un aussi grand maître, jusqu'à le suivre en tout lieu. Il se plaisoit dans ses entretiens, embrassoit ses principes avec ardeur, prenoit toutes ses leçons, et recevoit jusqu'à ses réprimandes avec une douceur merveilleuse. Il

étoit si touché de ses discours, qu'il en versoit des larmes, qu'il avoit honte de lui-même, tant la vérité avoit de force et d'empire dans la bouche de Socrate! tant il savoit exposer sous un jour odieux les vices auxquels s'adonnoit Alcibiade! Dans ces momens où celui-ci écoutoit Socrate, il différoit tellement de lui-même, qu'il sembloit un tout autre homme. Cependant, emporté par la fougue de son caractère, par son penchant naturel pour le plaisir; excité, enflammé par les discours et les conseils d'une foule de jeunes gens, il se replongeoit bientôt dans tous ses égaremens qui l'enlevoient à son maître, obligé de le poursuivre comme un esclave échappé à la correction. Cette vicissitude d'égaremens, de retours à la vertu, de rechutes dans le vice, dura longtemps; mais Socrate n'étoit point dégoûté pour cela de sa légéreté; il conservoit toujours l'espérance de le ramener au devoir : c'est-là sans doute que prit sa source ce mélange de *bien* et de *mal* dont Alcibiade ne pouvoit se défendre, et qui caractérisa toujours sa conduite. Les instructions que son maître lui avoit données prévaloient de temps en temps; d'autres fois, ses passions

l'emportoient, contre sa propre volonté, dans une route opposée.

Parmi ces diverses passions qui se développoient en lui, la plus forte, la prédominante, étoit cette fierté de caractère qui le faisoit aspirer à tout rabaisser devant lui; il ne pouvoit souffrir de supériorité, pas même d'égalité. Quoique sa naissance et ses talens extraordinaires lui eussent applani le chemin de l'ambition pour arriver aux places les plus éminentes de la république, il n'étoit rien néanmoins qu'il desirât plus ardemment que de devoir le crédit et l'autorité dont il avoit besoin pour gagner le peuple, à la force de l'éloquence et aux graces persuasives du discours. Son intimité avec Socrate pouvoit lui servir beaucoup dans ce dessein. Alcibiade, tel que nous venons de le faire connoître, n'étoit pas né pour le repos; aussi mit-il tous les moyens en usage pour traverser l'exécution du traité qui venoit d'être conclu entre les deux républiques; mais n'ayant point réussi dans son entreprise, il tâcha du moins de prévenir les effets de ce traité. Alcibiade en vouloit beaucoup aux Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient

la plus haute idée, et ne sembloient tenir aucun compte de lui, quoique ses ancêtres eussent pourtant joui des droits de l'hospitalité parmi eux.

Ruses d'Alcibiade.

Voici comment il s'y prit d'abord pour en venir à l'infraction de la paix. Ayant appris que les habitans d'Argos ne cherchoient qu'une occasion favorable pour rompre avec les Spartiates qu'ils craignoient et haïssoient également, Alcibiade les flatta secrètement de l'espoir qu'Athènes les soutiendroit, en leur faisant entendre qu'elle étoit prête à rompre elle-même un traité qui ne lui étoit point avantageux. En conséquence, il saisit cette occasion, et profita du moyen que lui fournissoient les Lacédémoniens, pour exciter le peuple à la fois contr'eux et contre Nicias; ce qui lui réussit au point que tout sembloit disposé pour négocier un traité avec Argos. Les Lacédémoniens s'en étant apperçus, dépêchèrent immédiatement leurs ambassadeurs vers les Athéniens, qui témoignèrent d'abord être fort satisfaits de voir ces députés, chargés de pleins pouvoirs pour terminer tous les sujets de différends. Le conseil reçut leurs propositions, et le peuple alloit être as-

semblé le jour suivant pour leur donner audience. Cependant Alcibiade, dans la crainte que cette négociation ne vînt à ruiner entièrement ses projets, eut une conférence secrète avec ces ambassadeurs, et les persuada, sous un air d'amitié, de ne point faire connoître au peuple qu'ils étoient chargés de pleins pouvoirs; mais de lui annoncer seulement qu'ils venoient avec des propositions pour traiter en sa présence; qu'autrement, ce peuple pourroit faire des demandes outrées, et les forcer à des conditions qu'ils ne pourroient accepter avec honneur. Ils furent tellement satisfaits de la prudence de ce conseil, qui leur parut sincère, qu'ils abandonnèrent aussi-tôt Nicias, pour se livrer entièrement à son antagoniste. Le lendemain, lorsque les ambassadeurs furent introduits dans l'assemblée du peuple, Alcibiade leur demanda d'un air fort obligeant quels étoient leurs pouvoirs; ils firent réponse qu'ils n'étoient point plénipotentiaires : sur quoi changeant tout-à-coup de contenance et de voix, et se récriant contre ces ambassadeurs, comme étant des fourbes de notoriété publique, il s'adressa au peuple, en le conjurant de lui

Nicias est disgracié.



dire comment on pouvoit traiter de la moindre affaire avec des gens sur lesquels on devoit faire si peu de compte. Le peuple indigné congédia les ambassadeurs, et Nicias ignorant la supercherie, resta confondu et disgracié tout-à-la-fois. Pour se remettre en crédit, il proposa d'envoyer encore à Sparte des députés; mais, hors d'état d'obtenir des conditions telles que les Athéniens le demandoient, il revint de Sparte avec les députés, sans avoir rien fait. Immédiatement après son retour, les Athéniens firent alliance pour cent ans avec les Argiens, en y comprenant les Eléens et ceux de Mantinée, sans rompre ouvertement avec les Lacédémoniens, quoique ce traité fût en effet dirigé contr'eux. C'est à l'époque de cette ligue, qu'Alcibiade fut déclaré général; et, quoique ses amis même ne pussent approuver le moyen dont il s'étoit servi pour parvenir à son but; on ne le regarda pas moins dès-lors comme un grand politique, pour avoir ainsi divisé, ébranlé tout le Péloponnèse, et rejeté la guerre si loin des frontières d'Athènes que, quelque succès que l'ennemi pût avoir, il n'en devoit pas retirer beaucoup d'avantage,

Alcibiade est déclaré général.

Av. J. C. 420.

tandis que la moindre défaite mettroit Sparte elle-même dans le plus grand danger.

Cette défection de la part des confédérés réveilla bientôt la jalousie de Lacédémone : elle résolut en effet de remédier au danger avant qu'il s'étendît trop loin ; et déployant toutes ses forces à-la-fois, composées de tous les citoyens tant libres qu'esclaves, réunis avec ses alliés, elle envoya son armée camper sous les murs d'Argos. Informés de cette marche, les Argiens firent tous les préparatifs possibles, et sortirent au-devant avec la ferme résolution de combattre : mais, comme on étoit sur le point d'engager l'action, deux de leurs officiers allèrent trouver le roi Agis qui commandoit l'armée des Lacédémoniens, et lui proposèrent de terminer leurs différends par arbitres. Agis leur accorde sur-le-champ une trève de quatre mois en acceptant leur proposition, retire son armée, et tout fut arrangé de la sorte par ces trois chefs, sans le consentement des deux partis opposés, et même sans leur donner connoissance de ce qui se passoit. Les Péloponnésiens, sans oser contrevenir à ces dispositions, n'en éclatèrent pas moins en reproches contre Agis, pour avoir

ainsi laissé perdre un avantage qu'ils ne pouvoient se promettre de retrouver ; car ils avoient enfermé l'ennemi, si ce n'est avec une des plus fortes armées, du moins avec la meilleure qu'ils eussent encore mise en campagne : de leur côté, les Argiens auroient eu si peu de risques à courir, qu'ils n'étoient pas moins irrités contre leurs propres médiateurs, dont ils obligèrent l'un à se réfugier au pied des autels, pour se sauver, et confisquèrent tous les biens.

Ainsi, quand tout sembloit concourir à favoriser les intérêts d'Athènes ; sa prospérité qui n'avoit jamais été plus florissante, l'aveugla tellement, qu'elle se persuada qu'aucune puissance n'étoit désormais en état de lui résister. Dans cette disposition des esprits, les Athéniens formèrent la résolution d'ajouter l'île de Sicile à leur empire (1) ; et bientôt l'occasion s'en offrit à

Guerre de Sicile. Av. J. C. 416.

(1) Dix ans auparavant, la même entreprise ne leur avoit pas réussi. Séduits par l'éloquence de Gorgias, les Athéniens avoient armé une flotte d'environ deux cent cinquante voiles pour secourir les Léontins contre Syracuse ; mais les Léontins ayant pénétré que les Athéniens, en les servant, n'avoient d'autre but que de les opprimer à leur tour, firent la paix avec Syra-

leurs vœux. Des ambassadeurs envoyés d'Egeste en qualité d'alliés, vinrent implorer leur secours contre les habitans de Selinonte que les Syracusains soutenoient : c'étoit là seizième année de la guerre du Péloponnèse : entr'autres représentations, ils dirent que, s'ils n'obtenoient pas ce qu'ils imploroient, il arriveroit que les Syracusains, après s'être emparés de leur cité,

cuse, qui leur rendit la liberté. Athènes, ainsi trompée dans ses desseins, s'en prit aux commandans de la flotte. Pythodore et Sophocle furent bannis, Eurymédon condamné à une amende. La guerre de Selinonte et d'Egeste survint à l'occasion des prétentions de la première de ces villes, pour un territoire situé au-delà du fleuve qui les séparoit. Ceux de Selinonte soutinrent bien mieux ces prétentions, quoique mal fondées, que ceux d'Egeste ne se défendirent ; ceux-ci furent défaits, ceux-là victorieux et soutenus par Syracuse : de-là, cette députation vers les Athéniens, qui ne desiroient qu'une occasion pour satisfaire leurs vues ambitieuses, et ranimer leur espoir déjà trompé, de conquérir toute la Sicile, sous prétexte d'en protéger quelques habitans. Telle est toujours la politique des grands Etats en traitant avec les petits ; la protection des uns n'est attachée qu'à leur propre intérêt qui sait profiter habilement et à propos de la foiblesse des autres. (*Note du Traducteur.*)

comme ils s'étoient emparés de celle de Leontium, se rendroient enfin maîtres de la Sicile entière, et ne manqueroient pas d'aider les habitans du Péloponnèse, qui étoient leurs fondateurs. Ils offroient même, pour être le moins à charge qu'il seroit possible, de payer les troupes qui seroient envoyées à leur secours. Les Athéniens qui desiroient depuis long-temps une occasion favorable pour se déclarer, envoyèrent des députés à Egeste pour s'informer de l'état des choses; et voir s'il y avoit assez de fonds dans le trésor public pour payer la dépense d'une guerre si considérable. Les habitans d'Egeste avoient été assez adroits pour emprunter de leurs voisins un grand nombre de vases d'or et d'argent d'une valeur très-considérable; ils les exposèrent aux yeux des Athéniens. Les députés retournèrent avec ceux d'Egeste, qui portèrent soixante talens en lingots, pour un mois de la solde des galères qu'ils demandoient, promettant une plus forte somme, qu'ils assuroient être toute prête, tant dans le trésor public, que dans leurs temples. Le peuple, ébloui par de si belles apparences, ne se donna pas le temps d'en appro-

fondir la réalité ; et, séduit par les rapports avantageux que ces députés lui firent pour le flatter, il accorda sur-le-champ à ceux d'Egeste ce qu'ils demandoient, en nommant Alcibiade, Nicias et Lamachus pour commander la flotte, avec pleins pouvoirs, non-seulement de secourir Egeste et de rétablir les habitans de Léonte dans leur cité, mais encore de régler les affaires de Sicile de la manière la plus convenable aux intérêts de la république. Nicias fut nommé l'un des commandans de la flotte, mais à son grand regret; car, indépendamment d'autres motifs qui lui faisoient redouter cet emploi, il eût desiré s'y soustraire, ne fût-ce que par la seule raison qu'Alcibiade devoit être son collègue. Cependant le peuple d'Athènes se promettoit les plus grands avantages de cette guerre, s'il n'en remettoit pas toute la conduite à Alcibiade; mais s'il tempéroit au contraire son ardeur et son audace par la prudence et le sang-froid de Nicias. Celui-ci n'osant s'opposer ouvertement à son collègue, tâcha de le faire indirectement, en élevant un grand nombre de difficultés, fondées principalement sur les frais énormes d'une pareille expédi-

Nicias s'oppose à la guerre de Sicile.

tion. Il déclara que, puisque les Athéniens se déterminoient à la guerre, ils devoient faire en sorte que le succès répondît à la haute réputation qu'ils s'étoient acquise; qu'une flotte ne suffisoit pas pour combattre une puissance aussi formidable que celle de Syracuse et de ses alliés; qu'il falloit mettre sur pied une armée, composée d'une bonne cavalerie et d'une infanterie proportionnée, s'ils vouloient agir convenablement à ce qu'ils desiroient entreprendre : qu'outre leur flotte, qui devoit les rendre maîtres de la mer, ils devoient s'assurer d'un grand nombre de bâtimens de transport pour entretenir continuellement de provisions leur armée, qui ne pourroit autrement subsister dans un pays ennemi; qu'il étoit nécessaire de se munir d'une somme suffisante d'argent, sans s'attendre à celles promises par les habitans d'Egeste, qui peut-être n'étoient magnifiques qu'en paroles, et, suivant toute apparence, manqueroient à leur engagement. Il ajouta qu'il falloit peser et examiner sérieusement la disproportion des deux partis, eu égard aux besoins et aux avantages de leurs armées : que les Syracusains étoient dans leur pays,

environnés d'alliés puissans, tous disposés en leur faveur par inclination, autant que par intérêt, à leur procurer des secours d'hommes, d'armes, de chevaux et de provisions; tandis que les Athéniens alloient porter la guerre dans une contrée éloignée, occupée par les ennemis; où, pendant l'hiver, on ne pourroit leur porter des nouvelles en moins de quatre mois; contrée où ils ne rencontreroient par-tout que des obstacles, sans pouvoir rien se procurer que par la force des armes; qu'il en résulteroit la plus honteuse ignominie pour les Athéniens, s'ils étoient forcés d'abandonner ce qu'ils auroient entrepris; que ce seroit s'exposer aux dédains et aux mépris de leurs ennemis, s'ils négligeoient la moindre des précautions qu'exigeoit un si vaste dessein. Que, pour lui, il étoit résolu de ne point s'embarquer jusqu'à ce qu'il fût suffisamment pourvu de tout ce qui seroit nécessaire pour cette expédition, parce que c'étoit le point essentiel; que le salut de toute l'armée en dépendoit; qu'en un mot, il ne se fieroit point au caprice et aux engagemens précaires de pareils alliés.

Nicias s'étoit flatté, par ce discours, de

refroidir l'ardeur inconsidérée du peuple d'Athènes; mais il ne fit que l'enflammer davantage. Sur-le-champ les généraux eurent plein pouvoir de lever autant de troupes et d'équiper autant de galères qu'ils le jugeroient nécessaire, et les levées se firent à Athènes et dans les autres places avec une activité inexprimable.

Préparatifs pour cette guerre.

Tout étant donc prêt, on mit à la voile, après avoir assigné Corcyre pour le rendez-vous à la plupart des alliés et à quelques vaisseaux, tels que ceux qui portoient des provisions et des munitions de guerre. Tout ce qu'il y avoit de citoyens et d'étrangers à Athènes, se rendit en foule, dès la pointe du jour, au port de Pyrée. Les Athéniens faisoient cortége à leurs enfans, à leurs parens, à leurs amis et à leurs compagnons, avec une joie mêlée de tristesse, disant un tendre adieu à des personnes qu'ils chérissoient à l'égal de la vie, et qu'on chargeoit d'une expédition aussi éloignée que périlleuse, d'où il étoit incertain qu'ils revinssent jamais, quoiqu'ils partissent avec la flatteuse espérance qu'elle réussiroit. Les étrangers y vinrent à leur tour pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité; car jamais

aucune ville du monde n'avoit équipé une si brillante flotte. Celles qu'on avoit armées contre Epidaure et Potidée, étoient bien aussi considérables pour le nombre de soldats et de vaisseaux; mais elles n'étoient ni aussi magnifiques, ni destinées à une traversée aussi longue et à une entreprise aussi importante. Ici, l'on voyoit une armée de terre et une armée de mer, équipées avec le plus grand soin, aux dépens des particuliers et du fisc, de tout ce qui étoit nécessaire, eu égard à la longueur du voyage et à la durée présumée de la guerre. La ville fournissoit cent galères vides, savoir, soixante pour les troupes légères, et quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque matelot recevoit une dragme par jour pour sa paye, sans compter ce que les capitaines de vaisseaux donnoient aux rameurs du premier banc. Joignez à cela la pompe et la magnificence qui se déployoient de toute part, chacun s'efforçant, à l'envi, d'éclipser tous les autres, et de rendre en même temps son vaisseau le plus leste et le plus léger de la flotte. Je ne parlerai point du choix des soldats et des matelots; ils étoient la fleur des Athéniens; ni de leur

envie de briller par l'éclat et la propreté de leurs armes; ni de l'élégance de tout l'équipage; non plus que du faste des officiers qui avoient dépensé des sommes considérables, uniquement pour se distinguer les uns des autres, et donner à l'étranger une idée avantageuse de leur personne et de leur fortune. Ce coup-d'œil étoit plutôt celui d'un spectacle où la pompe la plus magnifique étoit étalée, que celui d'une expédition guerrière. Mais la hardiesse et la grandeur de l'entreprise surpassoient encore ce faste et cette magnificence.

Av. J. C. 415. Lorsque les vaisseaux furent chargés et les troupes à bord, la trompette sonna; et l'on offrit des prières solennelles pour le succès de l'expédition. Par-tout on remplit de vin les coupes d'or et d'argent, et l'on fit les libations accoutumées; tandis que le peuple qui bordoit le rivage, élevoit avec acclamations ses mains au ciel pour souhaiter à ses concitoyens un heureux voyage et un succès favorable. Après l'hymne chanté, et les cérémonies achevées, les vaisseaux sortirent du port, l'un après l'autre; ils s'efforcèrent, à l'envi, de se devancer, jusqu'à ce que toute la flotte se réunît à Egine. De-là,

on fit route vers Corcyre ; où toute l'armée des alliés étoit rassemblée avec le reste de la flotte.

Dès qu'on fut arrivé en Sicile, l'opinion des généraux fut partagée pour savoir sur quel point on feroit la descente. Lamachus, l'un d'eux, fut d'avis d'aller droit à Syracuse. Il appuyoit son avis sur ce qu'elle n'étoit point encore préparée contre l'attaque, et sur la consternation extrême où elle se trouvoit ; ajoutant qu'une armée étoit toujours plus terrible au premier abord, contre un ennemi qui n'a pas eu le temps de se reconnoître et de se familiariser avec le danger. Ces raisons ne prévalurent point. L'avis qui l'emporta fut de commencer par réduire les places de moindre importance ; après avoir détaché dix galères, pour examiner la situation et le port de Syracuse, ils descendirent avec tout le reste de leur flotte à Catane, qu'ils surprirent en même temps.

Alcibiade est accusé devant le peuple.

Cependant les ennemis d'Alcibiade saisirent l'occasion de son absence pour l'attaquer avec plus de force. En négligeant les formes d'accusation, ils aggravèrent les torts de sa conduite et multiplièrent leurs griefs ; alléguant qu'il avoit profané les mystères de

Cérès. Il n'en falloit pas davantage pour disposer la multitude inconstante à rappeler ce général; mais, dans la crainte d'exciter du tumulte dans l'armée, on lui envoya seulement des ordres pour revenir dans Athènes, afin de calmer le peuple par sa présence. Alcibiade obéit à ces ordres avec toutes les apparences de la soumission; mais ayant réfléchi sur l'inconstance et le caprice de ses juges, à l'instant où il aborda Thurium, il disparut, et se déroba aux poursuites de ceux qui le cherchoient. La galère revint sans lui; et le peuple, furieux, le condamna sur-le-champ à la mort par contumace. Tous ses biens furent confisqués, et tous les prêtres et prêtresses eurent ordre de le vouer aux malédictions. Quelque temps après, ayant su que les Athéniens l'avoient condamné à mort: « J'espère, » dit-il, leur faire sentir un jour que je suis » encore vivant ».

Sa fuite.

Pendant ce temps, les Syracusains s'étoient mis en état de défense, et, s'appercevant que Nicias ne s'avançoit point dans leur pays, ils prirent le parti de l'attaquer lui-même dans son camp. Quelques-uns se demandoient par dérision: « Que vient-il

» faire en Sicile? Est-ce pour rester à Catane » qu'il est venu s'y établir »? Nicias fut réveillé par ces propos insultans, et résolut de prendre le chemin de Syracuse. Il n'osoit s'y rendre par terre, faute de cavalerie, et il pensoit qu'il étoit également dangereux d'aborder par mer dans un pays où l'ennemi étoit si bien préparé à le recevoir. Toutefois il choisit ce dernier plan qui lui réussit, à l'aide d'un stratagême. Il gagna un citoyen de Catane, pour jouer le rôle de déserteur, et aller trouver les Syracusains, afin de les informer que les Athéniens passoient toutes les nuits, sans armes, dans la ville; et qu'un certain jour indiqué, les Syracusains pourroient les surprendre, se rendre maîtres de leur camp, de leurs armes et de leurs bagages, brûler leur flotte dans le port, et détruire toute leur armée. Les Syracusains le crurent, et marchèrent avec toutes leurs forces vers Catane. Nicias n'en fut pas plutôt instruit, qu'il embarqua ses troupes, et cinglant vers Syracuse, il y aborda dès le lendemain matin, et se fortifia sur les hauteurs de la ville. Les Syracusains furent tellement irrités de ce coup inattendu, qu'ils retournèrent immédiatement à Syracuse,

Stratagême de Nicias.

et se présentèrent en ordre de bataille devant les murs de la ville. Nicias sortit alors de ses retranchemens pour les joindre, et il s'ensuivit une action très-opiniâtre, dans laquelle les Athéniens eurent à la fin l'avantage, et forcèrent l'ennemi de plier, après lui avoir tué deux cent soixante hommes, tant des siens que de ses confédérés, sans autre perte que cinquante des leurs. Cependant, comme ils n'étoient pas encore en état d'attaquer la citadelle, ils prirent leurs quartiers d'hiver à Naxe et à Catane.

L'année suivante, ils entreprirent d'exécuter de plus vastes projets; car ayant reçu d'Athènes un renfort de cavalerie avec des provisions, et autres munitions de guerre, Nicias fit voile pour Syracuse, dans le dessein de la bloquer par mer et par terre. Ainsi la petite république d'Athènes répandoit la terreur parmi tous les États voisins; et maintenant élevée au plus haut degré de puissance, elle aspiroit à l'empire universel. Athènes, déjà la maîtresse du monde par les arts et la philosophie, va tourner désormais son ambition vers un autre objet; et ce but est de servir aussi d'exemple au genre humain dans l'art des conquêtes et

de la guerre; mais elle n'avoit jamais considéré qu'un petit Etat parvenu, à force de travaux, à cette supériorité, est exposé à mille accidens semés sur la route de ses conquêtes. Elle avoit envoyé toutes ses forces en Sicile, et lorsqu'il s'agissoit de combattre pour décider le sort de Syracuse, le même combat devoit aussi décider en effet celui d'Athènes; la destinée de l'une et de l'autre dépendoit tellement de l'issue de cette invasion, que, des deux côtés, on combattit avec une égale persévérance, ainsi qu'on peut le voir dans les détails que les historiens nous en ont transmis.

Le siége de Syracuse fut porté à un degré de perfection et d'adresse inconnues jusqu'alors, et l'art militaire s'étendit, pour la première fois, à l'attaque et à la défense des places. Nicias crut nécessaire de gagner d'abord Epipole; c'étoit une haute montagne qui commandoit la ville, et dont l'abord étoit très-difficile. Les Syracusains sentoient si bien l'importance de ce poste, qu'ils avoient donné ordre à un détachement de sept cents hommes de marcher au premier signal pour le défendre. Cependant le général Athénien avoit débarqué ses

Siége de Syracuse.

troupes dans une petite anse éloignée, à l'improviste et si secrètement, qu'il leur fut aisé de s'en emparer; de sorte que le détachement des sept cents hommes qui survint confusément par la plaine pour les en chasser, fut repoussé avec perte de trois cents hommes, et de son commandant. Nicias y bâtit un fort pour lui servir de magasin, et se prépara bientôt à investir la ville, pour lui fermer toute communication avec la campagne. L'ennemi s'efforçant de son côté de détruire ces ouvrages, et de les rendre inutiles, il s'ensuivit plusieurs escarmouches, où les Athéniens eurent presque toujours l'avantage; mais, dans l'un de ces petits combats, Lamachus vivement pressé, abandonné des siens, fut tué sur la place. Les Syracusains, toujours dans l'intention de reprendre Epipole, donnèrent ordre à un autre détachement de s'y rendre. Nicias étoit alors malade dans le fort, et se trouvoit au lit, sans autres gardes auprès de lui que ses domestiques; mais voyant les ennemis prêts à forcer ses retranchemens, il se lève, et fait mettre le feu aux machines, en même temps qu'à tout le bois qui se trouvoit employé autour du fort. Cet incendie

servit de signal à ses troupes qui vinrent à son secours, et porta tant d'effroi et de confusion parmi celles de l'ennemi, que celui-ci n'eut que le temps de se retirer à la hâte dans la ville. Depuis cette époque, Nicias, resté seul général, conçut de grandes espérances; en effet, plusieurs villes de la Sicile qui jusqu'alors ne s'étoient déclarées pour aucun parti, embrassèrent le sien; il lui arrivoit de tous côtés des vaisseaux chargés de provisions pour son armée. Tout le monde s'empressoit de se ranger de son côté, parce qu'il acquéroit de la supériorité, et réussissoit dans toutes ses entreprises.

Détresse des Syracusains.

Les Syracusains se voyant alors bloqués tant par mer que par terre, et perdant tout espoir de défendre plus long-temps la place, commencèrent à faire des propositions d'accommodement. Gylippe qui venoit de Lacédémone pour les secourir, ayant appris en chemin l'extrémité où ils étoient réduits, et regardant désormais toute l'île comme perdue, poursuivit néanmoins sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, mais uniquement pour conserver aux nations de l'Italie les villes qui leur appartenoient dans cette île, s'il étoit encore pos-

sible; car la renommée avoit déjà publié que les Athéniens s'étoient mis en possession de toute l'île, et avoient à leur tête un général que sa prudence et sa fortune rendoient invincible.

Les fortifications des Athéniens étoient presque entièrement achevées. Ils avoient tiré un double mur de près d'une demi-lieue, le long de la plaine et du marais, jusqu'au grand port qu'ils avoient presque atteint. Il ne restoit plus qu'une petite partie du mur à finir d'un seul côté, et les Syracusains étoient à la veille de leur ruine, sans la moindre espérance, hors d'état de se défendre par eux-mêmes, et ne sachant où porter leurs regards pour avoir du secours. Ils résolurent donc de se rendre, et l'assemblée fut convoquée pour dresser les articles de la capitulation qui devoit être présentée à Nicias.

Ce fut en cet instant même, et dans cette conjoncture désastreuse, qu'arriva de Corinthe un député à Syracuse, avec l'avis d'une prompte assistance. Toute la ville s'assemble en foule autour de l'envoyé qui apporte de si bonnes nouvelles. Il leur fait entendre que Gylippe, général Lacédémo-

nien, vient les joindre incessamment, suivi d'un grand nombre de galères qui leur apportent des secours. Les Syracusains, étonnés, ou plutôt stupéfaits à cette nouvelle, peuvent à peine croire ce qu'ils entendent. Tandis qu'ils flottoient ainsi dans l'incertitude, arrive un courrier de la part de Gylippe, qui les informe de son approche, et leur ordonne de marcher avec toutes leurs troupes au-devant de lui. Lui-même, après avoir, chemin faisant, pris un fort, marche en ordre de bataille vers Epipole; et, montant par Euryèle à l'exemple des Athéniens, il se prépare à les attaquer par les dehors, tandis que les Syracusains les chargeroient de leur côté. Les Athéniens, extrêmement surpris de cette arrivée, se retirent à la hâte, et sans ordre, sous le mur qu'ils avoient élevé. Gylippe, mettant bas les armes, envoya dire par un héraut, qu'il accordoit aux Athéniens cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à cette proposition; mais quelques-uns de ses soldats, par dérision, demandèrent à ce héraut comment la présence d'une casaque lacédémonienne, et d'un bâton de héraut, pouvoit changer l'état

Gylippe sauve Syracuse.

présent de la ville ? Des deux côtés cependant on se prépara au combat.

Gylippe commença par emporter d'assaut le fort de Labdalle, et tailla en pièces tout ce qui s'y trouva. Les Athéniens n'étoient pas en état de s'opposer à cette attaque dans leurs retranchemens, tandis que les assiégés s'occupoient avec une égale ardeur à couper, et à renverser les murs de contrevallation construits autour de Syracuse. Enfin, des deux côtés, on se disposoit à ranger les troupes en ordre de bataille dans l'intervalle des murs que les Athéniens avoient élevés pour se mettre à l'abri des ennemis. Dans la première action, la cavalerie de Gylippe devint inutile, à cause de l'espace étroit où elle combattoit. Pour ranimer ses soldats, et leur rendre en même temps la justice qui leur étoit due, il eut le courage de s'accuser lui-même de leur défaite, et de déclarer publiquement qu'elle n'avoit point été occasionnée par leur faute, mais par la sienne, pour les avoir fait combattre sur un terrein trop resserré. Cependant il leur promit de leur donner bientôt un moyen de recouvrer leur honneur et le sien ; et dès le jour suivant, il les conduisit

contre l'ennemi, après les avoir exhortés, dans les termes les plus forts, à combattre d'une manière digne de leur ancienne gloire. Nicias s'apperçut que quand même il n'auroit pas eu le dessein d'en venir à une action, il étoit néanmoins absolument nécessaire de prévenir les ennemis, pour les empêcher d'étendre leurs lignes au-delà du mur de contrevallation, dont ils approchoient, parce qu'autrement c'étoit assurer la victoire aux Syracusains. Il marcha hardiment contr'eux. Gylippe fit avancer ses troupes au-delà du terrein où se terminoient les murs de part et d'autre, afin d'avoir plus de place pour s'étendre. Lorsqu'il vint à charger l'aile gauche des ennemis avec sa cavalerie, il la mit en déroute, et bientôt après l'aile droite fut aussi défaite. Nous avons ici la preuve de ce que peuvent l'expérience et l'habileté d'un grand général; car Gylippe, avec les mêmes soldats, les mêmes armes, les mêmes chevaux, le même terrein, en changeant seulement son ordre de bataille, défit les Athéniens, et les poursuivit jusque dans leur camp. La nuit suivante, les vainqueurs poussèrent leurs murailles au-delà de la contrevallation des

Victoire de Gylippe sur les Athéniens.

Athéniens, et par-là privèrent ceux-ci de toute espérance d'enfermer la ville de Syracuse. Nicias, depuis l'arrivée de Gylippe, s'étoit toujours tenu sur ses gardes; mais, comme il perdoit du terrein de jour en jour, il crut devoir se retirer vers la mer, afin de la tenir libre à tout événement, pour s'assurer des provisions. Dans ce dessein, il se rendit maître de Plemmyre, près du grand port; et là, fit bâtir trois forts, pour s'y retirer comme dans une garnison. Gylippe saisit cette occasion pour reprendre les places de l'intérieur, et, dans le même temps, arriva la flotte qu'il attendoit de Corinthe. Nicias, dans ces circonstances, écrivit aux Athéniens un triste récit de leurs affaires en Sicile; il leur marquoit que l'ennemi avoit acquis tant de supériorité sur lui, qu'il ne lui étoit plus possible de forcer les Syracusains dans leurs retranchemens, et qu'au lieu d'assiéger ceux-ci, c'étoit lui-même, au contraire, qui alloit être attaqué; que toutes les villes avoient quitté son parti; que les esclaves et les stipendiaires désertoient; que toutes ses troupes étoient occupées à garder les forts, et à escorter les convois d'approvisionnemens;

Nicias demande des secours aux Athéniens.

que même, dans ce dernier emploi, elles avoient été souvent coupées par la cavalerie ennemie; que sa flotte étoit en aussi mauvais état que l'armée; qu'en un mot, sans un prompt secours d'hommes, de vaisseaux et d'argent, égal à celui qui lui avoit été confié d'abord pour l'entreprise, c'étoit en vain qu'on tenteroit de la pousser plus loin. Quant à lui personnellement, il se plaignoit d'être attaqué de douleurs néphrétiques si aiguës, qu'elles le rendoient incapable de se transporter où le service l'appeloit. C'est pourquoi il pressoit son rappel auprès des Athéniens. Ceux-ci furent tellement touchés de cette lettre, qu'ils nommèrent Eurymédon et Démosthène pour aller le joindre avec de nouveaux secours; le premier partit immédiatement avec dix galères; l'autre attendit que le printemps fût plus avancé pour s'y transporter avec des forces supérieures. Dans le même temps, Ménandre et Euthydème furent chargés de seconder Nicias dans le commandement; car on ne voulut pas lui accorder la permission de revenir à Athènes, comme il le demandoit.

Cependant, Gylippe qui avoit parcouru toute la Sicile, en étoit de retour avec le

plus grand nombre d'hommes qu'il avoit pu rassembler dans cette île. Il persuada ensuite aux Syracusains d'équiper promptement la flotte la plus nombreuse qu'il leur seroit possible de mettre en mer, pour hasarder le combat; présumant que le succès répondroit à la hardiesse de l'entreprise. Cet avis fut fortement appuyé par Hermocrate, qui exhorta les Syracusains à ne pas abandonner aux ennemis l'empire de la mer. Il observa que les Athéniens eux-mêmes ne le devoient point à leurs ancêtres, et qu'ils ne l'avoient pas toujours eu; que les Perses les avoient en quelque sorte forcés les premiers à prendre connoissance des affaires maritimes, malgré deux grands obstacles qui s'y opposoient : d'abord leur peu de disposition à s'en instruire; ensuite la situation même de leur capitale, à une distance très-considérable de la mer; qu'enfin, si ces ennemis étoient devenus formidables aux autres nations, c'étoit moins par leurs forces réelles, que par leur courage et leur intrépidité; que les Syracusains devoient les imiter; et que, puisqu'ils avoient affaire à un adversaire toujours entreprenant, il falloit être aussi audacieux que lui.

Cet avis est approuvé; une flotte imposante est prête à mettre à la voile. Gylippe fait marcher toutes ses forces de terre pendant la nuit, pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galères, qui mouilloient dans le grand port de Syracuse, et quarante-cinq dans le petit port où étoient ordinairement à l'abri tous les bâtimens, eurent ordre de faire voile vers Plemmyre, afin de surprendre les Athéniens. Ceux-ci devoient se trouver ainsi attaqués en même temps et par terre et par mer. A la première nouvelle, ils montèrent vingt-cinq vaisseaux pour combattre les trente-cinq de Syracuse, faisant voile contr'eux du grand port; ils en opposèrent trente-cinq autres aux quarante-cinq que l'ennemi avoit fait sortir du petit port. Un combat opiniâtre s'engagea à la sortie du grand port, l'un des deux partis s'efforçant de débouquer, tandis que l'autre vouloit foncer à travers.

Combat naval.

Ceux qui défendoient les forts de Plemmyre s'étant rangés en bataille sur les bords de la mer, à la vue des Syracusains; Gylippe, dès la pointe du jour, surprend les ennemis par une attaque inattendue, et s'empare du fort le plus important, à la fa-

veur d'une tempête. Les soldats qui défendoient les deux autres forts, effrayés de ce premier succès, les abandonnent aussi-tôt. Après cet avantage, les Syracusains essuyèrent une perte considérable; car quelques-uns de leurs vaisseaux, obligés de combattre à l'entrée du port, après avoir forcé les Athéniens, se brisèrent les uns contre les autres comme ils y entroient en désordre. La victoire inconstante tourna ainsi du côté de l'ennemi qui, non content de poursuivre ces vaisseaux, donna aussi la chasse à ceux qui avoient remporté l'avantage dans le grand port. Onze galères des Syracusains furent coulées à fond, et un grand nombre de leurs matelots perdit la vie à la suite de ce combat. Trois de leurs galères furent prises; mais les Athéniens en perdirent un pareil nombre. Après avoir remorqué celles de l'ennemi, ils élevèrent un trophée au milieu de la petite île située vis-à-vis de Plemmyre, et se retirèrent dans leur camp.

Victoire des Athéniens, sur les Syracusains.

Une circonstance que les Syracusains regardoient comme la plus importante, c'étoit d'engager une seconde action par terre et par mer, à-la-fois, avant que la flotte et les autres secours envoyés aux Athéniens fus-

sent arrivés. Ils concertèrent un nouveau plan de combat naval, instruits par les fautes qu'ils avoient commises dans le dernier. On fit un changement dans les galères; leurs proues furent plus courtes, et en même temps plus fortes et plus solides qu'auparavant. Pour cet effet, ils y fixèrent de grandes pièces de bois qui s'avançoient de chaque côté, en joignant à ces arcs-boutans des poutres en forme d'étais, et qui s'étendoient de la longueur de six coudées, en dedans et en dehors. Par ce moyen, ils espéroient l'emporter sur les galères des Athéniens, qui n'oseroient pas, à cause de la foiblesse de leur proue, attaquer l'ennemi de front, mais seulement en flanc: outre que si la bataille venoit à se livrer dans le grand port, elles n'auroient pas assez de place pour déployer leurs manœuvres, ni pour passer entre deux galères ennemies (en quoi consistoit leur principale adresse), ni revirer de bord, dans le cas où elles auroient été repoussées, pour revenir à la charge; au lieu que les Syracusains, en se rendant maîtres de toute l'étendue du grand port, auroient tous ces avantages, et pourroient se secourir mutuellement. Telles étoient les dispositions

sur lesquelles ces derniers fondèrent l'espoir de la victoire.

Cependant, Gylippe fit sortir le premier toute l'infanterie de son camp, et s'avança vers le côté du mur de contrevallation des Athéniens, qui faisoit face à la ville; tandis que les troupes d'Olympie marchoient vers l'autre côté, et que leurs galères faisoient voile en même temps.

Nicias ne crut pas devoir tenter un second combat; assurant que, comme il attendoit une nouvelle flotte de moment en moment, avec un puissant renfort, sous les ordres de Démosthène, ce seroit montrer un grand défaut de jugement, que de hasarder, sans y être forcé, une bataille avec des troupes inférieures en nombre à celles de l'ennemi, et déjà fatiguées. Au contraire, Ménandre et Euthydème qui avoient été placés auprès de Nicias pour partager le commandement jusqu'à l'arrivée de Démosthène, enflammés d'ambition, et jaloux de ces généraux, brûloient de se signaler par quelque grand exploit, pour priver l'un de la gloire qu'il se promettoit, et éclipser celle de l'autre. Le prétexte qu'ils alléguèrent en cette occasion fut l'honneur

d'Athènes elle-même, soutenant avec opiniâtreté qu'il seroit entièrement perdu, s'ils refusoient le combat que les Syracusains leur offroient; ce qui força Nicias à leur céder par complaisance. Les Athéniens avoient soixante-quinze galères, et les Syracusains quatre-vingts.

Second combat naval.

Le premier jour, les flottes restèrent à la vue l'une de l'autre dans le grand port, sans aucune action décisive, et tout se passa en quelques escarmouches; après quoi les deux partis se retirèrent. Les forces de terre n'agirent pas davantage. Les Syracusains ne firent pas le moindre mouvement le second jour. Nicias voulant tirer avantage de cette inaction, fit avancer ses bâtimens de transport sur une seule ligne, à quelque distance les uns des autres, afin que ses galères pussent se retirer derrière eux plus sûrement en cas de défaite. Le lendemain, les Syracusains parurent de meilleure heure qu'à l'ordinaire; une partie du jour se passa de même en escarmouches, et ils se retirèrent ensuite. Les Athéniens qui ne comptoient pas sur leur retour, s'imaginèrent que la crainte les avoit fait fuir; mais ceux-là s'étant rassemblés en grande diligence, remontèrent

promptement sur leurs galères, et attaquèrent les Athéniens, qui étoient loin de s'y attendre. Ces derniers se voyant alors forcés de retourner immédiatement à bord, se précipitèrent en grand désordre dans leurs vaisseaux. Ils n'eurent pas le temps de se ranger en bataille, et plusieurs de leurs matelots étoient encore à jeun. La victoire ne fut pas long-temps suspendue : les Athéniens, après une courte et foible résistance, se retirèrent derrière la ligne de leurs bâtimens de transport. L'ennemi les y poursuivit ; mais il fut arrêté par les vergues de ces bâtimens qui portoient des dauphins de plomb, dont le poids, en tombant sur les galères ennemies, les auroit coulées elles-mêmes à fond. Les Athéniens perdirent sept galères dans ce combat, avec grand nombre de leurs soldats, qui furent tués ou faits prisonniers. Cette perte jeta Nicias dans la plus profonde consternation. Tous les malheurs qu'il avoit essuyés depuis qu'il avoit été chargé du commandement en chef, revinrent à son esprit, et le plus grand de tous étoit d'avoir cédé à l'avis de ses collègues. Tandis qu'il faisoit ces tristes réflexions, on vit la flotte de Démosthène s'avancer

Défaite des Athéniens.

dans le plus grand appareil. Son aspect étoit fait pour remplir l'ennemi d'effroi. C'étoit le lendemain du dernier combat : cette flotte consistoit en soixante-treize galères, qui portoient cinq mille combattans, et environ trois mille archers, frondeurs et arbalêtriers. Ces galères étoient richement équipées ; leurs proues étoient ornées de banderoles brillantes : elles étoient conduites par de braves rameurs, commandées par d'excellens officiers ; les airs retentissoient du bruit des clairons et du son des trompettes. Démosthène affectoit cette apparence de pompe triomphale, pour imprimer d'autant plus la terreur parmi les ennemis.

Démosthène amène des secours aux Athéniens.

Cette fière attitude les alarma en effet au-delà de toute expression. Ils ne voyoient plus de fin, ni même d'intervalle à leurs calamités. Tout ce qu'ils avoient fait ou souffert jusqu'alors, n'étoit rien; il falloit recommencer de nouveau. Pouvoient-ils désormais espérer de lasser la patience des Athéniens, puisque ceux-ci, malgré le camp retranché qu'ils avoient au milieu de l'Attique, étoient encore en état d'envoyer en Sicile une seconde armée, aussi considéra-

ble que la première, et que leur puissance et leur courage sembloient renaître malgré leurs pertes, au lieu de diminuer, et s'accroître encore chaque jour ?

Démosthène, après avoir pris des renseignemens exacts sur l'état des choses, comprit qu'il ne convenoit pas à ses intérêts de perdre beaucoup de temps, comme Nicias l'avoit fait; celui-ci qui, dès son arrivée, avoit semé par-tout l'épouvante, étoit devenu par la suite l'objet du mépris universel, pour avoir hiverné dans Catane, au lieu d'aller droit à Syracuse; ce qui avoit donné à Gylippe le temps de jeter des troupes dans la place. Démosthène se flattoit d'ailleurs d'être en forces suffisantes pour l'emporter à la première attaque, en profitant de l'alarme que la nouvelle de son arrivée avoit répandue de toute part; il espéroit enfin qu'il pourroit mettre immédiatement, par ce moyen, un terme à la guerre; déterminé comme il l'étoit à faire le siége de cette ville, pour ne pas fatiguer ses troupes par des combats de peu d'importance et jamais décisifs, ni épuiser la ville d'Athènes, en faisant servir ses trésors à des dépenses inutiles.

Nicias, effrayé de cette résolution hardie

et précipitée de Démosthène, le conjura de ne point se hâter ; mais de prendre le temps pour peser mûrement les choses avant d'agir, n'ayant aucune raison de se repentir jusqu'à présent de ce qu'il avoit fait. Il lui observa que l'ennemi se détruiroit lui-même par ces délais ; que ses approvisionnemens, ainsi que ses caisses militaires s'épuiseroient ; que ses alliés étoient sur le point de l'abandonner ; qu'enfin on seroit bientôt réduit, faute de provisions, à une telle extrémité, qu'on seroit forcé de se rendre, comme on l'avoit déjà résolu. Quelques personnes en effet, dans Syracuse, entretenoient une secrète correspondance avec Nicias, et l'exhortoient à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains étoient las de la guerre et de Gylippe ; qu'au surplus, la nécessité à laquelle ils étoient réduits chaque jour, augmenteroit jusqu'à ce qu'ils se rendissent enfin à discrétion.

Comme Nicias ne s'étoit pas expliqué clairement, et n'avoit pas voulu déclarer expressément qu'il avoit des avis certains de tout ce qui se passoit dans la ville ; ses représentations firent peu d'effet, étant

regardées comme la suite de la timidité et de la lenteur qu'on lui avoit toujours reprochées. C'est ainsi, disoit-on, que, par ses délais, ses méfiances, ses fausses précautions, il a temporisé, en étouffant l'ardeur, en arrêtant l'activité des soldats, au lieu de marcher sur-le-champ contre l'ennemi; remettant au contraire toujours l'attaque à une époque où ses propres troupes seroient rebutées des délais, et tout-à-fait affoiblies. Ces propos entraînèrent le reste des généraux et tous les officiers vers l'opinion de Démosthène; Nicias lui-même fut contraint de l'adopter.

Démosthène tente de surprendre Epipole.

Démosthène, après avoir attaqué sans but déterminé le mur qui coupoit les retranchemens des assiégeans, essaya de surprendre Epipole, dans la supposition que, s'il s'en rendoit une fois maître, ce mur seroit absolument sans défense. Il prit des provisions pour cinq jours, avec des ouvriers et tous les instrumens nécessaires, pour se défendre dans ce poste, lorsqu'il s'en seroit mis en possession. Comme il ne pouvoit y arriver en plein jour sans être découvert, il s'y avança pendant la nuit, suivi d'Eurymédon et de Ménandre, et laissa

Nicias pour garder le camp. Il prit ensuite le chemin d'Euryèle. Avant d'être apperçu par les sentinelles, il attaqua le premier retranchement, et y donna l'assaut, après avoir tué une grande partie de ceux qui le défendoient.

Démosthène, non content de cet avantage, pour empêcher l'ardeur de ses soldats de se rallentir, et presser l'exécution de ses desseins, marcha en avant. Pendant cet intervalle, les Syracusains, soutenus par Gylippe, s'avancèrent sous les armes au-delà des retranchemens; frappés d'un étonnement et d'une frayeur que les ténèbres de la nuit ne faisoient qu'augmenter, ils furent sur-le-champ repoussés et mis en fuite. Mais, tandis que les Athéniens marchoient en désordre pour forcer tout ce qui résisteroit à leur passage, craignant que les ennemis n'eussent le temps de se rallier encore et de revenir de leur surprise à la pointe du jour; ils furent arrêtés à l'improviste par un parti de Béotiens, qui fit une vigoureuse résistance. Ceux-ci se jetèrent sur les Athéniens avec leurs piques en avant, les repoussèrent, avec de grands cris, et en firent un horrible carnage; ce qui répandit une

terreur universelle dans le reste de l'armée. Les fuyards, soit qu'ils enfonçassent tous ceux qui venoient à leur secours, pour mieux s'échapper; soit qu'ils les prissent par erreur pour des troupes ennemies, tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. C'est alors qu'on ne distingua plus rien dans la mêlée; tout fut confondu, parce qu'il étoit impossible de rien découvrir dans l'horreur de la nuit; elle n'étoit pourtant ni assez noire pour rendre les objets entièrement imperceptibles, ni assez claire pour laisser distinguer ceux qu'on appercevoit. Les Athéniens se cherchoient les uns les autres dans l'obscurité, sans aucun dessein, et se demandoient souvent le mot du guet, par lequel ils pouvoient se reconnoître: ce qui faisoit entendre une multitude de sons confondus, à travers lesquels le désordre s'augmentoit encore. Il en résulta que le mot d'ordre passoit indiscrètement à l'ennemi, tandis qu'on ne pouvoit apprendre le sien; parceque, les Syracusains étant réunis, il n'y avoit pas de raison pour le répéter. Dans le même temps, les Athéniens, précipités du sommet des rochers par ceux des leurs qui les poursuivoient, tomboient les uns sur les autres, déchirés

Déroute des Athéniens.

par lambeaux. La plupart de ceux qui avoient échappé en s'écartant dans la campagne et dans les bois, furent taillés en pièces le jour suivant par la cavalerie ennemie qui couroit à leur poursuite.

Deux mille Athéniens périrent dans cette action; beaucoup d'armes furent prises par l'ennemi, ceux qui fuyoient ayant jeté les leurs pour se sauver plus aisément à travers les précipices. Aussi-tôt après, Gylippe ayant fait le tour de l'île, rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, ce qui rendit la situation des Athéniens encore plus critique, et enleva tout-à-fait à Nicias l'espoir d'un succès sur lequel il n'avoit guère compté. Indépendamment de ces circonstances, l'armée athénienne diminuoit excessivement par ses maladies, et ne voyoit d'autre moyen de salut que d'abandonner une île où elle avoit essuyé tous les malheurs possibles. Nicias ne s'opposa pas long-temps à cette résolution, il desira seulement qu'elle fût tenue secrète. En conséquence, des ordres furent donnés secrètement, pour que la flotte se préparât avec la plus grande diligence à mettre à la voile.

Lorsque tout fut prêt, et au moment où la

flotte alloit partir à l'insu de l'ennemi qui étoit bien loin de supposer que les Athéniens abandonnassent si-tôt la Sicile, la lune s'éclipsa soudain au milieu de la nuit. Nicias en fut saisi d'épouvante, ainsi que toute son armée. Leur ignorance et leur superstition ne pouvoient que s'étonner d'un si grand changement : ils en redoutoient d'autant plus les conséquences, qu'ils n'en pouvoient expliquer la cause. Ils consultèrent les devins qui, ne sachant rendre aucune raison de ce phénomène, ne firent qu'augmenter leur consternation : c'étoit l'usage, après de pareils accidens, de suspendre l'exécution de toute entreprise pendant trois jours. Les devins prononcèrent qu'il falloit attendre que trois fois neuf jours fussent révolus (ce sont les termes de Thucydide) avant de mettre à la voile : c'étoit sans doute un nombre mystérieux dans l'opinion du peuple. Nicias, scrupuleux jusqu'à la sottise, et plein d'un respect ridicule pour ces aveugles interprètes de la volonté des dieux, déclara qu'il attendroit la révolution d'un mois entier; et qu'il ne retourneroit que le même jour de la lune du mois suivant : comme s'il n'avoit pas vu

Eclipse de lune, qui effraie les Athéniens, et les empêche de quitter la Sicile.

reparoître cette planète, à l'instant où elle sortit de l'obscurité qui la cachoit par l'interposition du globe de la terre. Mais le temps n'étoit pas encore arrivé pour expliquer ce phénomène.

La nouvelle du départ des Athéniens s'étoit déjà répandue dans Syracuse où la résolution fut prise d'attaquer en même temps les assiégeans par terre et par mer. Les Syracusains se portèrent d'abord contre le retranchement, avec un léger avantage. Le lendemain ils firent une seconde attaque, et mirent à la voile soixante-seize de leurs galères, contre quatre-vintg-six de celles des Athéniens. Eurymédon commandoit l'aile droite de la flotte des Athéniens : il se déploya le long du rivage pour envelopper l'ennemi ; mais ce mouvement lui devint fatal : car après s'être détaché du corps de la flotte, les Syracusains pressant l'action principale qui se passoit au centre, l'attaquèrent, et le poussèrent vigoureusement dans le golfe appelé Dascon. Eurymédon perdit la vie dans ce combat. Les Syracusains donnèrent ensuite la chasse au reste des galères athéniennes, et les poursuivirent contre le rivage. Gylippe, qui comman-

doit l'armée de terre, voyant que les Athéniens étoient engravés et ne pouvoient retourner dans l'estacade, fit prendre terre à une partie de ses troupes pour charger les soldats qui seroient forcés de fuir, et donner plus de place aux siens pour remorquer autant de galères qu'ils en prendroient. Cependant ils furent repoussés par les Tyrrhéniens ; et forcés, par les Athéniens qui volèrent au secours de ceux-ci, de se retirer avec quelque perte jusques vers un marais qui n'étoit pas éloigné.

Les Athéniens sauvèrent leurs vaisseaux à l'exception de dix-huit qui furent pris par les Syracusains ; mais tous leurs équipages furent mis en pièces. Après cela, ayant résolu de brûler le reste, les Syracusains remplirent un vieux bâtiment de matières combustibles ; ils y mirent le feu, le lancèrent, à l'aide du vent, contre les Athéniens qui néanmoins arrêtèrent l'incendie, après avoir donné la chasse à ce vaisseau.

Des deux côtés on éleva des trophées ; les Syracusains, à cause de la mort d'Eurymédon, et de l'avantage qu'ils avoient gagné le jour précédent ; et les Athéniens pour avoir poussé l'ennemi dans le marais dont on vient

de parler, et mis le reste en déroute. Mais les dispositions étoient bien différentes des deux côtés ; les Syracusains qui avoient été jetés dans la plus grande consternation à l'arrivée de Démosthène avec sa flotte, se voyant désormais victorieux dans un combat naval, reprirent de nouvelles espérances, et se flattèrent bientôt de compléter leur victoire. Les Athéniens au contraire, privés de leur unique ressource et battus par mer contre leur attente, perdirent entièrement courage, et n'eurent plus d'autre pensée que de se retirer.

L'ennemi, pour prévenir tous les moyens que les Athéniens auroient d'échapper, ferma l'entrée du grand port qui avoit environ cinq cents pas de largeur, avec des galères placées en travers, et d'autres vaisseaux attachés par des ancres et des chaînes de fer; tandis qu'il se préparoit à soutenir encore un combat, dans le cas où les Athéniens auroient le courage de le risquer. Ceux-ci s'appercevant qu'ils étoient enfermés, assemblèrent les principaux chefs et officiers de l'armée, pour délibérer sur la situation de leurs affaires. Ils manquoient absolument de provisions, parce qu'ils avoient défendu

aux habitans de Catane de leur en apporter, dans l'espérance où ils étoient de se retirer, ne pouvant d'ailleurs s'en procurer d'aucune autre place, jusqu'à ce qu'ils eussent quitté la mer. Dans ce dessein, ils abandonnèrent leur ancien camp et leurs murailles, pour se rapprocher de leurs vaisseaux et du rivage le plus qu'il seroit possible, et dans le moindre espace. Leur projet étoit de laisser quelques forces pour garder les bagages et les malades, en faisant combattre le reste à bord des vaisseaux qu'ils avoient pu sauver. Leur intention étoit de se retirer ensuite à Catane, dans le cas où ils seroient victorieux; autrement de brûler leurs vaisseaux, et de s'avancer par terre vers la ville de leurs alliés la plus voisine.

Cette résolution une fois prise, Nicias équipa sur-le-champ cent dix galères : les autres avoient perdu leurs rameurs, avec la fleur de l'infanterie; et il rangea le surplus de ses troupes, particulièrement les archers, en ordre de bataille sur le rivage. Comme les Athéniens redoutoient sur-tout les éperons des galères syracusaines, Nicias s'étoit pourvu de harpons de fer pour les amarrer, afin de rompre le vent, et d'en

venir immédiatement aux mains comme dans un combat sur terre ; mais l'ennemi s'appercevant de cette ruse, couvrit ses proues et la partie supérieure de ses galères avec des cuirs, pour empêcher qu'elles ne fussent amarrées aussi facilement. Les généraux de part et d'autre employèrent toute leur éloquence pour animer leurs soldats, et jamais il n'y eut de motif plus puissant pour les exciter ; car le combat qui alloit s'engager, devoit décider non-seulement de leur vie et de leur liberté, mais aussi de la destinée de leur patrie.

Troisième combat décisif.

Le combat fut très-sanglant et très-opiniâtre ; les Athéniens étant arrivés à l'entrée du port, se saisirent aisément des vaisseaux qui en défendoient l'accès ; mais lorsqu'ils essayèrent de rompre les chaînes qui attachoient les autres, pour s'ouvrir le passage, les ennemis fondirent sur eux de toute part ; deux cents galères se précipitèrent aussi-tôt de chaque côté dans un espace étroit ; il y eut nécessairement alors une grande confusion parmi les combattans, et les vaisseaux pouvoient difficilement s'avancer, se retirer, ou se retourner pour renouveler l'attaque. Les éperons des galè-

res ne purent être que d'un foible secours, en raison de ces circonstances; mais il y eut de fréquens et de furieux chocs entre les deux partis. Les Athéniens furent accablés par une grêle de pierres lancées de la place de quelque côté qu'ils attaquassent, tandis qu'ils n'avoient pour se défendre que des dards et des flêches qui, par le mouvement du vaisseau et l'agitation de la mer, ne frappoient jamais au but. Le pilote Ariston avoit donné ce conseil aux Syracusains. Après cette décharge de pierres, les soldats pesamment armés essayèrent l'abordage des vaisseaux ennemis pour combattre corps à corps; et il arriva souvent que, lorsqu'ils y montoient d'un côté, l'ennemi entroit de l'autre dans leurs propres vaisseaux; qu'ainsi deux ou trois bâtimens étoient accrochés à-la-fois, ce qui occasionnoit un grand embarras dans la mêlée. Outre le fracas des vaisseaux qui se heurtoient les uns contre les autres, les différens cris des vainqueurs et des vaincus empêchoient d'entendre les ordres des officiers respectifs. Les Athéniens avoient besoin de forcer le passage, quel qu'en pût être l'événement, pour assurer leur retour dans leur patrie; tandis que

les ennemis faisoient les derniers efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire encore plus complète et plus glorieuse.

Les deux armées de terre qui avoient été postées sur les hauteurs du rivage, et les habitans de la ville qui s'y trouvoient, parcouroient les rues en tumulte; lorsque le reste des citoyens imploroit à genoux dans les temples la faveur du ciel pour le succès de leurs compatriotes. Tous en un mot étoient assez près de la flotte, pour voir de près ce qui s'y passoit. Ils contemploient le spectacle de ce combat, comme d'un amphithéâtre; non sans la plus vive inquiétude et la terreur la plus profonde; attentifs et tremblans à chaque mouvement, ils cherchoient à découvrir tous les coups qui se portoient; manifestant leurs craintes, leurs espérances, leur douleur ou leur joie par des cris, par des gestes différens; tantôt frappant des mains pour animer les combattans, et tantôt les élevant vers le ciel pour implorer le secours et la protection des dieux immortels. A la fin, la flotte des Athéniens, après un long combat et la plus vigoureuse résistance, eut le dessous, et fut

poussée vers le rivage. Les Syracusains, témoins de la victoire, l'annoncèrent à toute la ville par des acclamations générales. Les vainqueurs, maîtres désormais de la mer, cinglèrent par un vent favorable dans Syracuse où ils élevèrent un trophée, tandis que les Athéniens, entièrement défaits et hors d'état de se relever, ne purent pas même obtenir que leurs morts leur fussent rendus pour recevoir les honneurs de la sépulture.

Défaite complète des Athéniens.

Il ne restoit plus désormais aux Athéniens que deux partis à choisir, ou de tenter une seconde fois le passage comme ils en avoient encore le moyen, puisqu'il leur restoit assez de vaisseaux et de soldats pour le risquer, ou d'abandonner leur flotte à l'ennemi, et de se retirer par terre. Démosthène proposa le premier parti; mais les matelots, plongés dans la plus profonde affliction, refusèrent d'obéir; persuadés qu'il leur seroit impossible de soutenir un nouveau combat. Le second moyen fut donc résolu sur-le-champ, et l'on se prépara en conséquence à profiter de la nuit pour s'échapper, en cachant aux ennemis la marche de l'armée.

Cependant Hermocrate qui soupçonnoit leur dessein, comprit aisément qu'il étoit de la dernière importance de ne pas souffrir qu'un corps de troupes aussi considérable échappât aux Syracusains, puisqu'elles auroient pu se fortifier dans quelque coin de l'île, et recommencer la guerre. Les Syracusains étoient alors au milieu des fêtes et des réjouissances, ne songeant qu'à se divertir après les fatigues qu'ils avoient souffertes dans les différens combats qu'ils avoient eus à soutenir. La fête qu'ils célébroient alors étoit en l'honneur d'Hercule; il n'auroit pas fallu s'aviser de proposer aux Syracusains, dans ces solennités, de reprendre les armes pour aller à la poursuite de l'ennemi, ni essayer de les arracher à leurs divertissemens par force, ni par aucun moyen de persuasion. C'est pourquoi l'on usa d'un autre expédient. Hermocrate envoya quelques cavaliers, qui devoient passer parmi les Athéniens pour leurs amis, et leur crier à haute voix : « Dites à Nicias de différer sa retraite jusqu'à ce que le jour paroisse; car les Syracusains se sont emparés des passages pour lui dresser des embûches ». Ce faux avis arrêta tout-à-coup

Nicias; il ne sortit pas même le jour suivant, afin de donner à ses soldats plus de temps pour se préparer à leur départ, et emporter avec eux tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance, en abandonnant le reste.

Les Syracusains eurent assez de temps pour s'emparer, dans cet intervalle, de toutes les avenues; et le matin du jour suivant ils étoient en possession, de bonne heure, de tous les passages les plus difficiles; après avoir fortifié les endroits où les rivières étoient guéables, rompu les ponts, et répandu des détachemens de cavalerie en deçà et au-delà de la plaine: de manière qu'il n'y avoit pas une seule issue où les Athéniens pussent se frayer un passage sans être obligés de combattre. Ceux-ci, s'étant mis en marche le troisième jour après la bataille, se disposoient à se retirer dans Catane. Toute l'armée fut dans une désolation inexprimable, en voyant un si grand nombre de morts ou de mourans, les uns exposés aux bêtes féroces, les autres abandonnés à la cruauté de l'ennemi; les malades et les blessés les conjurèrent en larmes de les prendre avec eux pour suivre l'ar-

Détresse des Athéniens.

mée ; ils les arrêtoient par leurs habits lorsqu'ils passoient, ou se traînoient après eux pour les suivre aussi loin que leurs forces le permettoient; et lorsqu'ils succomboient, ils n'avoient plus que l'expression des larmes, des soupirs, des sanglots, ou même les imprécations, en poussant vers le ciel des gémissemens et les derniers accens de la mort; ils appeloient les dieux et les hommes à leur secours, pour obtenir vengeance de tant de cruautés, et tous les échos répétoient leurs cris lamentables.

L'armée entière fut réduite à une situation déplorable; tous les Athéniens furent saisis de la plus profonde tristesse. Ils étoient dévorés intérieurement de rage et de désespoir, lorsqu'ils se représentoient cet état de splendeur d'où ils étoient tombés, l'extrême misère où ils étoient plongés, et les maux, encore plus grands, auxquels ils prévoyoient qu'il leur seroit peut-être impossible d'échapper. Ils ne pouvoient supporter la comparaison, toujours présente à leur pensée, de l'état triomphant où ils avoient laissé leur patrie, au milieu de tous les vœux et des acclamations d'un grand peuple; avec l'ignominie de leur retraite, qu'aggravoient en-

core les cris et les imprécations de leurs parens et de leurs amis délaissés.

Mais au milieu de ce spectacle déchirant, nul objet n'intéressoit davantage et n'étoit plus touchant en effet ; nul n'excitoit autant de compassion dans ce triste tableau, que Nicias lui-même, languissant, épuisé par les douleurs d'une longue maladie; privé des secours les plus nécessaires, dans un temps où son âge et ses infirmités en demandoient le plus : pénétré moins de ses propres maux que de ceux d'autrui, son cœur en étoit déchiré; et cependant ce grand homme, supérieur à toutes ses souffrances, ne pensoit qu'à ranimer ses soldats et à faire revivre leur courage. Il couroit parmi eux, criant à haute voix, que leur situation n'étoit pas désespérée, et que d'autres armées avoient échappé à de plus grands dangers ; qu'ils n'avoient point à s'accuser, ni à s'affliger des malheurs qu'ils éprouvoient, parce qu'on ne pouvoit les leur imputer, et qu'eux-mêmes n'avoient point à s'en reprocher la cause ; que s'ils avoient offensé quelque divinité, sa vengeance devoit être satisfaite ; que la fortune, après avoir favorisé le parti contraire, devoit être lasse, à la fin, de les

Nicias, quoique mourant, encourage les siens.

persécuter ; que leur bravoure et leur nombre les rendoient encore formidables, puisqu'ils avoient près de quarante mille hommes pour s'opposer aux forces de la Sicile qui ne seroient pas en état de leur résister, et ne pouvoient les empêcher de se retirer par-tout où ils le croiroient convenable ; qu'ils n'avoient plus rien à faire qu'à se tenir réunis et marcher en bon ordre ; qu'enfin, par une retraite prudente et courageuse, qui devenoit leur unique ressource, ils pourroient non-seulement se sauver eux-mêmes, mais encore sauver leur patrie, et se mettre en état de lui rendre son ancienne splendeur.

L'armée marcha en deux corps qui s'avançoient en forme de phalanges ; le premier commandé par Nicias, et le second par Démosthène. Les bagages étoient dans le centre. Lorsqu'ils furent arrivés au fleuve d'Anapie, ils forcèrent le passage, au milieu des traits de la cavalerie ennemie qui tiroit continuellement sur eux. Ils furent ainsi harcelés durant plusieurs jours de marche ; chaque pas qu'ils faisoient étoit défendu par l'ennemi, et ils furent obligés de disputer jusqu'à un pouce de terrein. L'ennemi ne

Les Athéniens sont poursuivis dans leur retraite.

voulut point hasarder une bataille contre une armée que le désespoir pouvoit rendre invincible. A l'instant où les Athéniens présentèrent le combat aux Syracusains, ces derniers se retirèrent; mais tandis que les premiers poursuivoient leur marche et s'avançoient, les Syracusains les écrasoient d'une grêle de traits.

Démosthène et Nicias voyant à quelle triste situation les leurs étoient réduits, manquant de provisions, dans la disette la plus extrême, avec un grand nombre de blessés, jugèrent qu'il étoit convenable de se retirer vers la mer, en suivant un chemin tout opposé à celui qu'ils avoient pris; et de marcher directement vers Camarine et Gèle, plutôt que d'aller à Catane comme c'étoit leur première intention. Ils allumèrent à l'entrée de la nuit un grand nombre de flambeaux; leur retraite se fit dans la plus grande confusion et le plus grand désordre, ainsi qu'il arrive à de grandes armées dans l'obscurité et l'horreur de la nuit, sur-tout lorsque l'ennemi n'est pas éloigné. Cependant l'avant-garde, commandée par Nicias, marchoit en bon ordre; tandis que la moitié de l'arrière-garde à la

tête de laquelle étoit Démosthène, s'écarta du véritable chemin et perdit la route qu'elle devoit suivre. Le jour suivant, les Syracusains, sur la nouvelle de leur retraite, marchèrent en toute diligence, et recontrèrent Dèmosthène vers midi; ils l'environnèrent avec leur cavalerie, en le poussant dans un lieu très-étroit, enceint de murailles. Les Athéniens s'y battirent comme des lions; les Syracusains s'appercevant, à la fin du jour, qu'ils étoient tout couverts de blessures et accablés de fatigues, permirent aux insulaires de se retirer, ce que quelques-uns acceptèrent; ils épargnèrent ensuite le reste, en lui accordant la vie, à condition qu'il se rendroit à discrétion. Démosthène étoit de ce nombre, et il fut stipulé que personne ne seroit mis à mort, ni condamné à une prison perpétuelle. Environ six mille soldats se rendirent à ces conditions.

Démosthène se rend aux Syracusains.

Nicias arriva le même soir à la rivière d'Erinée; et après l'avoir traversée, alla camper sur la montagne. L'ennemi vint le joindre le jour suivant, et le somma de se rendre à discrétion, ainsi que Démosthène l'avoit fait. Nicias ne pouvoit d'abord se

persuader que ce qu'on lui disoit de Démosthène fût vrai, et il demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers pour s'en informer. A leur retour, ils confirmèrent que Démosthène s'étoit réellement rendu de la sorte. Nicias offrit de payer les dépenses de la guerre, à condition qu'il lui seroit permis de rester dans l'île avec ses forces, et de donner autant d'Athéniens en otage qu'il seroit obligé de payer de talens : mais l'ennemi rejeta cette proposition avec dédain, et recommença l'attaque. Nicias, quoiqu'absolument dénué de tout, soutint néanmoins le combat durant toute la nuit, et s'achemina vers la rivière d'Asinare. Il y étoit à peine arrivé, que les Syracusains le joignirent ; ils précipitèrent dans le fleuve le plus grand nombre des siens ; le surplus s'y étoit jeté volontairement pour éteindre la soif qui le dévoroit. Là se manifesta tout-à-coup un grand désordre. Tous ces malheureux furent égorgés sans la moindre pitié.

Nicias se rend à discrétion.

Nicias voyant que tout étoit perdu, et ne pouvant soutenir cet horrible spectacle, se rendit enfin à discrétion, à condition que Gylippe cesseroit le combat, et feroit grace au reste de son armée. Le nombre des morts fut

considérable, et celui des prisonniers le surpassa ; la Sicile en étoit remplie.

Athènes parut savoir mauvais gré à ses généraux de s'être ainsi rendus : elle voulut que leurs noms ne fussent point inscrits sur les monumens publics avec ceux des autres commandans de l'armée, qui avoient perdu la vie en combattant pour la patrie.

Les vainqueurs suspendirent les armes de leurs prisonniers aux plus beaux et plus grands arbres qu'ils purent trouver sur le rivage, et firent de ces arbres une espèce de trophée militaire. Couronnés de fleurs, ils ornèrent leurs chevaux de riches caparaçons, et coupèrent la queue à ceux de leurs ennemis, pour faire leur entrée triomphale à Syracuse. C'est ainsi qu'ils terminèrent heureusement la guerre la plus remarquable de celles qu'ils avoient eues avec les Grecs, après avoir remporté par leur courage la victoire la plus signalée.

Le lendemain on tint conseil pour délibérer sur le sort des prisonniers. Dioclès, l'un des généraux qui avoit le plus de crédit parmi le peuple, proposa d'arrêter que tous les Athéniens nés de parens libres, et tous les Siciliens qui s'étoient joints à eux, fussent

renfermés dans une prison avec deux mesures de farine et une d'eau seulement par jour ; que les esclaves et tous les alliés fussent vendus publiquement, et que les deux généraux athéniens fussent battus de verges, ensuite mis à mort.

Ce dernier article fut vivement combattu par tout ce qu'il y avoit d'hommes sages et susceptibles de compassion parmi les Syracusains. Hermocrate, qui jouissoit de la plus grande réputation de justice et de probité, entreprit de faire quelques représentations au peuple; mais on ne voulut pas l'entendre, et les clameurs qui s'élevoient de toute part l'empêchèrent de continuer son discours. A l'instant un vieillard, vénérable par son grand âge et par son caractère, qui avoit perdu pendant la guerre deux fils, les seuls héritiers de son nom et de sa fortune, se fit porter par ses esclaves à la tribune aux harangues ; dans le moment même il se fit un profond silence : « Vous voyez » devant vous, dit-il, un père infortuné, qui » a éprouvé plus que tout autre Syracusain » les funestes effets de la guerre, par la mort » de deux fils qui faisoient toute sa conso- » lation, et qui étoient le seul soutien de sa

Beau discours d'un vieillard.

» vieillesse. Je ne puis à la verité me défen-
» dre d'admirer leur courage et leur félicité
» d'avoir sacrifié au salut de leur patrie,
» une vie qu'eux-mêmes ne pouvoient con-
» server, puisqu'ils devoient en être un
» jour privés par le cours ordinaire de la
» nature : mais je ne puis non plus m'em-
» pêcher d'être cruellement affecté de la
» blessure mortelle que leur mort a laissée
» dans mon cœur; je ne puis assez haïr et
» détester les Athéniens, auteurs de cette
» guerre malheureuse, comme les meur-
» triers de mes enfans. Cependant je dois
» vous faire connoître aussi la circonstance
» qui m'appelle à vos yeux : c'est que je
» suis encore moins sensible à l'affliction
» qui m'est personnelle, qu'à l'honneur de
» mon pays, quand je le vois exposé à un
» éternel opprobre, par le conseil barbare
» qu'on vient de vous donner. Certes, les
» Athéniens méritent d'être traités avec
» toute la rigueur possible; ils sont dignes
» de tous les châtimens que doivent encou-
» rir ceux qui nous ont déclaré une guerre
» aussi injuste; mais les dieux, vengeurs
» du crime, ne les ont-ils pas punis, et
» ne nous ont-ils pas assez vengés? Lorsque

» leurs généraux vous ont rendu les armes, » n'étoit-ce pas dans l'espérance de sauver » leur vie? Et si vous leur donnez la mort, » comment pourrez-vous jamais vous laver » du reproche aussi juste que mérité, d'a- » voir violé toutes les loix des nations, et » déshonoré votre victoire par une cruauté » inouie? Comment souffrirez-vous que » votre gloire soit souillée par cet acte de » barbarie à la face de tout l'univers, et » qu'on dise un jour qu'une nation qui la » première avoit dédié dans cette ville un » temple *à la Clémence*, n'en a point trouvé » parmi vous? Ce ne sont point les victoires » et les triomphes qui rendent la gloire im- » mortelle; mais c'est l'exercice de la pitié » envers un ennemi vaincu; c'est la modé- » ration au milieu de la prospérité; c'est la » crainte d'offenser les dieux par un auda- » cieux et insolent orgueil; voilà ce qui » assure à jamais la véritable gloire. Vous » n'avez pas oublié, sans doute, que Nicias, » sur le sort duquel vous allez prononcer, » est ce même homme qui a plaidé votre » cause au milieu des Athéniens assemblés, » qui employa tout son crédit et tout le pou- » voir de son éloquence, pour les dissuader

» d'entreprendre cette guerre. Pouvez-vous » donc aujourd'hui prononcer la sentence » de mort d'un si digne général, quand vous » devriez justement le récompenser du zèle » qu'il a montré pour vos intérêts ? Quant à » moi, j'aimerois mieux mourir que d'être » le témoin d'une aussi horrible injustice » commise par mes compatriotes et mes » concitoyens ».

A ce discours, le peuple parut ému de compassion, sur-tout parce qu'en voyant monter ce vieillard à la tribune, il s'étoit d'abord attendu à l'entendre demander, à grands cris, vengeance contre ceux qui avoient attiré sur lui tant de calamités, au lieu de solliciter leur grace ; mais les ennemis d'Athènes s'étant étendus avec véhémence sur les cruautés inouies que cette république avoit exercées envers plusieurs villes, qui appartenoient aux Syracusains, ou même à leurs anciens alliés ; l'animosité que les chefs avoient montrée contre Syracuse, et les maux qu'ils leur auroient fait souffrir, s'ils eussent été vainqueurs ; la douleur et les gémissemens de ceux qui pleuroient la mort de leurs enfans et de leurs proches, dont les manes ne pouvoient

être appaisés que par le sang de leurs meurtriers ; tous ces motifs, vivement représentés, l'emportèrent dans l'esprit du peuple, qui retourna bientôt à ses résolutions sanguinaires, et suivit en tout point l'avis de Dioclès. Gylippe employa tous ses efforts pour répondre de Nicias et de Démosthène (particulièrement en raison de ce qu'il les avoit faits prisonniers), afin de les envoyer à Lacédémone ; mais ces deux généraux furent mis à mort.

Fin tragique de Nicias et de Démosthène.

Tous ceux qui avoient quelque sentiment d'humanité, ou de grandeur d'ame, ne purent s'empêcher de répandre des pleurs sur la destinée tragique de deux personnages aussi illustres ; en particulier, sur le sort de Nicias, qui, de tous les hommes de son siècle, sembloit mériter le moins une fin aussi ignominieuse et aussi peu méritée ; quand le peuple se rappeloit ses discours et ses représentations motivées contre cette guerre qu'il vouloit prévenir, et que, d'ailleurs, il considéroit à quel degré ce grand homme avoit toujours porté le respect pour ce qui intéressoit la foi des sermens, la religion et ses devoirs : la plupart étoient tentés de s'élever contre la providence, en voyant un

homme qui avoit toujours montré tant de vénération pour la divinité, et qui s'étoit toujours tellement dévoué à l'adorer, fût si mal récompensé par le ciel, et confondu, par le genre de mort qui termina sa vie, avec les plus vils scélérats.

Cruel traitement des prisonniers.

Les prisonniers, jetés dans les cachots de Syracuse, entassés les uns sur les autres, souffrirent des tourmens incroyables pendant huit mois; là, ils étoient exposés aux intempéries de l'air, brûlés pendant le jour par les rayons du soleil qui dardoit sur eux, et glacés pendant la nuit par les froidures de l'automne; empoisonnés par l'infection de leurs propres ordures, et par les cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures et de maladie; dévorés par la faim et la soif, car on ne leur donnoit par jour qu'une petite mesure d'eau et deux de miel. Ceux qui furent tirés des prisons deux mois après pour être vendus comme esclaves, et parmi lesquels se trouvoient quelques citoyens qui avoient caché leur naissance, éprouvèrent un sort moins rigoureux. Leur esprit, leur patience, un certain air de probité et de modestie, leur servirent beaucoup, soit à recouvrer leur liberté, soit

pour être traités avec moins de rigueur et plus de générosité par leurs maîtres. Plusieurs durent même beaucoup à l'heureuse habitude qu'ils avoient contractée de la lecture des tragédies d'Euripide, dont ils récitoient les plus belles scènes aux Siciliens enchantés : c'est pour cela qu'à leur retour dans leur patrie, ils allèrent saluer ce grand poète comme leur libérateur, en lui apprenant les effets admirables que ses vers avoient produits en leur faveur.

La nouvelle de ces désastres, lorsqu'elle se répandit dans Athènes, ne fut pas crue d'abord par les habitans : ils étoient si loin d'ajouter foi à ce récit, qu'ils condamnèrent à mort le premier qui l'apporta ; mais, lorsqu'elle fut confirmée, tous les Athéniens furent saisis de stupeur et de consternation ; et, comme s'ils n'avoient pas eux-mêmes déclaré la guerre aux Syracusains, ils firent tomber leur colère et leur ressentiment sur les orateurs qui avoient excité cette folle entreprise, et sur les devins qui, par des prodiges supposés, les avoient flattés de l'espoir du succès. Jamais ils ne furent réduits à un état si déplorable ; ils n'avoient plus ni cavalerie, ni infanterie, ni fonds

Etat déplorable d'Athènes.

publics, ni galères, ni matelots. En un mot, ils étoient plongés dans le plus affreux désespoir, craignant sans cesse que l'ennemi, enhardi par un si grand succès, et renforcé par la révolte des alliés d'Athènes, ne vînt s'emparer de leur citadelle, et par mer et par terre, avec toutes les forces du Péloponnèse. Cicéron observe, avec raison, en parlant de la bataille donnée dans le grand port de Syracuse, que c'est-là qu'échouèrent, avec les galères des Athéniens, toutes leurs forces; et que leur puissance et leur gloire firent également naufrage dans ce port.

Cependant les Athéniens ne se laissèrent pas entièrement abattre: ils ranimèrent leur courage : ils résolurent de lever de tous côtés des subsides, de faire venir des bois de charpente, pour construire de nouveaux vaisseaux, afin de tenir en échec les alliés, et particulièrement les habitans de l'île d'Eubée. Ils retranchèrent toutes les dépenses superflues, et nommèrent un nouveau conseil, composé de vieillards, pour peser mûrement et examiner les affaires avant de les proposer au peuple. Enfin, ils n'omirent rien de ce qui pouvoit être utile dans ces

circonstances. L'alarme étoit générale ; et les dangers communs exigeoient que chaque individu prît part aux affaires de l'Etat, et recueillît avec soin tous les avis qui pouvoient tendre à l'intérêt public.

Telle fut la suite du siége de Syracuse, dont le peu de succès détruisit la puissance de ceux qui l'avoient entrepris.

Nous avons considéré jusqu'à présent les Athéniens s'élevant par degrés dans la carrière des arts et des armes. Ils donnoient tout-à-la-fois des leçons d'humanité, de politesse, de philosophie et de science militaire, à toutes les nations qui les environnoient. Ils commençoient à former un empire, qui, s'ils fussent parvenus à le consolider, n'auroit pu être renversé par aucune des puissances voisines : mais leur ambition alla plus loin que leur habileté ; et leurs projets s'étendant au-delà des moyens d'exécution, ils tombèrent, en un moment, du faîte où pendant des siècles ils avoient aspiré d'arriver.

Il nous reste à présenter un tableau tout différent. Nous ne verrons pas plus longtemps ce petit Etat soupirer après des conquêtes étrangères : nous le verrons même

se défendre foiblement dans son intérieur. Nous ne verrons pas plus long-temps Athènes à la tête des conseils et de la confédération armée de la Grèce; nous la verrons au contraire tomber dans une sorte d'anéantissement, et disparoître, pour ainsi dire, aux yeux de l'histoire; lorsque d'autres nations, dont les noms avoient été jusqu'alors à peine mentionnés dans ses fastes, vont sortir de l'obscurité. La témérité de la dernière entreprise d'Athènes avoit été punie avec assez de rigueur par la perte de ses deux meilleurs généraux, de ses flottes et de ses armées; tout fut détruit, et ce peuple fut à la merci de ceux qu'il avoit témérairement entrepris de soumettre.

Révolte des alliés d'Athènes.

Av. J. C. 413.

Alors les alliés voulurent, pour la première fois, secouer le joug; ceux même qui étoient restés neutres, saisirent cette occasion pour se déclarer contre les Athéniens; mais singulièrement les Lacédémoniens, relevés par cet échec de leurs rivaux, résolurent de pousser vivement la guerre contre eux. L'hiver se passa en préparatifs des deux côtés. Les Athéniens, dans la plus extrême détresse, savoient à peine où porter leurs regards. Plusieurs des villes qui leur étoient

alliées se révoltèrent. Ce fut avec la dernière difficulté, qu'en plaçant des forces et une flotte à Samos, ils parvinrent à réduire une partie de ces places à la dépendance dont elles avoient voulu sortir, et à contenir les autres dans le devoir ; ainsi l'esprit de l'ancienne république s'agitant encore au milieu de sa ruine, les mit en état de faire tête aux ennemis ; ils obtinrent même sur eux plusieurs avantages.

Alcibiade sonde l'opinion des Athéniens, pour retourner à Athènes.

Alcibiade qui avoit appris ce qui se passoit à Athènes, envoya secrètement un émissaire à l'un des principaux citoyens de Samos, pour sonder l'opinion des Athéniens, et leur faire savoir qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athènes, pourvu que le gouvernement de la république fût mis dans la main des grands, et non pas abandonné au peuple qui l'avoit chassé. Quelques-uns des premiers officiers arrivèrent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures propres à faire réussir le plan qu'il proposoit. Alcibiade promit de procurer aux Athéniens non-seulement la faveur de la cour de Perse où il s'étoit réfugié, mais encore les secours du roi lui-même, à condition que la démocratie ou le gouverne-

ment populaire seroit aboli, parce que le roi avoit plus de confiance dans les engagemens pris par la noblesse, que dans ceux d'une multitude inconstante et capricieuse. Parmi les chefs qui s'opposoient au retour d'Alcibiade, étoit Phrynicus, l'un des généraux qui, pour venir à bout de ses desseins, écrivit à Astyocus, général lacédémonien, qu'Alcibiade traitoit avec Tissapherne, afin de l'engager à prendre les intérêts des Athéniens. Il offrit plus ; il proposa de livrer toute l'armée et les vaisseaux des Athéniens ; mais ce commerce de trahison, ayant été découvert par l'intelligence qui régnoit entre Alcibiade et Astyocus, ne réussit pas ; et le traître fut poignardé dans la place publique.

L'oligarchie remplace la démocratie.

Cependant les Athéniens s'occupèrent avec ardeur de consommer le changement qui leur avoit été proposé par Alcibiade. La démocratie fut d'abord abolie dans plusieurs villes du gouvernement d'Athènes ; et bientôt après ce plan fut suivi avec audace par Pisandre qui conduisoit principalement cette négociation. Pour donner une nouvelle forme à ce gouvernement, il fit nommer dix commissaires avec des pleins pou-

voirs. Néanmoins à une certaine époque désignée, ils devoient rendre compte au peuple de ce qu'ils auroient fait. A l'expiration de ce terme, une assemblée générale, convoquée à cet effet, décida que chacun seroit admis à faire telle proposition qu'il jugeroit convenable, sans être exposé à aucune accusation pour avoir enfreint la loi, ni à aucune peine en conséquence. Il fut ensuite décrété qu'une nouvelle assemblée seroit formée avec plein pouvoir d'administrer la chose publique, et d'élire de nouveaux magistrats. On établit cinq présidens qui devoient nommer cent personnes, en s'y comprenant eux-mêmes. Chacune auroit droit de choisir et de s'en associer trois autres à leur gré, ce qui faisoit en tout quatre cents, dans lesquels résideroit le souverain pouvoir. Mais pour amuser le peuple et le consoler par l'apparence d'un gouvernement populaire, tandis qu'on organisoit une véritable oligarchie, il fut réglé que les quatre cents pourroient appeler à leur assemblée cinq mille citoyens, quand ils le jugeroient nécessaire. Les conseils et les assemblées du peuple se tenoient toujours comme à l'ordinaire; rien n'étoit pourtant

fait que par la volonté des quatre cents. Le peuple d'Athènes fut ainsi privé de la liberté dont il avoit joui environ cent ans, depuis qu'il avoit aboli la tyrannie des Pisistratides.

Le décret passa sans opposition. Après la séparation de l'assemblée, les quatre cents, armés de poignards et suivis de cent vingt jeunes gens dont ils se servoient lorsqu'ils avoient quelqu'exécution à faire, entrèrent dans le sénat, et forcèrent les sénateurs à se retirer, après leur avoir payé ce qui leur étoit dû pour les émolumens de leurs places. Ils élurent de nouveaux magistrats tirés de leur sein, en observant les cérémonies accoutumées en pareille occasion. Ils ne pensèrent pas qu'il fût convenable de rappeler ceux qui avoient été bannis, de peur que ce rappel n'autorisât le retour d'Alcibiade, dont ils craignoient trop le caractère absolu, et qui se seroit rendu aussi-tôt maître du peuple. Abusant de leur empire tyrannique, ils firent mourir plusieurs citoyens, en bannirent d'autres, et confisquèrent leur bien impunément. Tous ceux qui voulurent s'opposer à ce changement, ou même se plaindre, furent massacrés sous de faux

prétextes; et ceux qui auroient pu demander justice de ces assassinats furent intimidés. Les quatre cents, immédiatement après s'être emparés du pouvoir, envoyèrent dix députés à Samos pour faire concourir l'armée à leur établissement.

Alcibiade rappelé, et nommé généralissime par l'armée.

Cependant, l'armée qui étoit à Samos, protesta contre tout ce qui se passoit dans la capitale; et à la persuasion de Trasibule, Alcibiade fut rappelé et créé généralissime avec plein pouvoir pour se rendre directement au Pyrée, et renverser cette nouvelle tyrannie.

Alcibiade ne voulut pas néanmoins se livrer entièrement à cette mesure inconsidérée; mais il alla d'abord trouver Tissapherne, et lui apprendre qu'il étoit désormais en sa puissance de traiter avec lui comme allié ou comme ennemi. Par ce moyen, il tenoit les Athéniens en échec avec Tissapherne, et Tissapherne avec les Athéniens. Lorsqu'ensuite les quatre cents envoyèrent à Samos pour justifier leur conduite, l'armée fut sur le point de faire mettre à mort les députés, et persista dans le dessein qu'elle avoit de faire voile vers le Pyrée; mais Alcibiade s'y opposa, et sauva ainsi l'Etat.

Sauve sa patrie, par sa clémence.

Les changemens survenus occasionnèrent tant de factions et de tumulte dans Athènes, que les quatre cents furent plus occupés à pourvoir à leur sûreté personnelle, qu'à renouveler la guerre à laquelle on se préparoit. En conséquence ils fortifièrent cette partie du Pyrée qui domine l'entrée du port, et résolurent, en cas d'extrémité, d'ouvrir la porte aux Lacédémoniens, plutôt que de s'exposer à la fureur de leurs concitoyens. Les Spartiates prirent occasion de ces troubles pour s'avancer avec quarante-deux galères, commandées par Hégésandride. Les Athéniens qui n'en avoient que trente-six sous la conduite de Timocharès, furent forcés d'engager le combat, et perdirent une partie de leur flotte, dont le reste fut dispersé. Ajoutez à cela que toute l'île d'Eubée, excepté Oreus, se révolta contre le Péloponnèse.

Ces mauvais succès portèrent le dernier coup au pouvoir des quatre cents. Les Athéniens ne tardèrent pas à les déposer comme les auteurs de tous les troubles et des divisions dont ils gémissoient. Alcibiade fut rappelé d'un commun accord, et vivement sollicité de faire toute la diligence possible

Alcibiade est vivement pressé de revenir à Athènes.

pour venir au secours de la capitale : mais il jugea que s'il retournoit immédiatement à Athènes, il ne devroit son rappel qu'à l'intérêt et à la faveur du peuple; il résolut, pour rendre ce retour glorieux et triomphant, de le mériter par quelque grande action. Dans ce dessein, ayant dépassé Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il longea les îles de Cos et de Cnide, où il apprit que Mindare, amiral Spartiate, avoit fait voile vers l'Hellespont, et que les Athéniens alloient à sa poursuite. Il se hâta de prendre cette route pour venir à leur secours, et arriva heureusement, avec ses huit vaisseaux, au moment où les deux flottes avoient engagé près d'Abydos un combat qui s'étoit prolongé jusqu'à la nuit sans aucun avantage de part ni d'autre. Son arrivée releva le courage des Spartiates, qui croyoient qu'Alcibiade étoit encore pour eux, et désespéra les Athéniens. Mais Alcibiade arbora le pavillon athénien contre l'amiral, l'attaqua et mit sa flotte en déroute. Animé par ce succès, il coula à fond les vaisseaux, et fit un grand carnage des Spartiates qui se jetoient à la mer, dans l'espérance de se sauver à la nage. Les Athéniens, après s'être emparés de

Combat pour les Athéniens, et remporte une victoire signalée.

trente-trois de leurs galères, et repris celles qu'ils avoient perdues, élevèrent un trophée en mémoire de cette victoire. Av. J. C. 408.

Alcibiade alla trouver ensuite Tissapherne, qui fut si loin de le recevoir comme il l'attendoit, qu'il s'assura aussi-tôt de sa personne, et l'envoya prisonnier à Sardes, disant qu'il avoit reçu ordre du roi de faire la guerre aux Athéniens; mais la vérité est qu'il avoit peur d'être accusé devant son maître par les peuples du Péloponnèse, et qu'il crut, par cette injustice, se mettre à l'abri de toute imputation. Alcibiade, au bout de trente jours, se réfugia à Clazomène; et fit soudain descendre, vers le Péloponnèse, sa flotte qui étoit à l'ancre devant le port de Cysique. Avec cinq de ses meilleurs vaisseaux, il se fit passage à travers l'ennemi, poursuivit ceux qui avoient quitté leurs bords, et descendit à terre où il en fit un grand carnage. Les Athéniens s'emparèrent de tous les vaisseaux ennemis, et se rendirent maîtres de Cysique, où le général Lacédémonien Mingimis fut trouvé parmi les morts.

Il est arrêté par Tissapherne.

Il se sauve.

Les Lacédémoniens sont entièrement défaits.

Alcibiade sut bien profiter de sa victoire; et, à la tête des forces triomphantes qu'il

Alcibiade soumet les villes rebelles.

conduisoit, il prit plusieurs villes qui s'étoient révoltées contre les Athéniens. Chalcédoine, Sélymbrie et Bysance furent de ce nombre. Encouragé par ces conquêtes, il parut ne desirer rien si ardemment, que de revoir ses compatriotes, comme si sa présence devoit être un triomphe pour ceux de son parti, et un reproche pour ses ennemis. Il fit donc voile vers Athènes où il étoit rappelé. Outre les vaisseaux couverts de boucliers et de toute sorte de dépouilles, amoncelés en forme de trophée, un grand nombre d'autres le suivoient en triomphe; déployant aussi les étendards et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés, et qui étoient encore en plus grand nombre, le tout montoit environ à deux cents vaisseaux. On dit qu'en réfléchissant sur ce qu'il avoit éprouvé de la part des Athéniens, lorsqu'il approcha du port, il fut saisi d'un mouvement de terreur, et frémit de quitter son vaisseau, jusqu'à ce que, du haut du tillac, il eût vu sur le rivage un grand nombre de ses amis et de ses parens, qui, étant venus au-devant de lui, le firent descendre à terre avec transport. Dès qu'il y fut, un peuple innombrable, qui étoit accouru pour le

recevoir, fixa les yeux sur lui, se pressa sur ses pas, en le saluant par de vives acclamations, et le couronna de guirlandes. Il reçut leurs complimens avec beaucoup de satisfaction, et voulut être déchargé des condamnations portées contre lui; en se faisant absoudre, par les prêtres, des malédictions dont elles avoient été suivies.

Alcibiade rentre en triomphe dans Athènes.

Av. J. C. 407.

Malgré tous ces triomphes, la constitution d'Athènes n'étoit plus; les forces de l'Etat étoient anéanties, et cet amour brûlant pour la liberté s'étoit éteint avec le temps. Une grande partie de la classe inférieure du peuple desiroit ardemment qu'Alcibiade gouvernât, et vouloit le mettre lui-même à l'abri des traits de l'envie, en lui confiant tous les pouvoirs, sans aucune exception. Les grands, moins empressés dans les témoignages de leur reconnoissance, se seroient contentés de le nommer généralissime de toutes les forces de l'empire, de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, et de lui donner pour collègues, les hommes qui pouvoient lui être le plus agréables.

Alcibiade mit en mer avec cent vaisseaux, et fit voile vers l'île d'Andros qui s'étoit révoltée, en soumit les habitans; de-là, il

dirigea sa marche du côté de Samos, avec l'intention d'en faire l'objet principal de la guerre. Cependant les Lacédémoniens, justement alarmés de ces succès, firent choix d'un général, qu'ils jugèrent capable de faire tête à Alcibiade. Ils jetèrent donc les yeux sur Lysandre, qui, quoique né d'une des plus illustres familles de Sparte, avoit été élevé dans les fatigues de la guerre, et conservoit le plus grand respect pour la discipline et les mœurs de son pays. Il étoit brave, avide de gloire, et comme tous ses compatriotes, savoit sacrifier tous les genres de jouissances à son ambition. Il avoit une modération et une tranquillité de caractère, telles qu'il supportoit également toutes les vicissitudes de la vie; d'ailleurs, il étoit extrêmement fin, adroit, insinuant, et aussi habile à mesurer la fausseté que la vérité sur ses intérêts. On remarque que cette duplicité de caractère a réglé toutes ses actions dans le cours de sa vie. Il disoit à ce sujet, qu'il faut amuser les enfans avec des osselets, et les hommes avec le parjure. C'étoit sa maxime usitée, qu'à défaut du lion, il falloit se servir du renard.

Lysandre. Son caractère.

Lysandre, après avoir dirigé la marche

de son armée vers Ephèse, donna des ordres pour y assembler de toute part des vaisseaux de transport; il y établit des ateliers pour construire des galères; rendit les ports francs pour tous les marchands ; accorda des emplacemens publics aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement; remplit par tous ces moyens cette ville de richesses, et jeta les fondemens de l'opulence à laquelle elle parvint par la suite. Tandis qu'il faisoit ces dispositions, il apprit que Cyrus, roi de Perse, étoit arrivé à Sardes; il envoya en conséquence d'Ephèse pour le complimenter de sa part, et se plaindre de Tissapherne, dont la trahison et la duplicité avoient nui à la cause commune. Cyrus qui en vouloit à ce général, entra dans les vues de Lysandre, et consentit à augmenter la paye des matelots, en lui donnant tous les secours qui étoient en son pouvoir.

Cette générosité remplit tous les équipages d'ardeur et d'espérance, tandis que presque toutes les galères ennemies étoient désarmées, et que le plus grand nombre des matelots en désertoient, pour passer dans le parti qui payoit le plus. Les Athéniens au désespoir en recevant cette nou-

velle, firent tous leurs efforts pour se concilier la faveur de Cyrus, par la médiation de Tissapherne : mais ce prince ne voulut rien entendre à ces propositions; en vain le satrape lui représenta que, loin d'agrandir la puissance des Spartiates aux dépens de celle des Athéniens, il étoit, au contraire, de son intérêt de balancer l'une par l'autre, pour perpétuer la guerre, et pour les abattre toutes deux à-la-fois par leurs propres divisions.

Alcibiade, de son côté, prit occasion de quitter sa flotte pour lever des recrues, et en remit le commandement à Antiochus, en lui ordonnant expressément d'éviter toute action, ou d'attaquer l'ennemi en son absence. Antiochus desiroit néanmoins se distinguer par quelqu'action d'éclat qui pût lui captiver la faveur populaire, sans en partager la gloire. Il étoit si loin par conséquent d'obéir aux ordres qu'il avoit reçus, que, sur-le-champ, il fit voile pour aller à Ephèse. A peine fut-il arrivé à l'entrée du port, qu'il employa tous les moyens de provoquer l'ennemi au combat. Lysandre commença par équiper quelques vaisseaux en guerre, pour repousser ses insultes ; mais

les vaisseaux athéniens s'étant avancés pour secourir Antiochus; et d'autres galères appartenant aux Lacédémoniens, s'étant aussi avancées ; les deux flottes se joignirent peu-à-peu, et l'action devint générale des deux côtés. Lysandre fut enfin victorieux, Antiochus y perdit la vie, et quinze galères athéniennes furent prises. Ce fut en vain qu'Alcibiade survint immédiatement après pour secourir les siens ; il essaya vainement de renouveler le combat. Lysandre, content de la victoire qu'il avoit remportée, ne voulut point tenter la fortune une seconde fois.

Alcibiade est de nouveau disgracié.

La multitude inconstante d'Athènes accusa de nouveau Alcibiade d'avoir trahi ses espérances. Celui pour lequel un instant auparavant elle avoit porté le respect jusqu'à l'adoration, fut disgracié sur un simple soupçon sans fondement, comme s'il avoit manqué à son devoir. Mais ce fut la gloire même, qu'il avoit obtenue par ses services passés, qui fut cause de sa perte en cette occasion ; car ses succès continuels avoient tellement élevé l'opinion du peuple en sa faveur, qu'on croyoit qu'il lui étoit impossible de ne pas réussir dans tout ce

qu'il voudroit entreprendre : ce qui porta ses ennemis à faire soupçonner son intégrité, et à lui imputer tout-à-la-fois et ses malheurs, et ceux d'autrui.

Callicratidas, son caractère.

Callicratidas fut nommé pour remplacer Lysandre, dont l'année étoit expirée. Aussi sévère pour lui-même que pour les autres, inaccessible à la flatterie comme à l'oisiveté, ennemi déclaré du luxe, il conservoit la modestie, la tempérance et l'austérité des anciens Spartiates ; vertus qu'on commençoit à distinguer singulièrement, parce que de son temps elles étoient déjà peu communes. Sa probité et sa justice se faisoient remarquer par-dessus toute chose ; dans sa simplicité et son intégrité, il abhorroit toute espèce de mensonge et de fausseté, et il joignoit à ce caractère la noblesse et la grandeur d'ame d'un véritable Spartiate. La première entreprise du nouvel amiral fut dans l'île de Lesbos contre Methymne qu'il prit d'assaut. Il menaça Conon qui avoit été nommé général des Athéniens, de lui faire abandonner la mer, et le poursuivit peu de temps après, jusques dans le port de Mitylène, avec cent soixante-dix vaisseaux ; il lui en prit trente, et l'assiégea dans la place à

Prise de Methymne.

laquelle il avoit coupé les vivres. Immédiatement après, il lui prit dix vaisseaux, outre douze autres qui venoient à son secours. Sur l'avis que les Athéniens avoient équipé tous leurs vaisseaux, dont le nombre étoit de cent cinquante, il laissa cinquante des siens sous les ordres d'Etéonice, pour continuer le siége de Mytilène; et avec cent trente autres, il alla au-devant des Athéniens aux Arginuses, vis-à-vis l'île de Lesbos. Le pilote conseilla de faire retraite, parce que l'ennemi étoit supérieur en nombre : le général lui répondit que Sparte n'en seroit pas moins habitée quand même il périroit; le combat fut long et opiniâtre, jusqu'à ce que le vaisseau qui portoit Callicratidas ayant chargé l'ennemi, fût coulé à fond, et le reste de la flotte mis en déroute. Les Lacédémoniens perdirent environ soixante-dix vaisseaux, et les Athéniens vingt-cinq, avec la plus grande partie de leurs équipages. Les amiraux athéniens, qui partageoient le commandement de la flotte, au lieu d'être recompensés comme ils le méritoient pour une victoire aussi signalée, éprouvèrent cruellement le caprice et l'ingratitude de leurs concitoyens. Sur la simple relation de

Victoire des Athéniens.

la bataille, exposée devant le sénat, on allégua qu'ils avoient abandonné les gens de leurs équipages qui périrent sur la mer, tandis qu'ils auroient pu retirer au moins leurs corps, pour les ensevelir. Cette allégation les fit mettre aux fers, pour en répondre devant le peuple. Ils avancèrent, pour leur défense, qu'ils étoient occupés à poursuivre l'ennemi, et qu'ils avoient donné ordre en même temps à ceux que ce soin regardoit, de prendre à bord tous ces gens; singulièrement à Théramène, devenu depuis leur accusateur: mais que ces ordres n'avoient pu être exécutés à cause d'une violente tempête qui s'étoit élevée dans cet instant même. Tout cela parut si raisonnable et si satisfaisant, que plusieurs se levèrent, et offrirent de leur servir de caution; mais dans une autre assemblée, les incendiaires du peuple demandèrent justice, et mirent les juges dans un tel embarras, que Socrate fut le seul qui eut assez de courage pour oser déclarer qu'il ne feroit rien de contraire à la loi, et refusa de paroître au tribunal. Après une longue discussion, huit sur dix furent condamnés, dont six furent mis à mort, parmi lesquels se trouvoit le

Les amiraux sont accusés et mis aux fers.

Socrate, sa fermeté.

fils du célèbre Périclès. Il déclara qu'ils n'avoient manqué en rien à leurs devoirs, puisqu'ils avoient donné des ordres pour faire relever les corps morts; que s'il y avoit quelqu'un de coupable, c'étoit celui qui avoit été chargé de ces ordres, et qui avoit négligé de les exécuter; mais qu'il n'accusoit personne, et que la tempête imprévue qui survint au même instant, étoit une réfutation complète, qui déchargeoit de toute responsabilité quiconque pouvoit être accusé. Il demanda qu'il leur fût accordé un jour entier pour se défendre, faveur qui n'étoit jamais refusée, même au plus grand criminel. Il représenta qu'ils devoient être jugés séparément; que rien ne forçoit à précipiter un jugement qui alloit décider de la vie des plus illustres citoyens; que c'étoit en quelque sorte accuser les dieux de rendre ainsi les mortels responsables de la fureur des vents et de la mer; qu'ils n'enverroient pas ainsi des vainqueurs à la mort, sans une ingratitude et une injustice criante: des hommes, à qui ils devoient décerner des couronnes et des récompenses honorables, plutôt que de livrer ainsi les défenseurs de la patrie à la rage de ceux qui

Six amiraux condamnés à mort, parmi lesquels le fils de Périclès.

leur portoient envie; que s'ils en usoient ainsi, la plus injuste condamnation seroit suivie du plus prompt, mais du plus inutile repentir, qui livreroit leurs juges aux plus cuisans remords, et les couvriroit d'une honte et d'un reproche éternels. Dans le nombre des accusés, se trouvoit aussi Diomédon, personnage également distingué par sa valeur et par sa probité. Celui-ci, lorsqu'on le conduisoit au supplice, demande à être entendu: « Athéniens, s'écrie-» t-il, je souhaite que la condamnation que » vous venez de porter contre nous, ne soit » pas le malheur de la république; mais je » demande de vous une grace pour mes col-» lègues et pour moi-même, c'est de nous » acquitter devant les dieux des vœux que » nous avons faits pour vous et pour nous, » puisque notre situation ne nous permet » pas de les acquitter; car c'est à leur pro-» tection invoquée par nous, avant le com-» bat, que nous sommes redevables de la » victoire ». Il n'y eut pas un seul bon citoyen qui ne fondît en larmes à ce discours plein d'une douce piété envers les dieux, et qui n'admirât avec surprise la modération d'un homme qui, se voyant injustement con-

Discours de Diomédon.

damné, ne fit pas éclater le moindre ressentiment, ni même une seule plainte contre ses juges; mais s'occupoit uniquement en faveur de son ingrate patrie, qui le condamnoit à la mort, de ce qu'elle et lui devoient aux dieux, pour la victoire qu'on venoit de remporter.

Ce mélange d'injustice et d'ingratitude porta le dernier coup aux affaires politiques des Athéniens; ils s'agitèrent encore quelque temps après leur défaite devant Syracuse; mais depuis cette époque, ils ne firent plus que se précipiter dans un abîme de maux, quoiqu'en apparence, entre les bras de la victoire.

Les Lacédémoniens, après leur dernière défaite, recoururent encore une fois à Lysandre qui les avoit conduits si souvent à la victoire contre leurs ennemis; ils lui rendirent toute leur confiance, et sollicitèrent ardemment son retour. Pour ménager leurs alliés et se conformer aux loix qui défendoient de conférer deux fois le même honneur aux mêmes hommes, ils envoyèrent Lysandre avec un titre inférieur; mais en effet, avec toute l'autorité d'amiràl. Lysandre, ainsi rappelé, fit voile vers

Lysandre est rappelé. Av. J. C. 405.

l'Hellespont, et mit le siége devant Lampsaque; cette place fut emportée d'assaut et livrée à la fureur des soldats. A la nouvelle de ces succès rapides, les Athéniens qui le suivoient de près, s'avancèrent vers Olestus; et de-là, côtoyant le rivage, ils s'arrêtèrent vis-à-vis de l'ennemi à Œgos-Potamos, lieu fatal aux Athéniens.

L'Hellespont, dans cet endroit, n'a pas deux mille pas de largeur: les ennemis, se voyant si près les uns des autres, comptoient se reposer le reste du jour, et livrer bataille le lendemain. Mais Lysandre avoit d'autres vues; il ordonna aux pilotes et aux matelots de faire avancer de front leurs galères, comme s'ils devoient réellement combattre le lendemain dès la pointe du jour; de se tenir là, et d'attendre ses ordres en silence. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en ordre de bataille jusqu'au jour. Le lendemain, le soleil étoit à peine levé, que les Athéniens firent avancer leurs vaisseaux sur une même ligne, et offrirent le combat. Lysandre, quoique ses galères fussent rangées en ligne pour le combat, avec la proue opposée à l'ennemi, resta encore sans faire aucun mou-

vement. Le soir, quand les Athéniens se furent retirés, il ne laissa descendre aucun soldat sur le rivage, jusqu'à ce que deux ou trois galères qu'il avoit envoyées pour observer les ennemis, fussent de retour, et lui eussent annoncé qu'elles avoient vu l'ennemi débarqué. Le lendemain, le troisième et le quatrième jour se passèrent encore de même. Une pareille conduite, qui montroit tant de réserve et de timidité, augmentoit extrêmement le courage et la sécurité des Athéniens, et leur inspiroit un profond mépris pour une armée que la peur empêchoit de se montrer ou de tenter la moindre entreprise.

Conseils d'Alcibiade aux Athéniens.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui n'étoit pas éloigné de la flotte, monte à cheval, et va trouver les généraux Athéniens; il leur représente qu'ils ont choisi une position très-désavantageuse; qu'ils n'avoient à leur portée aucun port, aucune ville; qu'ils seroient obligés de faire venir leurs provisions de Sestos, avec beaucoup de danger et de difficulté; et qu'ils avoient grand tort de permettre à leurs soldats et à leurs matelots, aussi-tôt qu'ils étoient à terre, de s'écarter et de se disperser à volonté, tandis

qu'ils voyoient en face la flotte ennemie, accoutumée à exécuter les ordres de son général avec la plus prompte obéissance, et au moindre signal. Il offrit en même temps d'attaquer l'ennemi par terre avec un corps de Thraces, troupe redoutable, et de le forcer à livrer bataille. Les généraux, et en particulier Tydée et Ménandre, jaloux du commandement qui leur étoit confié, ne se contentèrent pas de refuser ses offres, persuadés que si l'événement étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit sur eux, et que, s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur; mais ils rejetèrent, en l'insultant, un avis aussi utile et aussi sensé; comme si un homme dans la disgrace avoit perdu tout sens et toute habileté avec la faveur publique. Alcibiade se retira.

Ils sont rejetés par les généraux.

Le cinquième jour, les Athéniens se présentèrent encore, et provoquèrent l'ennemi au combat; ils se retirèrent le soir, suivant leur coutume, avec encore plus d'insolence que les jours précédens. Lysandre détache à l'ordinaire quelques galères pour les observer, avec ordre de revenir en toute diligence lorsqu'elles auroient vu les Athéniens descendus sur le rivage, et de mettre un

bouclier noir sur la proue de chaque vaisseau, aussi-tôt qu'ils auroient atteint le milieu du canal. Lui-même parcouroit en même temps tous les rangs au milieu de ses galères, exhortant les pilotes et les officiers à tenir les matelots et les soldats prêts à ramer de toutes leurs forces et à combattre au premier signal.

Dès que les boucliers furent arborés sur les vaisseaux, et que les amiraux eurent donné le signal au son des trompettes, toute la flotte défila en bon ordre; en même temps l'armée de terre précipita ses pas pour gagner le sommet du promontoire, d'où elle seroit témoin de la bataille. L'espace qui sépare les deux continens en cet endroit est à-peu-près de quinze stades, ou de trois quarts de lieue de large. Cet espace fut bientôt franchi par l'activité et la diligence des rameurs. Conon, le général Athénien, fut le premier à s'appercevoir du mouvement de la flotte ennemie qui s'avançoit en bon ordre pour l'attaquer, et se mit aussi-tôt à crier sur le rivage où il étoit, pour faire rembarquer ses troupes. Dans l'excès de son embarras et du danger qui les menaçoit, il appeloit les uns par leur nom, conjuroit

les autres, et forçoit ceux-ci à sauter à bord des galères; mais tous ces efforts et tous ces mouvemens furent sans effet, parce que les soldats s'étoient dispersés de tout côté dans les terres. Ils n'étoient pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns se mettoient à courir pour fourrager, les autres se promenoient dans la campagne, ceux-là se couchoient dans leurs tentes, et ceux-ci commençoient à préparer leur souper. Ce désordre n'avoit d'autre cause que le peu de vigilance et d'expérience des généraux, qui ne soupçonnant pas le moindre danger, se permettoient de prendre du repos, et accordoient à leurs soldats la même liberté.

Déjà l'ennemi se portoit sur eux avec de grands cris et un bruit épouvantable d'avirons, lorsque Conon se déroba lui-même à leur poursuite, avec neuf galères, du nombre desquelles étoit le vaisseau sacré, et prit la route de Cypre, où il se réfugia auprès d'Evagoras. Les Lacédémoniens tombent sur le reste de la flotte, prennent les galères qui étoient vides, et désarment ou coulent à fond toutes celles qui commençoient à se remplir de troupes. Les soldats qui couroient en désordre et sans armes à leur

secours, furent tués les uns par l'ennemi lorsqu'ils s'efforçoient de monter à bord, et les autres taillés en pièces en accourant au rivage où l'ennemi les poursuivit au sortir de ses vaisseaux. Lysandre fit trois mille prisonniers, avec tous les généraux, et prit toute la flotte. Après avoir pillé le camp, et attaché les galères ennemies aux poupes des siennes, il retourna à Lampsaque au son des instrumens, des flûtes et des chants de triomphe. Il eut la gloire d'un des plus grands exploits militaires dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, avec peu ou point de perte de son côté; et d'avoir terminé, dans le court espace d'une heure, une guerre qui avoit duré vingt-sept ans, et qui auroit peut-être, sans lui, continué encore long-temps. Lysandre dépêcha aussi-tôt vers Lacédémone, pour lui apprendre cette heureuse nouvelle. Les trois mille prisonniers ayant été condamnés à mort, Lysandre appela Philoclès, un des généraux Athéniens, qui avoit fait précipiter tous les prisonniers faits sur deux galères lacédémoniennes prises l'une à Andros, l'autre à Corinthe, et qui, en dernier lieu, avoit persuadé au peuple d'Athènes d'ordonner qu'on couperoit

Lysandre, par une victoire signalée, termine la guerre du Péloponnèse.

le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin de les mettre hors d'état de manier la pique, et de se servir de la rame ; Lysandre l'ayant donc fait venir, lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même pour avoir porté ses concitoyens à ce cruel décret. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté, malgré le danger où il se trouvoit, fit cette réponse : « N'accuse point » des gens qui n'ont point de juges ; mais, » puisque tu es vainqueur, use de tes droits » et fais de nous ce que nous aurions fait de » toi, si nous t'avions vaincu ». En même temps, il alla au bain, prit ensuite un manteau magnifique, et marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent passés au fil de l'épée, excepté Adimante qui s'étoit opposé au décret.

Consternation des Athéniens. Av. J. C. 404.

Lorsque la nouvelle de la défaite de l'armée entière parvint à Athènes par un vaisseau qui arriva de nuit au Pirée, toute la ville fut dans la consternation. On s'attendoit naturellement à y être assiégé; et, dans le fait, Lysandre s'y préparoit. Dans tous les quartiers de la ville, on n'entendoit que les cris du malheur et du désespoir. Déjà l'on croyoit voir l'ennemi aux portes d'Athènes;

on se représentoit tous les maux d'un long siége, les horreurs de la famine, la destruction et l'embrasement total de la ville, l'insolence d'un vainqueur orgueilleux; et le joug honteux de l'esclavage sous lequel on étoit sur le point de plier, paroissoit plus pesant et plus insupportable que les châtimens les plus sévères et que la mort même. Le lendemain, l'assemblée fut convoquée; on y résolut de fermer tous les ports, à l'exception d'un seul; de réparer les brèches des murailles, et de monter la garde pour se préparer à la plus grande résistance.

Les craintes des Athéniens se réalisèrent. Lysandre trouva quantité de leurs concitoyens dispersés en différentes villes, et leur commanda, sous peine de mort, de se réfugier dans Athènes. Il avoit dessein de les presser dans la ville, afin de la réduire bientôt par la famine. Il ne tarda pas, en effet, à arriver au port d'Athènes avec cent cinquante vaisseaux, tandis qu'Agis et Pausanias, tous deux rois de Sparte, s'avançoient avec leur armée de terre pour en faire le siége. Les malheureux Athéniens, renfermés dans leur ville, sans provisions, sans vaisseaux, sans espérance de secours, se

Siége d'Athènes.

préparoient à souffrir avec patience jusqu'à la dernière extrémité. C'est pourquoi, n'osant parler de capitulation, et mourant en grand nombre dans les rues, ils continuèrent opiniâtrément à rester sur la défensive; mais à la fin voyant leur bled, toutes leurs provisions entièrement épuisés, ils furent obligés d'envoyer des députés vers Agis, en lui offrant de lui abandonner leur ville, et tout ce qu'ils possédoient, un de leurs ports seulement excepté. Le fier Lacédémonien renvoya les députés au gouvernement; et quand ils eurent fait connoître leur mission aux éphores, ils reçurent ordre de se retirer, et de proposer d'autres conditions s'ils vouloient la paix. Enfin, un Athénien, Théramène, sut se ménager un entretien avec Lysandre; et, après trois mois de conférences secrètes, il eut plein pouvoir de traiter à Lacédémone. Lorsqu'accompagné de neuf autres commissaires, il parut devant les éphores, quelques-uns des confédérés soutinrent fortement qu'Athènes devoit être détruite de fond en comble, sans entendre à aucune autre proposition; mais les Lacédémoniens leur répondirent qu'ils ne consentiroient pas à la destruction d'une

ville qui avoit sauvé la Grèce dans les circonstances les plus critiques, et qu'ils lui accorderoient la paix aux conditions suivantes; savoir: que la grande muraille et les fortifications du Pirée seroient démolies; que les Athéniens livreroient tous leurs vaisseaux, à l'exception de douze; qu'ils rappelleroient leurs exilés; qu'enfin ils seroient tenus à une ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens, et à concourir à toutes leurs expéditions tant par mer que par terre. Théramène, de retour à Athènes où il rapporta les articles du traité, fut interrogé sur ce qu'il l'avoit ainsi conclu, malgré les intentions de Thémistocle, et remis entre les mains des Lacédémoniens ces remparts de murailles que celui-ci avoit fait construire pour braver l'ennemi: « J'ai les yeux » fixés, répondit-il, sur le but de Thémis- » tocle; il avoit élevé ces murailles pour » conserver Athènes, et c'est pour cette » même raison que j'ai consenti à leur dé- » molition; car, si des murailles peuvent » seules conserver une ville, Sparte, qui » n'en a pas, est donc bien à plaindre ». Les Athéniens, dans tout autre temps, n'auroient pas été satisfaits de cette réponse;

mais, réduits à la dernière extrémité, et ne pouvant souffrir une plus longue discussion, ils se soumirent à tout. Enfin, Lysandre arrivant au Pirée, détruisit avec solennité les fortifications d'Athènes, au son bruyant d'une musique insultante et triomphale. Telle fut la fin de cette guerre malheureuse qui avoit duré vingt-sept ans, et qui engloutit des monceaux d'or dans des torrens de sang.

Capitulation des Athéniens ; démolition des fortifications d'Athènes.

FIN DU TOME PREMIER.

ENENS.



Ecrit par Mme. Blondeau.